

Constant Bugnon  
à Fleurien

Henri David de Haillat  
1751-1823

# S E R M O N S

SUR LES DOGMES FONDAMENTAUX

D E L A

## R E L I G I O N

### N A T U R E L L E .

P A R M. C H A I L L E T ,

S E R V I T E U R D E J É S U S - C H R I S T .

---

*Posteris an aliqua cura nostri , nescio : Nos certe meremur ut sit aliqua ; non dico , ingenio , ( id enim superbum ) sed studio , sed labore , & reverentia posterorum . Pergamus modo itinere instituto ; quod , ut paucos in lucem famamque provexit , ita multos e tenebris silentioque protulit .*

P L I N I U S A D T A C I T U M .

---



A N E U C H A T E L ,

De l'Imprimerie de la Société Typographique



M. DCC. LXXXIII.

CLAUDE LUGINBURG

PROMENADE 17  
LA CHAUX-DE-FONDS



T A B L E.

PREMIER SERMON. *Contre l'espece de mépris que l'on a communément pour les jeunes prédicateurs.* Page i

SECOND SERMON. *Sur l'existence de Dieu.* 37

TROISIEME SERMON. *Dieu rémunérateur, ou les perfections essentielles de Dieu.* 66

QUATRIEME SERMON. *Dieu créateur.* 100

CINQUIEME SERMON. *Providence de Dieu, dogme.* 137

SIXIEME SERMON. *Providence de Dieu, usages.* 170

SEPTIEME SERMON. *Résurrection de la chair.* 222

IV

HUITIEME SERMON. *Sur le Printems.*

page 265

NEUVIEME SERMON. *Dieu avec le juste.*

296

V

---

A CEUX QUI CHERCHERONT A  
PROFITER DE LA LECTURE  
DE CES SERMONS.

*A* qui dédierois - je ces Sermons qu'à vous ? Ils vous appartiennent ; ils sont votre bien. En les composant , en les récitant , en les publiant ; je n'ai pensé qu'à vous. Votre satisfaction ; votre utilité c'est la regle de ce genre. C'est vous qu'il faut instruire , vous à qui le devoir du Prédicateur est de plaire ; vous qu'il doit toucher : malheur à celui qui n'obtient pas vos suffrages ! Il est jugé.

Je mets avec quelque confiance ce recueil sous votre protection. Vous êtes mon public ; & , pourvu que j'aie votre approbation , si douce à mériter , je ne veux point d'autre succès.

Ah ! si , pour être éloquent , il ne faut que parler du cœur , je l'aurai été sans doute. Combien me sont précieuses à

croire toutes les choses que j'ai prêchées !  
 Je n'y pensai jamais sans émotion : au  
 moment même où j'écris ces mots , cette  
 pensée m'émeut , & des larmes d'atten-  
 drissement remplissent mes yeux.

Après avoir lu ces Sermons , vous me  
 connoîtrez mieux que si vous aviez con-  
 versé souvent avec moi. Dans la société  
 ordinaire , peut-on se montrer tel qu'on  
 est ? Le cœur n'ose s'épancher : on parle  
 rarement de choses sérieuses , plus rare-  
 ment encore de religion . . . Et comment  
 en parle-t-on ? . . . Si quelquefois je  
 m'en entretiens avec les autres hommes ,  
 je crois devoir me mettre à peu près à  
 leur ton ; le mi en leur paroîtroit étrange.  
 Et il seroit en effet déplacé. Chante-  
 rons-nous les hymnes sacrées de Sion  
 dans cette terre étrangère ? Nous croi-  
 rions les profaner.

Mais ici , j'ai parlé sans contrainte  
 & absolument selon mon cœur : toujours  
 comme si j'eusse été au milieu d'un au-  
 ditoire composé de gens tels que vous.

Que je me suis souvent soulagé en prêchant, en donnant un libre essor à mes sentimens ! Oui, j'ai eu besoin de prêcher. . . .

Et vous aussi, c'est un besoin pour vous d'être ainsi prêchés : j'ose présumer que ces Sermons vous feront du bien. Eh ! si je ne l'espérois, pourquoi les aurois-je publiés ?

Vous êtes en bien petit nombre, je le fais trop. La plupart des lecteurs de Sermons sont comme la plupart des auditeurs : ils en liront un de tems en tems pour faire leur dévotion, s'impacienteront d'être au bout, fermeront le livre, & n'y penseront plus. D'autres, qui se croiront plus habiles, en raisonneront pour & contre, critiqueront, approuveront, objecteront, loueront peut-être, mais comme je n'aime point à être loué. . . . Quand c'est de tout son cœur qu'on écrit, on mériterait d'avoir d'autres lecteurs.

J'en aurai ; & je leur dédie affec-

tueusement cet ouvrage favori, auquel j'ai employé tout ce que Dieu m'a donné d'esprit, d'ame, de talens, & de sensibilité. Plein de l'idée que je devois parler en son nom, jugez avec combien de scrupule j'ai fait tout ce qui étoit en moi pour ne pas être tout-à-fait indigne d'un si auguste ministère !

En quelque lieu de la terre que vous puissiez être, vous qui me lirez comme je demande à être lu, recevez ce livre comme un hommage de mon cœur. Le doux nom de freres que nous vous donnons dans nos discours n'est pas un vain nom ; cette relation intime existe réellement entre nous ; je crois la communion des saints ; & s'il peut m'être permis d'emprunter les paroles du Chef adorable de cette communion, ceux qui font la volonté de Dieu, ceux-là sont mon père, & ma mère, & mes freres, & mes soeurs. Vous êtes mes amis, vous tous qui faites les choses que je vous prêche.



# SERMONS

SUR LES POINTS FONDAMENTAUX

DE LA

RELIGION NATURELLE.



## PREMIER SERMON.

*Contre l'espece de mépris que l'on a  
communément pour les jeunes prédi-  
cateurs.*

*Sur ces paroles de la première épître  
de S. Paul à Timothée, chap. IV,  
au commencement du verset 12. : Que  
personne ne méprise ta jeunesse.*

**C**HRETIENS, mes bien-aimés freres. EXORDE  
en J. C. notre Seigneur!

A

2. *Contre le mépris*

En vous lisant cette exhortation qu'adrescoit autrefois à Timothée un homme animé de l'esprit de Dieu, il nous sembloit l'entendre nous l'adresser à nous-mêmes ! Comme autrefois Timothée, nous sommes appelés à prêcher aux hommes l'Évangile de Jésus-Christ ; comme lui, c'est dans un âge peu avancé que nous nous voyons chargés de l'emploi pénible & glorieux d'annoncer cette doctrine du salut. . . . Heureux du moins, si les chrétiens de nos jours savoient encore, comme les premiers disciples des apôtres, respecter le sacré caractère que nous portons, & s'ils ne méprisoient jamais que *la jeunesse* ou les vices du prédicateur, sans étendre, en quelque sorte, leur audacieux mépris jusque sur le ministère vénérable dont il est revêtu ! O mes chers frères ! c'est avec douleur que nous vous adressons un pareil reproche : com-

bien il est difficile aux ministres de ce Dieu que vous faites profession de servir, de se concilier votre respect & votre affection ! Que nous fera-t-il donc permis d'attendre de votre part, à nous, qui avons encore à combattre ce préjugé opiniâtre de l'homme du monde, qui le porte à mépriser une jeunesse qui a passé pour lui, mais dont peut-être . . . qu'il me soit permis de le dire avec liberté, il juge témérairement par la sienne ? Que ferons-nous ? Garderons-nous un lâche silence ? Une vaine bienfiance, une fausse modestie étouffera-t-elle nos plaintes, & renfermerons-nous notre douleur au-dedans de nous, ou penserons-nous que nos exhortations puissent être utiles à ce peuple ? Toutes ces considérations ont tenu long-tems mon ame en suspens ; je balançois . . . la voix toute-puissante du devoir s'est fait entendre ; *mon cœur me dit de la*

part du Dieu que je prêche : *Que personne ne méprise ta jeunesse : ne le souffre pas ; car toi aussi , tu parles au nom du Seigneur : ..* Esprit - Saint ! qui dis-tois autrefois ces paroles à S. Paul ! c'est ta voix souveraine qui se fait entendre en cet instant à toute mon ame. J'oserai t'obéir. . .

; Ce sera donc de nous-mêmes , ce sera de notre propre ministère , qu'il faudra que nous vous entretenions ! . . . Que dirons-nous ? & comment parlerons-nous , pour éviter le reproche d'avoir été inspirés , non par le zèle pour la gloire de Dieu & pour le salut de vos ames , qui doit être notre unique but ; mais par un vil & coupable orgueil ? . . . O chrétiens ! . . . ô si quelqu'un d'entre vous pouvoit penser que l'amour-propre nous guidât , devrions-nous seulement tenter de le défabuffer ? . . . Quoi , dans cette chaire sacrée ! dans le temple & sous les yeux même

*pour les jeunes prédicateurs.* 8

du Dieu qui n'aime que l'humilité ! dans une matière que nous pouvons appeler solennelle pour notre cœur !.. Non , mes frères , au travers de tant de majestueuses considérations , une abjecte vanité ne sauroit pénétrer jusqu'à nous. Ce qui nous anime , c'est ce motif plus fort que la crainte des jugemens humains , que nous travaillons à vous être essentiellement utiles & à remplir notre devoir envers vous. Ce qui rend à mon âme affermie un courage victorieux du monde , c'est ce sentiment intime & plein de douceur : « Dieu me voit ! » Oui , grand Dieu ! mon cœur est nu , il est entièrement découvert à tes yeux ; tu lis au fond de ma pensée. . . Juge éternel , seul , mais suffisant témoin de la pureté de mes intentions ! si je cherche ma propre gloire , n'accorde aucun succès à ma prédication ; mais si ta gloire est mon but , donne efficace à ta parole ! . . .

Je me tournerai aussi de votre côté, mes bien-aimés frères ! c'est de vous, après Dieu, que dépend tout l'effet de ce discours ; & de l'effet que produira ce discours dépend peut-être, en grande partie, le succès de notre prédication parmi vous. Combien ne vous importe-t-il donc pas à vous-mêmes de nous écouter avec une attention dégagée de préjugés, & avec une docilité religieuse ! Je viens réfléchir avec vous sur mes devoirs & sur les vôtres : il me sera doux de rappeler à mon cœur ces glorieux devoirs qu'impose à ma jeunesse l'état que mon ame a choisi ; mais pourrai-je vous apprendre en ce jour à réprimer avec soin les secrets mouvemens de cet injuste mépris que vous témoignez trop souvent à l'égard de ceux de vos prédicateurs à qui l'âge n'attire pas votre respect ?

DIVISION.

Je commencerai par justifier à toute

*pour les jeunes prédicateurs.* 7

ame pieuse la hardiesse de mon dessein, en vous montrant combien sont funestes les conséquences d'un tel mépris; j'essaierai ensuite de vous faire observer, dans votre conduite les traces évidentes de ce sentiment, & je remonterai jusqu'à la source pour mieux en connoître la nature; enfin je chercherai les moyens de le combattre & d'en triompher.

Autant mon ame est assurée de l'approbation du vrai chrétien, seule précieuse à mes desirs!.. autant elle a lieu de prévoir que le mondain s'élèvera contre la liberté de mes discours... Quel triste pressentiment naît dans mon cœur! Cette méditation sera-t-elle donc inutile à tous ceux qui auroient besoin d'en profiter? Lorsque ma pensée s'arrête à considérer les innombrables précautions qu'exigeroit une matière aussi délicate, lorsque je laisse tomber mes regards sur

la foule prodigieuse de difficultés qui m'investissent de toutes parts... l'avouerai-je ! il m'est impossible de me défendre de quelque embarras, de quelque émotion, de quelque trouble ; & mon ame, étonnée de son projet, ose à peine entreprendre de l'exécuter... Sois ma force, ô Eternel ! & daigne calmer l'agitation des sentimens confus qui s'élevent à la fois en tumulte du fond de mon cœur !... Et vous, chrétiens ! rassurez-nous par une attention favorable & soutenue.

I. PARTIE. Tout homme vertueux, qui vit au milieu de ses semblables & veut leur être utile, doit s'efforcer de mériter & d'obtenir de leur part, non-seulement une froide estime & une affection générale, mais encore ( & je souhaite que tout vrai chrétien qui m'écoute y pense bien sérieusement ) une certaine considération, & ce res-

*pour les jeunes prédicateurs.* 9

pect du cœur qui ne s'accorde qu'à la piété sincère, éclairée & constante. Ce n'est point une abjecte vanité qui doit le déterminer à rechercher cette considération... Loin d'une âme qui connoît Dieu, une passion si petite, si rampante, si fervile ! Peu nous importe d'être jugés par les hommes ; celui qui nous juge souverainement, c'est le Seigneur... Ah ! sans doute, si notre cœur attache quelque prix à l'opinion vague & toujours changeante des hommes, c'est par un motif infiniment plus noble & plus relevé... Et quel peut être ce motif ? C'est que de l'idée que nos semblables se formeront de nous, dépend presque toute l'utilité dont nous pourrons leur être. S'ils vous méprisent, quelle attention donneront-ils à votre exemple, & quelle influence aura-t-il sur eux ? S'ils vous méprisent, quel cas feront-ils de tous vos discours ? & leur cœur

ne se fermera-t-il pas avec dédain à vos affectueuses & naïves exhortations?... O disciples véritables du Sauveur du monde!... c'est pour la gloire de Dieu que nous vous en pressons; c'est la société qui vous en conjure par ma voix... que votre ame élevée & noblement indépendante de l'empire tyrannique de l'opinion ne dédaigne cependant jamais de s'abaisser aux précautions nécessaires pour gagner l'estime respectueuse de vos semblables. C'est un devoir, pensez-y, c'est un devoir que la charité vous impose; c'est un moyen qu'elle vous prescrit pour vous rendre essentiellement utiles à vos freres, pour que vos vertus puissent être *la lumiere du monde*... Et malheur, malheur au siècle frivole, où la piété n'est plus respectée, où elle n'est plus même remarquée; où *le juste*, qui n'eut que des vertus, *meurt* oublié, sans que

*pour les jeunes prédicateurs.* **VI**  
personne y prenne garde pour étudier  
son exemple & profiter de ses leçons!

Mais un simple particulier peut attendre que l'âge mûrifie en quelque sorte ses qualités, & donne du poids à ses vertus; il peut, si ses efforts sont inutiles, s'élever au-dessus des jugemens vains & téméraires des hommes, se retirer au fond de son ame & jouir paisiblement de l'heureuse approbation de sa conscience & de son Dieu.

En est-il de même des ministres de l'Évangile? Non, mes freres, & vous devez le sentir: exposés par état aux regards de tout ce qui les environne, c'est dès l'entrée de leur jeunesse qu'ils doivent acquérir, s'il se peut, cette sorte de respect que l'on accorde si difficilement au jeune homme, même le plus vertueux; il faut qu'ils aient la force d'ame de s'affujettir pendant toute leur vie au joug importun & presque insupportable de

l'opinion... car de cette opinion... si méprisable par elle-même, & si respectable cependant pour l'homme public... dépend tout le fruit de leur prédication... Non, *que personne ne méprise leur jeunesse!* Les conséquences d'un tel mépris seroient trop funestes pour ceux qui les écoutent.

En effet, mes freres, s'il nous est défendu d'espérer de votre part quelque considération, .. c'est à vous que je le demande: .. à quoi sert notre ministère? comment pourrions-nous vous instruire? comment oserons-nous vous reprendre? quelle impression seroient sur vous nos avis & nos censures?... Oh! si notre *jeunesse* nous rend *méprisables* à vos yeux, ne vaudroit-il pas mieux pour vous que nous ne montassions jamais dans la chaire sacrée, que d'y monter pour affoiblir la parole d'un Dieu par de timides ménagemens? Et ce mépris, quand

*pour les jeunes prédicateurs.* 13

pourrons-nous le voir s'éteindre? Trop souvent, hélas! il dure aussi longtemps que le ministère que nous exerçons; il se répand sur tout le cours de notre vie, & l'on conserve toujours, même sans y penser & quelquefois malgré tous ses efforts, les restes ineffaçables de la première idée qu'on s'est formée de quelqu'un... Et si cela est... tout le fruit de notre ministère est donc détruit!.. vous ne retireriez donc aucun avantage de notre prédication!.. il faudroit donc renoncer à ce doux & délicieux espoir, que mon cœur avoit osé concevoir, qu'il nourrissoit avec complaisance, auquel il s'abandonnoit avec transport, ... au ravissant espoir d'*amener plusieurs ames captives sous ton obéissance*, ô Jésus! de vous être véritablement utile, mes bien-aimés frères! de *sauver ceux qui m'écoutent avec moi!*..

α *Ta parole puissante, ô mon Dieu! ne*

feroit donc plus entré mes mains ce glaive pénétrant & redoutable, qui atteint jusqu'au fond de l'ame, & perce jusqu'aux plus secrets sentimens!...

Affoiblie, languissante, elle effleuroit à peine les cœurs!.. & ces discours que mon cœur m'auroit dictés, le cœur de ce peuple ne les entendroit point!.. Ah, chrétiens! c'est à vous-mêmes, à vos propres aines, à votre salut, que seroit nuisible ce mépris de notre jeunesse, que nous ne combattons qu'en tremblant & avec si peu d'espérance de le vaincre : en quoi pourroit-il troubler la paix de nos ames, s'il ne faisoit périr dans son germe l'heureux fruit que nous attendons de nos travaux, qui est votre sanctification?.. Non point à cause de nous, Seigneur, non point à cause de nous : mais pour le bonheur éternel de ton peuple, mais pour la gloire même de ton nom; commandé à la

raison & à la piété d'éloigner de ceux qui nous écoutent un sentiment que tu condamnes !. . . Savez-vous en effet, gens du monde, savez-vous ce que vous méprisez ? Ne pensez pas que ce soit seulement notre foible jeunesse ; non, c'est le Dieu souverain, dont nous sommes les ministres ; c'est l'auguste dépôt de sa parole qu'il a daigné nous confier. C'est cette parole sainte que vous écoutez souvent avec indifférence, que vous négligez, que vous méprisez, que l'on ose quelquefois tourner en ridicule, lorsque nous vous l'annonçons : ainsi se forme insensiblement la déplorable & criminelle habitude d'écouter sans recueillement & sans respect les serviteurs de Jésus-Christ ; ainsi le monde téméraire prétend juger cette parole qui doit le juger au dernier jour. Ne sentez-vous pas maintenant vous-mêmes que ce mépris que fait naître en vous la jeu-

nesse de vos prédicateurs, rejailit en quelque sorte jusque sur le Dieu dont ils annoncent la volonté?

N'étoit-il donc pas nécessaire...

n'est-il pas même de mon devoir; (car

il falloit une semblable considération

pour mes déterminer à remplir une

fonction aussi désagréable, & qui sans

doute, hélas! sera presque infructueuse.)

n'est-il pas, dis-je, du devoir

de mon ministère de prévenir, s'il se

peut, ce funeste mépris, également

contraire au succès désiré de nos tra-

vaux, à la gloire de Dieu & à votre

propre salut?.. Oh! s'il m'étoit donné

d'en-haut de le déraciner entièrement!..

Que ne puis-je parler aujourd'hui avec

toute la *prudence* & toute la *simplicité*,

avec toute la *force* & l'*autorité* d'un

vrai serviteur de Jésus-Christ!.. Que

ne puis-je instruire, toucher, cor-

riger, & me rendre véritablement

utile à cette église, en préparant à la

fois

fois & le succès de ma prédication & celui de tous ceux qui se trouvent maintenant ou pourront se trouver dans la suite dans les mêmes circonstances où nous sommes placés!

Mais est-il bien vrai que l'on mé-  
*prise* notre jeunesse? & n'est-ce point  
une chimere que nous combattons ici?

II.  
PARTIE.

Mes freres! si vous n'entendez par mépris que ce sentiment amer dont le mondain accable si fièrement ceux qu'il croit de beaucoup inférieurs à son rang ou à son mérite; si vous n'appellez mépris que cette juste indignation mêlée de pitié, dont l'homme vertueux ne peut défendre son cœur à l'égard du vicieux :... nous croyons en effet n'avoir rien de pareil à redouter de votre part, & ce n'est pas d'un semblable mépris que nous nous plaignons dans ce discours. Mon ame, assurée de l'estime du fidele, ne crain-

dra jamais le mépris orgueilleux de l'homme avili, qui peut dédaigner autre chose que le vice.

Mais n'est-il pas un mépris plus doux & plus secret, si j'ose m'exprimer ainsi, dont les témoignages légers & presque imperceptibles parviennent rarement jusqu'à nous, qui ne nous avilit, je le fais, aux yeux de personne, mais qui mine insensiblement le succès de notre prédication ? Avant que de vous montrer, dans votre conduite & dans vos discours les plus ordinaires, les vestiges trop sensibles de ce mépris décourageant, essayons d'en découvrir l'origine, & voyons quelle peut être la cause qui nous expose à ce sentiment.

La jeunesse est un âge dangereux & critique, où l'homme à peine sorti de l'enfance, encore sans expérience de la vie, commence à développer lentement ses pensées naissantes & à

faire usage de son ame : toutes les passions, s'éveillant à la fois en tumulte au fond de son cœur, semblent avoir fait une ligue formidable contre la vertu ; la jouissance . . . l'amère jouissance ! . . . des faux biens qu'elles font briller à nos yeux éblouis, ne l'en a point encore défabusé ; son ame ardente s'élançe pour saisir le bonheur qu'elle croit voir sur leurs traces : ses goûts ne sont point usés par l'exercice ; ils ne sont point émouffés par l'habitude & ralentis par une longue expérience ; voisins de leur naissance, ils sont pleins d'énergie & de feu : l'homme n'a point alors un fonds de réflexions suffisant pour leur résister, & se livre souvent avec une ardeur impétueuse à toute la violence de ses penchans.

De là sans doute procède le peu de considération que l'on accorde communément à la jeunesse . . . Eh ! quelle

considération accorder à des êtres légers, inutiles... nuisibles quelquefois à la société, & qui ne savent pas se respecter eux-mêmes?

Si quelqu'un d'entre les ministres de Jésus-Christ donnoit lieu, par sa conduite, à un semblable mépris, avec quel acharnement... vous le savez... la malignité ne s'attacheroit-elle pas à lui!... Le mondain lui-même... lui, qui si souvent vieillit dans une longue jeunesse, & s'applaudit de conserver une gaieté légère & un enjouement frivole jusqu'au bord du tombeau!... lui, qu'on voit d'ailleurs si indulgent, si prompt & si ingénieux à excuser les fautes les moins pardonnables de ces jeunes gens inconsiderés, " que les  
 „ années & l'expérience pourront, dit-  
 „ il, corriger! „ le mondain nous pardonneroit-il les défauts de notre âge? Non, il exige sévèrement de nous une maturité précoce; & ce qu'il sauroit

justifier.. ce qu'il approuve quelquefois en d'autres, il le condamneroit hautement en nous : il semble que ce soit à nous seuls qu'il veuille imposer le devoir de *fuir les desirs de la jeunesse* ; il ne les méprise qu'en nous.... Ministres du Dieu de sainteté ! daigne ce grand Dieu nous préserver lui-même de nous attirer jamais un semblable mépris !

Mais, si les vices qui trop souvent accompagnent la jeunesse, forcent une sévère raison à mépriser ceux qui en sont infectés, l'homme sage embrassera-t-il dans son mépris ceux qui travaillent fortement à s'en affranchir ? Non : son cœur, qui se plaît à estimer, son cœur ne lui permet pas de penser que l'âge seul mérite de l'estime, & qu'il suffise d'être jeune pour être absolument indigne de toute considération... Heureux le jeune homme vertueux, s'il n'avoit que de semblables

juges!... il ne verroit pas alors tant de gens avancés en âge, & fiers, en quelque sorte, d'avoir vieilli, regarder avec une pitié pleine de dédain l'inexpérience de la jeunesse, & rejeter dès lors, presque sans examen, toutes les idées & tous les sentimens... il ne les entendroit pas s'exprimer de manière à faire penser qu'ils regardent comme inséparables de notre âge, sinon la légèreté, la paresse & l'amour excessif du plaisir, du moins la présomption, l'erreur & le peu de justesse dans les idées. Il est rare de renoncer entièrement à ces préjugés, parce qu'ils ne sont malheureusement que trop souvent confirmés : mais ici, qu'il me soit permis *d'exhorter comme mes peres*, un certain nombre de vieillards à supprimer les témoignages de ce sentiment, par lequel ils ne font qu'aigrir ceux dont ils devraient se faire aimer, afin de leur être utiles

*pour les jeunes prédicateurs.* 23  
par de sages & vertueux conseils.

Il semble d'abord que le respect pour la religion devrait écarter au moins de ceux qui nous l'annoncent, un semblable mépris : c'est lui cependant, dont nous avons à nous plaindre ; c'est lui, dont nous allons vous montrer l'empreinte dans vos discours & dans votre conduite, avec toute la confiance & la simplicité que nous inspire le motif désintéressé qui nous anime.

Que si vous êtes peut-être surpris de la force avec laquelle nous osons parler, souvenez-vous que *l'esprit* qui doit animer les successeurs des apôtres, n'est point un esprit de faiblesse & de timidité, mais un esprit de courage & de fermeté, aussi bien que de prudence & de douceur.

Quelle idée se forme-t-on communément parmi nous d'un jeune prédicateur ? A-t-on bien senti que c'est

de la part de Dieu qu'il parle, & que, tant qu'il s'en souvient lui-même, on doit le plus grand respect à ses exhortations ? avec quel cœur l'écoutez-on ? . . Peut-être en cet instant, quelle attention m'accordez-vous ? n'est-ce point une attention de critique, ou du moins de simple curiosité ? . . Et c'est ainsi que l'on écoute un homme qui nous exhorte au nom du Seigneur à nous acquitter de nos devoirs !

S'il nous arrive de vous censurer avec quelque force, quel poids ont nos censures ? La plupart les trouvent déplacées dans notre bouche ; & l'on dirait que c'est *de notre chef* que nous les censurons ! Si notre morale est trop rigide au gré d'un certain ordre de personnes, ce sera l'âge & le défaut d'usage de la vie qu'ils en accuseront : . . comme si, *administrateurs sacrilèges des mystères de Dieu*, nous osions ajouter aux règles sacrées de

*pour les jeunes prédicateurs.* 25  
cet Evangile que nous prêchons! . . .

Cependant, ne reconnoissez-vous point à ces traits votre propre conduite, votre propre langage, vos propres sentimens? . . . Il est donc vrai que vous méprisez notre jeunesse, & par-là vous mettez un obstacle invincible au succès de notre prédication : quel fruit pourroit produire notre ministère, si notre âge vous fait oublier le respect que vous devez au Dieu que nous vous annonçons? comment parlerons-nous pour corriger des hommes qui, lorsqu'ils devroient songer sérieusement à profiter de nos exhortations, pensent être les juges de nos discours, & ne sont occupés que du soin de nous distribuer à leur gré la louange ou le blâme? . . . Quoi ! nous ne recevrons donc de vous aucune récompense de nos travaux que la frivole & stérile approbation de votre esprit ; . . . approbation peut-être encore plus décou-

rageante pour mon cœur que ne le feroit la critique vaine, & souvent honorable, du mondain. O mes chers freres! est-ce donc ainsi que vous écoutez en ce jour? & ne puis-je me promettre aucun fruit de ce discours, où je n'ai pour but que de vous édifier & de vous corriger, & non d'amuser votre esprit ou de plaire à votre imagination? Hélas! ne doit-il point être une nouvelle preuve du peu d'influence de nos censures & de nos leçons? Ah! plutôt montrez-vous chrétiens, recevez l'instruction avec un sainte docilité, & réfléchissons encore un instant sur les moyens de vaincre ce mépris, auquel notre jeunesse nous expose.

III.  
PARTIE.

C'est de nous-mêmes, je le sens, & mon cœur osera le croire, qu'il dépend en grande partie de ne point être méprisés. . . Eh! quel est l'homme d'en-

*pour les jeunes prédicateurs.* 27

tre vous ; assez peu sensible à la vertu pour n'accorder aucune considération au jeune homme qui , se dévouant dès l'entrée de sa vie à la pratique de tous ses devoirs , travaille à se rendre respectable , en ornant sa jeunesse des lumières & des qualités d'un âge avancé ? .. Ou est l'homme qui oseroit mépriser une jeunesse qui te sera consacrée , ô mon Dieu !

Ici , mes frères ! nous sentons quel est notre devoir ; c'est avec nous-mêmes que nous nous en sommes fréquemment entretenus : mais nous n'avons pas cru devoir en faire l'unique . . . ni même le principal sujet de cette méditation ; car ce sont vos devoirs , & non pas les nôtres , qu'il vous importe de connoître & d'approfondir.

Nous savons que notre état doit sanctifier notre âge , & nous donnant en quelque sorte une vieillesse anticipée , nous élever puissamment au-dessus des

passions & des tentations nombreuses qui l'environnent de toutes parts : nous devons nous rendre recommandables par une conduite uniforme, exemplaire, & toujours réglée sur les grands principes de la religion ; par un respect constant pour les vérités de la foi ; par une humilité noble, sincère & sans aucun mélange d'affectation ; par une vie laborieuse, appliquée, éloignée de toute dissipation : nos paroles même doivent être en exemple & inspirer de bons sentimens à ceux qui daignent les écouter ; il faut que nos discours les plus familiers, ceux où notre cœur s'épanche avec le plus de liberté, respirent la piété, la charité, la pureté, la crainte de Dieu : notre gaieté même, toujours innocente, modérée & paisible, doit conserver l'empreinte de ces vertus... O devoirs sublimes & touchans !... devoirs si satisfaisans pour l'ame !... c'est à votre pratique que

*pour les jeunes prédicateurs.* 29

mon cœur aime à se dévouer solennellement ; c'est vous , dont le doux exercice fera le bonheur de ma vie & l'ornement de ma jeunesse.

Tel est le moyen que la vertu même nous met entre les mains pour nous assurer la considération du fidèle... car le mondain... fait-il seulement estimer ?

Qu'il nous soit permis de vous adresser une question , pour vous faire comprendre bien sensiblement combien le mondain est avare de son estime , combien il nous est difficile de la lui arracher.

Quelle maniere de vivre peuvent choisir parmi vous les prédicateurs de l'Évangile pour échapper à ce mépris opiniâtre qui s'attache à leur jeunesse ? Je suis contraint de supprimer des détails qui... malheureusement peut-être!.. vous sembleroient trop au-dessous de la dignité de cette chaire : il

suffira, pour être compris, de vous rappeler ce reproche plein d'une simplicité frappante & d'une naïve énergie, qu'adreffoit autrefois le Sauveur du monde aux hommes de son tems : " *A*  
,, qui comparerai - je cette génération ?  
,, Elle est semblable aux petits enfans,  
,, assis dans les places publiques, qui  
,, disent à leurs compagnons : nous  
,, vous avons joué de la flûte, & vous  
,, n'avez point dansé ; nous vous avons  
,, chanté des airs lugubres, & vous n'avez  
,, point pleuré. Car Jean est venu à  
,, vous, vivant d'une manière austère  
,, & retirée ; & vous avez dit : il est  
,, ridicule & insensé. Le Fils de l'hom-  
,, me est venu, vivant d'une manière  
,, simple & populaire, & vous dites :  
,, c'est un homme vulgaire, un homme  
,, de plaisir, adonné à la dissipation &  
,, aux mauvaises compagnies. " A cette  
image naïve de l'inconséquence de vos  
jugemens souvent opposés entr'eux,

*pour les jeunes prédicateurs.* 31

à ce tableau d'une vérité universelle, où peuvent se reconnoître sans doute la plupart de ceux qui m'écoutent, il nous est doux d'oser ajouter avec une entière confiance : " au moins *la sagesse sera justifiée par ses enfans.*.. "

Mais il ne dépend donc pas de nous seuls de ne pas être méprisés ; & lors même que , pleinement affranchis de tous les défauts de notre âge , nous parviendrons à terrasser ce mépris auquel ils donnent lieu , comment pourrons - nous jamais dompter cette sorte de mépris qui naît de l'inexpérience de la jeunesse , & s'oppose si fortement au succès de notre prédication ? .. C'est à vous - mêmes , chrétiens ! à fermer l'entrée de vos ames à ce sentiment injuste .. car je ne crains point de le nommer ainsi , & j'oserai tirer de mon cœur une réflexion facile à saisir , bien propre à vous en faire sentir l'injustice.

La méditation continuelle des saintes vérités de l'Évangile n'a-t-elle pas dû naturellement accélérer la maturité de notre raison ? Ce qui nous tient lieu d'expérience, c'est l'habitude de réfléchir... & sur quoi ? Chrétiens ! sur vos devoirs & sur les nôtres ; sur tout ce qu'il y a de plus relevé , de plus nécessaire à l'homme... Quoi ! toutes ces augustes pensées , sans cesse présentes à notre esprit , feroient la grande occupation de notre vie ; & notre ame n'en feroit point perfectionnée ?... & notre jeunesse n'en feroit point mûrie ?... Il faudroit que nous n'eussions pas un cœur... que nous ne fussions pas même des hommes !... *Ta loi parfaite* , ô mon Dieu ! ta loi qui nourrit le cœur !... ton *témoignage* lumineux , qui éclaire les plus simples , & fait briller la *sagesse d'en-haut* dans les plus foibles enfans , lorsqu'ils marchent à sa douce & pure lumière !... *ta parole salutaire*

& précieuse!... est l'heureuse étude de notre jeunesse : elle est notre guide ; pourrions-nous nous égarer ? La tardive expérience refroidit souvent & rétrécit l'ame de l'homme ; souvent elle diminue la grandeur & l'énergie de nos sentimens ; quelquefois on ne l'acquiert qu'aux dépens de la vertu ; guide infidèle & dangereux , qui détourne les hommes de la vérité peut-être aussi fréquemment qu'il les y conduit... Mais celui qui prendra pour règle la parole immuable de l'Eternel, ne se trompera point ; il possède la vérité ; c'est dans la source qu'il la puise... Mais que dis-je ? & pourquoi cette réflexion ?... Lorsque nous vous prêchons , que nous vous instruisons , que nous vous exhortons , que nous vous censurons... dans ce moment même ; où peut-être nous ne vous parlons pas selon votre cœur... est-ce à nous que vous devez regarder ?...

n'est-ce pas uniquement au Dieu que nous annonçons ? . . . Et vous oseriez encore nous écouter sans respect . . . nous , qui parlons de la part de Dieu !

PÉRORAI-  
SON.

Après avoir eu le courage de vous exposer sans déguisement des vérités sévères , & qui peut-être vous auront paru désagréables , je ne puis m'empêcher de revenir à moi-même ; mon cœur rempli s'épanchera librement devant vous. Je me sens comme accablé de ces sublimes obligations que m'imposent les fonctions que je dois remplir au milieu de vous . . . Doux & glorieux fardeau , digne d'être porté par les anges même du ciel ! . . . Et ce sont des hommes imparfaits qui le portent ! . . . & c'est notre foible jeunesse qui s'en voit chargée ! . . . c'est nous qui devons être *irrépréhensibles* ! . . . irrépréhensibles , non-seulement devant ce Dieu tout bon , qui fonde la pureté de

nos cœurs; mais devant *des hommes*, dont l'ingénieuse malignité s'attache à la surface extérieure & toujours équivoque de nos actions!... C'est nous, qui devons vous contraindre par la force de la vertu à nous accorder un respect qui semble peu compatible avec notre âge!... O mes chers frères! soulagez-nous d'une partie de ce fardeau; & si, nonobstant nos sincères efforts, il n'est encore que trop aisé de découvrir en nous quelque trace des défauts de la jeunesse, que votre indulgence sache les supporter!... que votre support sache les tolérer!... Mais quelle voix fortifiante se fait entendre à mon cœur?... est-ce Dieu lui-même, dont la bonté daigne me rassurer?... « *Ne crains point; car je suis avec toi!.. ne sois point alarmé; car je suis ton Dieu!.. ne dis point, je ne suis qu'un enfant; car je mettrai mes paroles dans ta bouche,*

„ & tu diras tout ce que je te commanderai !.. „ O Seigneur !.. Seigneur Eternel !.. tu es ma forte retraite ; dès ma jeunesse tu es ma confiance , & l'attente de mon ame... Que ma bouche soit remplie chaque jour de ta louange & de ta magnificence !.. Je te consacre tout le cours de mes années ; .. & si ta volonté souveraine ; à laquelle mes desirs les plus réfléchis viennent se soumettre avec une humble résignation ; est de prolonger ma durée ici-bas ; s'il est bon que je demeure long-tems en ce corps... je te célébrerai de plus en plus jusqu'à la vieillesse même la plus reculée ; & j'attendrai en paix le jour heureux, où tu m'appelleras à toi, ô Dieu charitable ! pour me faire goûter dans ton sein l'éternelle & magnifique récompense de mes travaux passagers... Ainsi soit-il !



SECONDSERMON.

Sur l'existence de Dieu: Hébreux XI,

v. 6. Il faut que celui qui s'approche de Dieu, croie que Dieu est.

**C**E qui fait toute la grandeur de l'homme, de cet être si foible & si misérable par sa nature, c'est qu'il peut s'approcher de Dieu, s'unir à lui par la religion, & jouir du sentiment céleste de son union avec le Très-Haut. EXORDE.  
Toutes les merveilles de la foi tendent à établir cette correspondance admirable, cette harmonie divine entre la terre & les cieus, entre les desirs & les actions de l'homme religieux, & la volonté souveraine de l'Etre infini. C'est pour nous élever à son Pere, que Jésus est descendu vers nous du séjour immortel de la gloire; & toute

sa religion n'a que Dieu seul pour objet. Ce qu'il a fait pour nous, ce qu'il exige de nous, ce qu'il nous promet dans l'avenir éternel; sa connoissance, son amour, l'obéissance à ses commandemens : voilà tout le christianisme. Ainsi tout suppose & démontre à la fois son existence incompréhensible, dont l'existence de cet univers n'est qu'une ombre légère. Quel est donc le fondement sur lequel repose toute la foi du chrétien, qui soutient le christianisme, & en reçoit lui-même une fermeté nouvelle? Quelle est la première vérité qui s'offre à nos recherches; dans le système de la religion? C'est que *Dieu est*. Rien ne nous importe donc autant que l'existence éternelle de cet Etre ineffable, puisque sans elle il n'est plus de religion, plus de bonheur pour l'homme, plus de repos pour l'ame du juste; puisque sans elle notre propre existence seroit

pire que le néant.... Mais viendrai-je prouver à des chrétiens l'existence du Dieu qu'ils adorent, qu'ils voient en Jésus - Christ, & qui est la félicité de leur cœur ? N'est-elle pas évidente & sensible pour chacun de ceux qui m'écoutent ? A Dieu ne plaise, mes chers freres, à Dieu ne plaise que je pense jamais qu'il y ait parmi les hommes qui m'entourent, une âme assez stupide, assez malheureuse pour se permettre sur ce sujet des doutes affreux & désespérans!.. Non : je sais qu'à la seule idée qu'il n'est point de Dieu, vous frémiriez d'horreur.

*Vous croyez qu'il y a un Dieu ; vous faites bien : mais comment le croyez-vous ? Cette croyance si essentielle ne s'est-elle point arrêtée à votre esprit ? a-t-elle pénétré votre cœur ? est-elle bien éclairée & bien ferme ? quel effet produit-elle en vous ? vous porte-t-elle efficacement à vous *approcher de**

ce Dieu qui est la source unique du bonheur? Sentez-vous assez toute l'importance de cette sublime croyance? en éprouvez-vous l'heureuse & sainte influence? Croire en Dieu, ce n'est pas seulement reconnoître son existence, c'est s'en occuper fréquemment; c'est la sentir; c'est *marcher avec Dieu*, & agir d'une manière digne de celui qui adore l'Etre éternel. Que de gens, après ces réflexions, ne pourront, n'oseront répondre à cette question: "Croyez-vous en Dieu?" Mes freres, vous pouvez maintenant le sentir, il ne vous sera point inutile de méditer encore avec moi sur cet article fondamental, d'affermir, d'éclairer, d'approfondir, d'enraciner votre croyance à cet égard... O Dieu de l'univers & de nos ames! c'est de toi que je parlerai. Que ne puis-je donner plus de force & de vie dans tous les cœurs au sentiment de ton existence! Que ne puis-je

la prouver à ce peuple, d'une manière qui le porte à s'approcher de toi ! Je le sens, il s'agit moins de convaincre que de toucher ; & lorsque j'entreprends de rappeler les preuves de l'existence de Dieu à des hommes qui font tous profession de la reconnaître, c'est à leurs cœurs, plus qu'à leurs esprits qu'il faudroit parler. Eh ! si nous avons tous une âme, pourrai-je parler d'une telle vérité, sans rien dire qui aille au cœur ? Pourrez-vous l'entendre l'annoncer sans émotion, sans intérêt, avec indifférence ? A force de nous être familière, cette grande vérité n'auroit-elle plus le même droit sur notre âme ? Je le crains, mes chers frères ; & je voudrois lui rendre à vos yeux toute son importance & tout son éclat ; je voudrois vous faire sentir ce que vous croyez. Puissai-je, en vous exposant aujourd'hui ce que ma raison, mon

cœur & ma religion m'enseignent sur ce sujet, fixer votre attention, & vous inspirer le noble desir de vivre désormais comme des hommes qui ont un Dieu. Ainsi soit-il!

Une des choses qui me paroissent indiquer que l'homme & le monde sont l'ouvrage d'une Bonté souverainement sage, c'est que les vérités les plus intéressantes pour le bonheur de l'âme & la conduite de la vie humaine, sont ordinairement celles dont les preuves nombreuses & sensibles sont le plus à notre portée. Quoi de plus étonnant, par exemple, quoi de plus incompréhensible pour l'homme, que l'existence infinie de cet Etre éternel, pour lequel *il n'y a point de tems, point de variation, ni aucune ombre de changement!* Comment la raison a-t-elle pu s'élever à l'idée de *celui qui est?* Et cependant cette idée d'une existence ineffable, qui semble surpasser notre

entendement, nous la voyons générale & presque universelle parmi les peuples & les nations de la terre : elle a pénétré par-tout où nous découvrons quelque trace d'humanité. On seroit tenté de croire qu'elle naît & se développe avec nous. C'est que les preuves de cette vérité majestueuse sont répandues en foule autour de nous ; c'est que les vestiges éclatans de la Divinité sont dans toute la nature ; c'est que Dieu a mis, si j'ose le dire, à la portée de nos sens les témoignages de cette vérité si spirituelle & si fort inaccessible à notre imagination, parce qu'il n'a pas voulu nous laisser ignorer ce qu'il nous est si doux, si utile & si consolant de savoir.

JE pourrois attester ici les cieux & la terre de l'existence de leur Auteur, & emprunter la voix de l'univers pour le célébrer : je pourrois vous faire en-

Première  
preuve d'i-  
magination.

tendre ce concert de tous les êtres, cette harmonie sublime de toute la création, ces louanges du Seigneur, qui s'élevent de toutes les parties de la nature. La beauté de ce monde, l'ordre constant que vous y voyez régner, la foule innombrable des créatures qui le composent, & leur immense variété; cette profusion de richesses qui se succèdent & se remplacent incessamment, ce que notre foible intelligence peut découvrir avec quelque certitude touchant les différens usages des êtres; le mouvement répandu dans l'univers, qui l'anime & y conserve sa vie, la structure merveilleuse de tous les corps, toutes les facultés de votre ame... en un mot, tout ce qui est en vous & hors de vous, la terre, les cieux, les mers, l'existence & la conservation de toutes choses, tout vous montreroit, comme à l'œil, ce Dieu visible dans ses ouvra-

ges, pour quiconque y jette un seul coup - d'œil de réflexion & de sentiment. . . . Oui, grand Dieu ! architecte sublime de ce vaste univers, je vois par - tout l'empreinte adorable de *ta puissance éternelle* & de *ta divinité*. Tu te peins à mes - yeux étonnés dans toute l'immensité de l'espace qui m'environne ; tout ce qui existe & se meut autour de moi, *donne à connoître qu'il est l'ouvrage de tes mains*.

Mais, à tous ces égards, que dirai - je que nous ne sachions tous ? Que fera l'homme, si ce n'est de répéter foiblement le langage saisissant de la nature entière ? Quelque grands, quelque satisfaisans que fussent les tableaux que je pourrois ici vous présenter, que seroient-ils en comparaison du simple aspect de cet univers ? Cet aspect ravissant emporte notre consentement ; l'impression qu'il fait sur l'ame me paroît être la voix de Dieu même.

Il me semble voir alors tout ce grand ouvrage s'animer, & déposer solennellement en faveur de l'existence de son Auteur. C'est dans un silence d'admiration qu'il faut l'écouter.

Seconde  
preuve métaphysique  
& fondamentale.

Sans entreprendre ici de parcourir toutes ces merveilles, je choisirai dans cette abondance inépuisable de preuves que la nature nous offre de l'existence du Seigneur éternel, un seul raisonnement, qui est la base & le fondement de tous les autres, qui ne peut paroître difficile à saisir que par sa simplicité même, & que je crois à la portée de tous les hommes. Cette preuve a peut-être moins d'éclat & parle moins à l'imagination que celle qui se tire de la contemplation de cet univers; mais elle est encore plus solide & plus invincible... elle est absolument sans réplique.

S'il n'étoit pas un Etre éternel, rien

n'existeroit, rien n'auroit jamais existé; la nuit du néant auroit à jamais couvert de son ombre stérile tout ce que nous voyons & que nous admirons. Car, d'où viendroit aux créatures qui subsistent maintenant, cette existence qu'elles ne se sont pas donnée par leurs propres forces, & qu'elles ne possèdent pas en propre, dont il n'est pas en leur pouvoir de prolonger la durée d'un seul instant, parce qu'il ne dépendit pas d'elles de la commencer plus tôt? Pourquoi existeroit-il quelque être? où en seroit la cause? & comment existeroit-il, s'il n'eût été précédé par un Être, duquel il a reçu cette existence dépendante & passagère dont il jouit? En vain mes pensées se troublent & se confondent; en vain elles s'arrêtent comme effrayées sur les bords de l'abyme impénétrable de l'éternité: je sens qu'il est absolument nécessaire qu'il y ait un Être qui n'ait jamais

commencé d'exister, & qui soit la source de l'existence de tous les autres êtres; un Etre qui n'ait jamais pu ne pas exister, & dont l'existence incomparable soutienne & conserve ce vaste univers. Nous ne sommes que parce qu'il le veut, comme il le veut, autant qu'il le veut; le monde entier n'est que *par lui, pour lui, & en lui*: cette nature si vaste & si magnifique, si nous la comparons à lui, elle n'est pas; lui seul est, parce que lui seul ne connoît ni bornes ni termes, parce que lui seul possède l'existence par soi-même, une existence pleine, entière, indépendante, immuable & souveraine: il est *celui qui est*, & la seule force de son bras tout puissant put arracher la foule des créatures de l'abyme ténébreux du néant. Votre raison n'est-elle pas frappée de la nécessité de son existence? Tout ne vous en est-il pas garant? Les plus petits objets qui se présentent à

vos regards peuvent servir, aussi bien que les plus grands, à prouver qu'il est un Etre éternel; & l'insecte insensible qui se perd dans la poussière que vous foulez aux pieds, & chacun de ces grains de sable qui sont amoncelés sur le rivage des mers, & la plante inanimée qui végété à peine & qui échappe à la vue, ne pourroient exister, s'il n'étoit un Dieu. Ainsi l'existence fragile, fugitive & presque imperceptible des moindres créatures démontre à la raison satisfaite l'existence éternelle de l'Etre infini. Il n'est aucun être dans ce vaste univers, qui ne puisse suffire à la prouver. Que sera-ce donc de cet assemblage merveilleux, successif & varié de créatures si sagement ordonnées, qui se servent les unes aux autres, & concourent ensemble à la perfection de ce grand tout? Comment méconnoître le sceau de l'Infini, empreint sur cet univers,

tandis que la simple existence de l'être le plus imparfait renferme la preuve entiere de l'existence de l'Être suprême? Mes freres, tout doit nous la rappeler, nous la manifester, nous la rendre sensiblement présente : la voûte éclatante du firmament, l'astre que nous y voyons briller, la riche parure de la terre, la poussiere qui s'éleve sous nos pas, l'insecte rampant & l'homme qui pense, tout se réunit pour nous apprendre qu'il est un Dieu.

Troisième  
preuve de  
sentiment.

Si je vois le Seigneur de toutes parts, ne le sens-je pas aussi au fond de mon cœur? Oui, chrétiens! nous le sentons; il a mis au-dedans de nous le sentiment ineffaçable de son existence; & de toutes ces voix innombrables qui s'élevent de toutes parts & me parlent de lui, il n'en est aucune qui se fasse entendre à moi d'une manière plus forte & plus touchante : j'ai peine

à concevoir que l'on puisse ne pas en être frappé. Un penchant irrésistible ne nous entraîne-t-il pas tous vers un bonheur que nous ne saurions trouver autour de nous ? vers un bonheur entier, durable, infini ? Amassez, accumulez, pour rassasier les desirs illimités d'une âme humaine, tout ce qu'il y a de biens dans l'univers : sera-t-elle comblée ? ses desirs épuisés s'arrêteront-ils ? ne s'élanceront-ils pas toujours au-delà du terme qu'ils auront atteint ? Hélas ! nonobstant tous les avertissemens d'une raison sévère, malgré les leçons journalières d'une longue expérience, avec toutes les consolations de la piété, l'âme fidelle a besoin de résignation pour jouir constamment de cet heureux *contentement d'esprit*, qui naît de l'espérance de l'immortalité : comment donc la possession du monde entier pourroit-elle rassasier nos cœurs ?

Au sein de cette stérile abondance, ils feroient encore vuides : Dieu peut seul les remplir. Et que nous dit cette soif ardente de bonheur, cette inquiétude de l'ame humaine, ces agitations de la vie? Tout cela n'est-il pas le sentiment même de la Divinité? & d'où nous viendrait ce sentiment, s'il n'étoit point de Dieu? D'où peut-il venir, si ce n'est de ce *Dieu* qui nous a faits pour lui & à son image; qui veut que nous le cherchions, parce, qu'il veut que nous soyons heureux & que nous ne pouvons être heureux que par lui, qu'en lui seul?... O si nous entendions toujours notre cœur! Oui, c'est Dieu que notre ame inquiète cherche avec tant d'ardeur dans les biens que nous recherchons; c'est Dieu que nos passions égarées demandent à tout l'univers. Mondain! c'est lui, vers lequel ton cœur t'entraîne, lorsque tu te précipites dans les plai-

lirs: toutes nos passions ne sont que des égaremens de ce sentiment primitif qui nous avertit de l'existence de Dieu : c'est lui, lui seul, que nous cherchons sans le savoir, lorsque nous cherchons ici-bas un bonheur capable de nous satisfaire. Comme le cerf épuisé de fatigue brame après les eaux courantes, ainsi notre ame te desire & soupire après toi, ô Dieu! Notre ame a soif de Dieu, du Dieu fort & vivant! Elle ne peut se reposer qu'en toi. Mon cœur me dit de ta part: Cherche ma face; docile à la voix de mes sentimens les plus naturels, je chercherai ta face, qui est un rassasiement de joie: fais lever sur moi la divine clarté de ta face, ô Eternel! Dis à mon ame ravie: Je suis celui que tu cherches... Oui, tu es, je le sens, & ce sentiment m'éclaire, m'encourage & me console: & lors même que je n'aurois d'autre preuve de ton existence que ce sen-

54 Sur l'existence de Dieu.

sentiment secrets & confus, & inféparable de mon être, il me seroit encore impossible d'en douter.

Quatrième  
preuve de  
théologie  
ou de fait.

Mais combien tu nous as rendu plus sensible encore ton existence dans la religion que tu nous as donnée ! Elle est remplie de toi... de toi seul, ô Être inconcevable, que le monde avoit méconnu dans sa sagesse ! C'est sur-tout ici que Dieu s'est manifesté aux hommes avec plus de simplicité & d'une manière plus éclatante encore que dans cette majestueuse nature dont il est l'auteur, & dans les sentimens qu'il nous a donnés : c'est ici que l'homme voit briller dans toute sa splendeur une Divinité qu'annonce toute la révélation. Mes frères ! celui qui a vu le Fils, a vu le Père... il l'a vu, & ne peut que sentir son existence. Ne faut-il pas en effet tout le pouvoir d'un Dieu pour opérer cette foule de miracles

qui surpassent les forces de la nature, pour en suspendre le cours, pour dominer sur elle? N'est-ce pas un Dieu, qui seul peut annoncer à l'avance les événemens que produira l'avenir, parce que tous les tems & tous les siècles lui sont également présens, & que pour lui l'avenir est aussi certain que le passé? Quel autre que Dieu *fait* ainsi *ce qu'il lui plait sur la terre, dans les mers, & dans les sombres profondeurs des abysses?* quel autre regne souverainement sur toute l'étendue de la nature, & commande à ce qui sera comme à ce qui est, appaise d'un mot l'agitation des flots impétueux de la mer & le tumulte des nations? &, s'il m'est permis d'employer ce raisonnement, peut-être encore plus convaincant & plus touchant que tous les autres, lorsque vous voyez Jésus agir, lorsque vous l'entendez parler, ne sentez-vous pas la Divinité présente, &

dans ses discours, & dans sa conduite ? En lisant, en méditant la vie & la doctrine du Sauveur, celui même qui auroit toujours douté de l'existence de Dieu... j'oserais l'exprimer comme je le sens... s'il avoit un cœur, s'il fa-voit sentir, le sentiment combattroit, vaincroit peut-être ses doutes; Christ le conduiroit à Dieu... (1.) N'oublions pas que c'est au christianisme que nous devons sur-tout sa connoissance, que c'est lui qui nous a appris à entendre la voix de l'univers & celle de notre cœur, que c'est en lui que nous trouvons les preuves les plus frappantes & les plus populaires de

(1) J'ai oui citer le mot suivant comme d'un athée célèbre : les autres preuves qu'on allégué pour l'existence de Dieu ne m'inquiètent guère. Il n'y a que ce Christ... ah, ce Christ ! il seroit quelquefois pour me faire croire en Dieu. Si ce mot est vrai, (& j'aime à croire qu'il l'est) à quoi tenoit-il que cet athée ne fût chrétien ?

l'existence de Dieu : souvenons-nous que , si nous croyons en Dieu , c'est par Jésus - Christ , & que , si nous le *connoissons* , c'est parce que *le Fils nous l'a fait connoître*. C'est ainsi qu'un chrétien doit croire que *Dieu est* , & c'est par - là que sa foi en Dieu differe de celle d'un homme qui ne prend pour guide que la *sagesse humaine* : elle est à la fois plus simple , plus ferme & plus distincte.

Ainsi la preuve de l'existence de Dieu est par-tout ; elle nous environne & nous pénètre ; elle est dans tous les objets de la nature , dans tous les sentimens du cœur humain , dans toute la religion de Jésus - Christ.

Si vous voulez comprendre vivement toute l'influence que devrait avoir sur nous le sentiment de l'existence de Dieu , transportez - vous par la pensée dans l'ame d'un homme qui

APPLICA-  
TION.

n'auroit jamais entendu parler de cet Etre suprême, & qui pour la première fois entendroit annoncer cette vérité si sublime : Dieu est. Quel vif éclat de lumière frapperoit ses regards ! Il lui sembleroit qu'un voile immense se lève devant lui, que sa propre existence s'étend & s'accroît ; la grande idée de la Divinité s'offrant tout-à-coup à son esprit, le rempliroit tout entier : il sentiroit ce Dieu jusq' alors *inconnu*, qui étoit par-tout autour de lui, & il *n'en savoit rien* !... O comme la face de cet univers changeroit à ses yeux ! quelle révolution rapide dans toutes ses pensées & dans toutes les affections de son cœur ! quel faïffement !... Il erroit avec un stupide étonnement au milieu des merveilles de la nature, sans y voir autre chose qu'elle-même ; & maintenant c'est leur Auteur qu'il y découvre de toutes parts : l'existence de tous les êtres & le sen-

timent même de sa propre existence l'avertit sans cesse de la seule existence réelle & nécessaire, de celle du Dieu infini. : C'est toi, grand Dieu! c'est toi seul qu'il voit par-tout, dont tout lui parle, que tout lui annonce & lui révèle : pourroit-il ne pas penser fréquemment à toi, lorsque toute cette création qui l'entoure est remplie de la preuve de ton existence ? Ah ! ton idée auguste lui seroit habituelle ; il craindroit de la perdre ; elle seroit le charme & la gloire de son être. Il l'adoreroit donc, mes chers frères, ce Dieu souverain ; il le serviroit & chercheroit tout son bonheur en lui. On ne peut reconnoître que *Dieu est*, sans reconnoître par-là même que lui seul est le souverain bien de l'homme & peut rassasier ce desir avide d'être heureux, qu'il nous inspira ; c'est alors que l'ame humaine s'ennoblit & que nous sentons la dignité de notre nature, puisque

Dieu nous forma pour lui. Pour un homme pénétré de ce sentiment majestueux, que sera la foule des avantages frivoles qu'il recherchoit auparavant ? N'est-ce pas Dieu seul qu'il cherchera, Dieu seul dont il voudra s'approcher, Dieu seul auquel il désirera de s'unir ? Le chercher, fera la grande occupation de sa vie ; car maintenant il entend la voix de son cœur & il obéit à sa nature. Combien un tel homme ne fera-t-il pas encore plus touché de ces grands principes, combien plus n'en sentira-t-il pas toute l'importance, quand il saura que Dieu s'est, pour ainsi dire, avancé vers nous, qu'il est venu à nous dans la révélation ? C'est là qu'il achevera d'apprendre combien il est utile & nécessaire de se remplir du sentiment de l'existence du Très-Haut, d'en vivre, d'en nourrir son cœur, d'en tirer ses actions. Tels seroient sans doute les

effets durables que produiroit naturellement sur l'ame une persuasion intime & profonde de l'existence de Dieu. . . O mes freres ! sont-ce là les effets qu'elle produit en nous ? . . . Hélas , que de gens , dont la bouche *confesse un Dieu* , le *renient* cependant *par leurs œuvres* ! Ne semble - t - il pas , à entendre les maximes & les discours , à voir les sentimens & la conduite de plusieurs d'entre nous , qu'ils *aient dit en leur cœur : il n'y a point de Dieu ?* . . . Je frémis en vous adressant une question décisive , qu'il m'est bien amer d'être contraint de proposer à un peuple de chrétiens : “ Dieu „ existe - t - il pour vous ? . . . „ Je le répète , mes freres ! & c'est avec réflexion que je parle : “ Dieu existe „ t - il pour la plupart de ceux qui re „ connoissent son existence ? „ A quoi sert de croire en Dieu , si cette croyance ne nous rend meilleurs ? Pensons-nous

L'honorer, en convenant simplement qu'il existe? Pensons-nous l'honorer par cette indignation, peut-être quelquefois trop violente & mêlée de haine & d'amertume, que plusieurs manifestent avec une sorte de satisfaction contre tous ceux qui ont le malheur de ne pas le reconnoître? Pensons-nous l'honorer assez par ce frémissement intérieur qui nous fait à la seule idée qu'il est des mortels aveugles & audacieux, qui élevent la tête de la poussière pour nier l'existence de leur Créateur? . . . Ces hommes, pour qui nous tremblons & pour qui l'ame sensible du juste implore la miséricorde adorable du Dieu qu'ils ignorent, ne dois-je point dire ici qu'ils sont moins coupables que nous, puisqu'au moins leur conduite est d'accord avec leurs principes? Ne dirai-je point qu'au jour du jugement ces incrédules s'élèveront contre nous & nous

*condamneront*, eux qui avec moins de motifs & de secours ont souvent autant de vertu que nous?... Adorateurs de mon Dieu! pourquoi faut-il que j'aie le malheureux droit de vous faire ce reproche?... Adorateurs de Dieu! que ce seul mot renferme de choses! qu'il me paroît propre à nous faire rentrer en nous-mêmes! & toutes les fois que nous languissons dans la pratique de nos devoirs, toutes les fois qu'il y a de la petitesse dans notre conduite & de la foiblesse dans nos principes, comment ne suffit-il pas pour élever notre ame, pour l'animer, pour la remplir de grandeur, de nous rappeler que nous sommes les adorateurs de Dieu? Quoi! nous savons que Dieu est, & nous pensons à peine quelquefois à lui! nous passerions presque toute notre vie dans le funeste oubli de son existence, comme dans une nuit épaisse & to-

tale, où nos passions dispersées s'égareroient loin de lui! &, pour employer ici une expression de l'Écriture, pleine de vigueur & d'énergie, nos *pensées* & nos sentimens *seroient encore sans Dieu!* Si nous ne sommes pas religieux; si l'Éternel n'est pas la félicité de notre cœur; s'il en est loin, de nos cœurs: je le demande encore, existe-t-il pour nous? & à quoi peut nous servir une semblable foi, qu'à nous rendre plus condamnables? Et cependant, vous le savez, mes frères! si la croyance de son existence est autre chose pour la plupart, y pensent-ils? l'ont-ils sentie? en parlent-ils?... que dis-je! oseroient-ils même en parler entr'eux? *Marchent-ils devant Dieu, avec Dieu?* même avec leurs plus intimes amis, même au sein de leurs familles, & dans la douce liberté de la société domestique, voit-on qu'ils forment une société

ciété d'adorateurs de Dieu? . . . Nous vous conjurons, mes chers frères, au nom de ce grand Etre que vous adorez, de bien peser toutes ces choses, d'y réfléchir mûrement & de travailler désormais à rendre plus utile à vos âmes la croyance de l'existence de Dieu; car cette vie mondaine, où l'on ne voit nulle part la piété, où l'on peut dire qu'elle n'ose paroître, qu'est-ce autre chose qu'être *sans Dieu*, sans *espérance au monde*? qu'est-ce autre chose que s'éloigner de Dieu? . . . & ceux qui s'éloignent de lui, où courront-ils? A une perte certaine: *ils périront!* O notre Dieu! les cieux & la terre sont remplis de la splendeur éclatante de ta gloire; viens aussi remplir notre cœur. *Enseigne-nous* à nous attacher uniquement à toi; car tu es notre Dieu! Sanctifie-nous, ô Eternel! *car c'est sincèrement & avec ardeur que nous élevons notre cœur à toi!* Ainsi soit-il!



## T R O I S I E M E S E R M O N .

*Dieu rémunérateur , ou les perfections essentielles de Dieu. Sermon sur Hébr. XI , v. 6 : Il faut que celui qui s'approche de Dieu , croie que Dieu . . . . . est le rémunérateur de ceux qui le cherchent. ( Pour un soir de communion. )*

EXORDE.

IL seroit inutile de savoir que Dieu existe , si l'on négligeoit de le connoître & de savoir ce qu'il est ; & l'étude la plus digne de l'homme est de méditer les perfections de son Auteur. Elles sont inféparables de son existence , elles en découlent nécessairement ; & comme ce sont elles qui rendent cette existence si intéressante pour nous , c'est aussi par elles qu'il se manifeste sur-tout à nos ames. Nous en reconnoissons l'em-

preinte, nous les voyons briller de toutes parts dans l'immenfité de la création ; elles remplissent toute l'étendue des cieux ; elles couvrent, elles embellissent la face si variée de cette terre que nous habitons ; elles pénètrent les abymes des mers : nous les voyons répandues autour de nous dans tout l'espace créé. On ne peut reconnoître *que Dieu est*, sans reconnoître en même tems *qu'il est le puissant rémunérateur de tous ceux qui le cherchent.* Inébranlable & consolante persuasion, qui fera toujours le bonheur de l'ame juste dans toutes les circonstances de la vie ! Que pourrions - nous donc faire de plus utile & de plus satisfaisant que de méditer avec vous cette *puissance éternelle* & sans bornes, toujours dirigée par une sagesse souverainement bienfaisante ? Quels objets plus grands, plus vastes, plus majestueux pourrois-je offrir en ce jour à ces ames faites

pour penser à Dieu ? Viens t'agrandir, ô homme ! viens élever tes pensées, remplir ton cœur, sentir la noblesse de ta nature, en contemplant celui à l'image duquel tu as été formé. . . Mais qui pourra sonder la profondeur de ses perfections, en saisir par la pensée l'harmonie éternelle, concevoir l'Infini, & pénétrer le mystère ineffable de sa nature ? L'homme mortel, quelque effort rapide & sublime qu'il donne à son esprit, quelles que soient l'étendue & la profondeur de son imagination, ne pourra comprendre son Dieu ; l'idée la plus vaste ne sauroit le renfermer ; il est infini ! . . . Mais quel seroit pour nous l'usage de cette connoissance qui nous est refusée ? & pourquoi nous épuiser en efforts inutiles, pour franchir des barrières insurmontables que Dieu lui-même voulut assigner à notre inquiète & téméraire curiosité ? Il nous importe peu sans doute ; il seroit inutile

au bonheur & à la vertu de savoir distinctement ce que Dieu est en soi, d'approfondir sa nature divine, de pouvoir lire dans son sein : ce qu'il nous est essentiel de bien connoître, c'est ce qu'il est pour nous, ce qu'il fut & ce qu'il doit être éternellement pour l'homme : c'est là *ce qu'on peut* & ce qu'on doit *savoir de Dieu* ; c'est sous ce point de vue qu'il aime à se montrer aux hommes, & dans la nature & dans la religion. L'Écriture nous le dépeint, tantôt comme le *roi des nations*, le souverain de l'univers, & le maître absolu de nos destinées, afin de nous inspirer *la crainte salutaire de son nom*, & une entière confiance en lui ; tantôt comme le *pere* tendre & bienfaisant de tous les humains, afin de nous inspirer la reconnoissance & l'amour ; tantôt comme le protecteur & l'invariable *ami* du fidele, afin de nous rendre chers les devoirs qu'il nous im-

pose ; tantôt comme le *juge* du monde & le vengeur du mal, afin que sa crainte nous sanctifie. Ainsi, c'est toujours par rapport à nous, ce n'est jamais en soi-même qu'elle nous le fait envisager ; & si quelquefois elle nous parle de son éternité, de son immutabilité, de son incompréhensibilité, c'est encore *pour notre instruction* ; c'est d'une manière propre à nous sanctifier, & toujours relative à nous. Mais de toutes ces perfections qui peuvent nous intéresser, il n'en est point de plus sensibles que la toute-puissance & la bonté infinie : elles se présentent d'elles-mêmes & sans effort à quiconque s'occupe de Dieu ; leur réunion semble composer l'idée ravissante de la *Divinité* ; c'est par elles que Dieu est notre Dieu, que nous le connoissons, que nous le voyons ; elles sont le fondement de tous les devoirs de l'homme : en sorte que plus on en fera

pénétré, plus aussi l'amour de la vertu s'enracinera dans l'ame, plus on sentira la piété s'étendre, s'affermir, s'enflammer au fond de son cœur. C'est donc avec bien de la raison que le Symbole nous représente l'Eternel notre Dieu, comme un *pere tout-puissant*. C'est ainsi que j'aimerai à le considérer dans ce discours. Puisse-t-il contribuer à nous rendre plus utile la dévotion de ce jour, en nous portant efficacement à nous *approcher du Dieu rémunérateur*, qui *n'est que toute-puissance & charité!* Ainsi soit-il.

CE que nous cherchons en Dieu, DIVISION. c'est le bonheur; ce qui nous engage à le *servir*, c'est que l'obéissance à ses commandemens peut seule nous rendre heureux, en nous assurant son amour & sa faveur; ce qui nous fait aimer les devoirs qu'il nous impose, c'est qu'il peut & qu'il veut récompenser.

fer magnifiquement tous les efforts & les travaux de l'homme de bien. Que cette importante persuasion a de folides fondemens ! Car quel autre est plus capable que le Tout-Puissant de nous rassasier de félicité ? quel autre que l'Etre souverainement bon veut comme lui notre vrai bonheur ?

I. PARTIE. D I E U est tout-puissant par sa nature ; car son existence indépendante a précédé toutes choses , & tous les êtres réunis ne pourroient mettre obstacle à sa volonté, puisqu'ils ne sont que parce qu'il l'a voulu , & qu'un souffle de sa bouche suffiroit pour les anéantir. Que pourroient contre lui toutes ces créatures , qui ne tiennent que de lui toutes leurs forces & le pouvoir de les exercer , qui ne *vivent* , ne se *mouvent* & ne sont qu'en lui ? Où seroient les bornes de ta puissance , Etre éternel ! car *tu existes avant toutes choses* ,

Toutepuissance de Dieu.

Premiere preuve tirée de sa nature.

*Et elles ne subsistent que par toi* : les cieux & la terre sont à toi, les *cœurs* des hommes sont à toi, tu les *tiens dans ta main* ; ce que tu veux s'accomplit toujours infailliblement, & ce qui paroît impossible à l'homme est facile devant toi. Qui s'opposeroit à toi, Etre éternel ! Toutes les créatures ne peuvent résister à ta volonté, ni en retarder un instant l'effet.

Quelle idée ne nous formerons-nous point de sa puissance !... Il a créé !... il a parlé, & cette énorme distance qui séparoit le néant de l'être a été franchie ; les déserts de l'espace ont été peuplés ; ce qui n'existoit point a reçu de lui son existence. Que ne pourra point celui qui a pu produire cette foule de créatures, dont le bras les soutient, dont le souffle vivifiant les anime, dont le néant même entend la voix & respecte les ordres ? L'exif-

Seconde  
preuve ti-  
rée de la  
création.

tence des êtres démontre qu'il peut tout ce qu'il veut...

Troisième  
preuve tirée de la  
contemplation de la  
nature.

Et quel spectacle de puissance que celui de l'univers ! Les forces de la nature, sa fécondité sans bornes, l'immensité des cieux & des mers, la prodigieuse quantité des créatures, l'éclat, la majesté, la magnificence que nous voyons de toutes parts, tout cela produit à la fois en nous & l'idée & le sentiment d'une Puissance infinie qui préside au monde & en produit sans cesse les étonnantes révolutions & les merveilles saisissantes.

Quatrième  
preuve tirée des dé-  
clarations de l'Écri-  
ture,

Que j'aime à voir ma religion confirmer à cet égard le langage de la raison & de la nature ! Elle a achevé de mettre dans tout son jour la toute-puissance de l'Éternel. Avec quelle dignité, par quels traits sublimes elle nous dépeint ce vaste pouvoir, qui est l'ame de la création !... C'est Dieu

qui a dit, & la chose a eu son être, qui commande, & elle se hâte de comparoitre : au commencement, il dit: *que la lumiere soit, & la lumiere fut.* C'est lui qui assigna à la mer les bornes qu'elle ne franchit point, au soleil la carrière qu'il doit parcourir, à tous les êtres leur place & leurs fonctions; le tonnerre est *sa voix*; il parle dans l'orage; *les vents orageux, les flammes ardentes sont ses ministres*: rien ne lui est impossible. C'est avec cette sublimité que l'Écriture parle par-tout du pouvoir auguste du Créateur: c'est avec ces vives couleurs que les prophètes du Très-Haut aiment à nous représenter sa toute-puissance.

Et que de miracles propres à réveiller l'admiration de l'homme qui, accoutumé au spectacle majestueux de la nature, n'est plus frappé que foiblement de cette puissance qu'on y

& des faits de Dieu, qu'elle nous rapporte.

voit briller ! A la voix de Dieu , la mer obéissante applanit ses eaux ; la tempête se tait ; les vents furieux s'apaisent : son prophete étend la main , & les flots se fendent aussi-tôt & se retirent avec respect ; il frappe un rocher , & l'eau jaillit abondamment du rocher aride : Jésus guérit le malade par un seul mot ; celui qui peut *toucher seulement le bord de ses vêtements* , celui qui peut se placer sur son passage & être couvert de son *ombre* est foulagé de ses langueurs. . . Qu'il est puissant *le Dieu* des chrétiens ! C'est lui , qui *change à son gré la face de la terre* , qui *a le pouvoir de perdre & de sauver* , qui *ressuscite les morts* & *réanime la cendre insensible des tombeaux*. Combien sa puissance a droit de nous intéresser ! Ce quelle a de plus grand , c'est qu'elle peut tout pour l'homme : c'est pour nous qu'elle s'exerce & déploie toute son efficace :

c'est pour nous que nous la voyons agir depuis la naissance du monde jusques à maintenant ; c'est en faveur du juste qu'elle continuera à se manifester au-delà des tems, après la destruction de l'univers : elle est universelle, infinie, éternelle comme lui. Par elle, il est toujours & dans le présent & dans l'avenir l'arbitre absolu de nos destinées ; c'est elle que nous adorons en lui.

Mais ce qui la rend adorable, c'est cette bonté magnifique, avec laquelle nous la voyons inséparablement unie, qui en dirige sans cesse le cours majestueux, qui l'applique aux besoins de ses enfans... Eh ! quel plus noble usage de sa puissance que celui d'étendre l'exercice de sa bonté, d'en répandre par-tout les douces influences, de verser le bonheur sur tous les êtres?... Oui ! c'est sa vaste bonté qui anime

II<sup>e</sup> PARTIE.  
Bonté infinie de Dieu

la toute - puissance ; il n'emploie cette puissance souveraine qu'au gré de sa bonté... *O bonté ineffable de mon Dieu ! qu'il nous fera doux de te contempler ! que tu nous es précieuse ! Te bien connoître , c'est connoître Dieu !*

Première  
preuve tirée  
de sa  
nature.

Il est absolument impossible de concevoir l'idée de l'Être éternel, sans être en même tems pénétré du sentiment de la souveraine bonté ; & la toute - puissance ne fauroit être que la légitime & douce autorité du plus tendre & du plus bienfaisant de tous les peres. Les hommes sont méchans ; mais d'où vient leur méchanceté ? N'est - ce pas toujours des petits préjugés qui les remplissent, des petits intérêts qui les dominent, des petites passions qui les entraînent ? S'ils manquent souvent de bonté, c'est parce qu'ils manquent ou d'étendue d'intelligence ou de force de volonté ;

c'est parce qu'ils croient quelquefois que la bonté pourroit leur être nuisible ; c'est parce que l'exercice leur en paroît souvent trop pénible ; c'est parce que , trop uniquement occupés de leur avantage particulier , ils n'ont guere le tems de penser à celui des autres , qu'ils voient souvent en opposition & en concurrence avec le leur propre. La méchanceté n'est donc jamais que l'égarement d'un amour-propre aveugle ; c'est un vice abject , qui ne peut germer que dans une ame étroite & frivole. A mesure que l'ame s'étend & que l'homme s'éclaire , il s'élève de plus en plus à la bonté... Et toi , Intelligence éternelle ! Etre souverainement heureux par ta nature , & dont l'existence infinie se suffit à soi-même ! quel blasphème de douter un moment de ta bonté !... Eh ! qui pourroit y mettre obstacle ? en arrêter ou en suspendre le cours ?

L'auguste excellence de la nature divine m'affure de l'immensité de ta miséricorde : car pourquoi ne ferois-tu pas souverainement bon ? Tout ce qui empêche les hommes de l'être comme toi, ne peut monter jusqu'à toi... Oui ! Dieu est nécessairement bon, & l'infinie puissance est inséparable de l'infinie bonté.

Seconde  
preuve ti-  
rée de la  
création.

Nous existons, mes freres ! & notre existence même est une preuve invincible de la charité du Créateur. En effet, cette existence que nous tenons de lui ne peut être qu'un présent & un bienfait : avoit-il besoin de nous ? pouvions-nous accroître sa félicité ? Mais *avant que les montagnes fussent nées, même avant que la terre fût*, il étoit, & il jouissoit du souverain bonheur. Ce n'est donc pas pour lui, c'est pour nous qu'il nous a appelés à l'existence ; c'est sa bonté, sa bonté seule, qui

qui pût l'engager à nous créer; en couvrant cette terre d'êtres intelligens & fenfibles, il ne put avoir d'autre but que de les rendre heureux.

Et fi quelquefois, fatigué d'une pénible existence, l'homme *affligé & miferable* fur cette terre, frappé du fentiment douloureux des miferes de la vie humaine, & navré des défordres de la fociété, fentoit fon cœur ne s'ouvrir qu'à peine à cette vérité fi évidente, que Dieu nous forma pour le bonheur; n'aurois-je pas droit de le rappeler à la contemplation de l'univers? Ne verroit-il pas la nature entière briller de la divine splendeur de la bonté du Tout-Puiffant?... Quoi, Dieu ne voudroit pas le bonheur de l'homme!... Eh! d'où nous viendroit donc cette abondance inépuiffable de biens, que nous poffédons, que nous donnons, que nous acquérons? D'où

Troisième  
preuve ti-  
rée de la  
contempla-  
tion de la  
nature.

viendrait cette variété presqu'infinie de richesses que la terre nous prodigue pour fournir à tous nos besoins ? D'où viendrait ce plaisir simple & naturel que nous pouvons trouver dans l'exercice modéré de chacune des moindres facultés de notre corps & de notre âme ? Pourquoi serions-nous si capables de sentir, d'aimer, de jouir, d'être heureux ? Pourquoi trouverions-nous de toutes parts un si grand nombre de voluptés que la nature offre à nos sens, à notre esprit, à notre âme, à notre cœur ? ... Oh ! lorsque je promène autour de moi mes regards enchantés de la magnificence de la création ; lorsque je vois tous les êtres animés ; que nourrit la main du Père universel, jouir du bonheur de leur nature ; lorsque je contemple avec ravissement cette lumière si pure, dont le riche éclat couvre l'univers comme un vêtement éblouissant, & repand

dans toute la nature. cette aimable variété de couleurs, qui fait la superbe décoration de la terre que nous habitons ; quand je la vois, cette terre heureuse & fertile, couverte *des biens de l'Éternel* pour l'usage de l'homme, embellie pour lui servir de demeure, digne par sa beauté des regards des habitans même du ciel ; à l'aspect de ce mélange agréable & confus de tant de créatures admirables, où l'œil découvre sans cesse quelque beauté nouvelle : . . . oh ! alors mon cœur attendri, pénétré d'une douce paix, s'élève avec transport à celui qui fit pour nous tant de merveilles . . . O hommes faibles ! pour nous ! . . . Animé d'une heureuse reconnoissance, je sens la bonté de Dieu ; *mon cœur me dit* : " Toutes „ ces choses sont pour toi ; tout sert „ à tes besoins ou à tes plaisirs . . . „ aux nobles plaisirs de ton ame ! . . . „ Oui, grand Dieu ! tu fis l'homme

» pour être heureux ; & tes gratuités ,  
 » fans cesse renouvelées , l'environnent  
 » de toutes parts : ta bonté remplit  
 » l'univers : je ne vois dans toute l'é-  
 » tendue de ta création que les ten-  
 » dres soins d'un pere toujours occu-  
 » pé du bonheur de ses enfans , tou-  
 » jours attentif à remplir leurs cœurs  
 » d'une joie pure , innocente & pai-  
 » sible.

Quatrième  
 preuve ti-  
 rée de l'é-  
 criture.

Mais si je ne voyois Dieu que dans  
 la nature , si ma vue foible & bornée  
 n'embrassoit que ce monde visible &  
 le court espace de la vie , quelles trif-  
 tes ombres ; se mêlant à cette vive  
 lumiere , obscurceroient à mes yeux  
 le céleste éclat de cette vaste bienfai-  
 fance ! Une vie rapide & fugitive , un  
 mélange confus de biens & de maux ,  
 où les maux semblent souvent l'em-  
 porter sur les biens ; une terre , où la  
 douleur , le vice & la mort exercent

leurs ravages ; & tout au plus la félicité d'un instant , qui s'en va déjà presqu'anéantie & se perd dans le sépulcré , *comme les eaux qui s'écoulent sans retour !... quels tableaux ! est-ce donc ainsi qu'un Dieu bénit ? font-ce là tous les trésors de sa bonté ? sa toute-puissance ne peut-elle rien de plus pour le bonheur de ceux qui s'attendent à lui ?... Mes freres ! ce n'est que dans la religion de Jésus-Christ que l'homme achevé de voir toute la magnificence de la bonté du Seigneur : car Jésus lui seul a mis en évidence la vie & l'immortalité par son Evangile. C'est ici que je la vois toute entiere & souverainement digne de Dieu , cette bonté secourable , dans le miracle de la rédemption du genre humain ; c'est elle qui nous assure du pardon , de l'oubli de nos péchés , qui les met loin de nous , *comme le couchant est éloigné de l'aurore* : le chré-*

tien voit cette bonté dans toute l'histoire de sa religion, dans tous les préceptes & dans toutes les actions du Sauveur, dans toutes les promesses de l'Évangile; il apprend à reconnoître cette bonté dans tous les événemens heureux ou malheureux de sa vie... si pourtant il est encore des malheurs pour celui qui fait, qui croit & qui sent que *toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu*. Maintenant, le voile obscur de l'avenir se leve devant nous; nous voyons par la foi l'éternelle félicité du juste; c'est nous, nous seuls, qui savons que le Seigneur aime & récompense véritablement en Dieu!... Ainsi toujours notre sainte & majestueuse religion, d'accord avec la raison, avec la nature, avec les sentimens du cœur humain, ajoute de nouveaux traits de grandeur à l'idée de la Divinité; mais de toutes ses per-

fections il n'en est aucune qu'elle mette dans un aussi grand jour que sa bonté envers l'homme, qu'il appelle & sollicite au bonheur, à qui il s'offre soi-même avec toute sa félicité; son support & sa miséricorde pour le pécheur qu'il convie à la repentance, qu'il presse & qu'il conjure de se convertir, dont il est toujours prêt d'oublier tous les péchés; sa bienveillance & son affection pour le juste, auquel il n'impute point ses foiblesses, dont les transgressions sont couvertes devant lui, qu'il veut bénir aux siècles des siècles & rendre à jamais participant de son propre bonheur. Tel est le Dieu que l'Évangile nous dépeint; il n'est que charité; il veut que nous l'invoquions comme notre père; il ne nous a point épargné son propre fils... Eh! comment encore en ce jour, comment notre cœur ne seroit-il pas tout pénétré du délicieux sentiment de sa

bonté? aujourd'hui *nos yeux ont vu son salut*; aujourd'hui notre âme a senti son amour... Oh! tout nous parle de sa bonté... Pourquoi est-il Dieu? parce qu'il est bon. Pourquoi a-t-il créé? Parce qu'il est bon. Que me dit l'univers? Que Dieu est bon. Que vois-je dans toute l'Écriture? Un *Dieu bon*, un Dieu qui *seul* mérite le titre de *bon*!... O éternelle charité! toi, sans laquelle il n'est point de puissance adorable! qu'il m'est doux de te contempler, de te connoître & de te sentir! Qu'il est naturel à mon cœur de t'aimer!... Non, ce n'est pas un devoir, c'est un besoin!... te connoître, c'est t'aimer

CONCLU-  
SION.

Dieu est le  
remunera-  
teur de  
ceux qui le  
cherchent.

La considération de ces deux perfections de l'Être suprême, auxquelles on peut rapporter toutes les autres, ne doit seulement pas remplir notre esprit d'une admiration vague,

d'un respect confus pour ce grand Dieu que nous adorons, comme si ce Dieu étoit éloigné de nous... Mortels ! il *n'est pas loin* de chacun de nous ; il est plus *près de notre cœur* que la plus intime de nos pensées : c'est pour nous qu'il est tout-puissant & souverainement bon... c'est par-là qu'il est le rémunérateur de ceux qui le servent. Il peut sans doute les récompenser, lui qui peut tout, lui à qui sont les cieux & la terre !... Il veut les rendre heureux, lui qui fait lever son soleil & qui envoie sa pluie sur ceux même qui l'offensent & oublient leur bienfaiteur !... Il le fera donc ; il les récompensera magnifiquement, puisqu'il est leur pere, & que la toute-puissance est à lui. Certainement il aime ceux qui l'aiment & qui le cherchent ; ceux qui s'attendent à lui ne feront point confus. Et lors même que je pourrais croire que pendant

tout ce court instant d'existence que nous vivons, il pût y avoir un juste sur la terre qui n'eût jamais goûté combien il est doux de servir l'Éternel, sa récompense n'en seroit pas moins assurée à mes yeux... Ne fais-je pas que l'éternité toute entière est à Dieu? Que donc tout homme qui connoît le Seigneur ne cherche plus qu'en lui sa félicité, ... car il est le rémunérateur de ceux qui le craignent. Peres & meres! élevez vos enfans en sa crainte: vous aurez assuré leur bonheur. Enfans, que n'est-il possible, dès maintenant, dans les jours de votre jeunesse, de vous rendre ces grandes vérités familières & de vous en inspirer le sentiment! Vous seriez toujours assez heureux, vous seriez assez heureux pour toute l'éternité!

PÉRORAL. Mes freres! je n'ai qu'une seule  
SON. exhortation à vous faire entendre:

mais qu'elle est importante & solennelle ! il me semble entendre toutes les créatures même les plus inanimées l'adresser à l'homme : ce jour qui m'éclaire, le temple de l'Eternel, cette assemblée de chrétiens, cette chaire sacrée, cette solennité majestueuse, cet auguste sacrement que nous avons célébré ce matin, tout ce que je vois, tout ce que je viens de vous dire, tout ce que je sens maintenant, se réunit en une seule pensée : « *Approchez-vous de Dieu, ô mes frères, mes chers frères ! que ce soit notre cœur qui s'approche de Dieu, & il s'approchera de vous...* » Eh ! à qui iriez-vous ? à quel autre qu'à lui pourriez-vous aller ? où est un rémunérateur tel que lui ? Si nous avons senti ce que Dieu est pour l'homme, quel autre parti nous reste-t-il à prendre que celui de le servir toute notre vie, afin d'obtenir de sa bonté

toute-puissante la récompense du juste ?  
*Une seule chose est nécessaire : servons Dieu ; & il se chargera de notre bonheur ; faisons notre devoir , & il fera le reste : laissons-le disposer à son gré de notre sort ; nous sommes bien sûrs qu'il le rendra heureux... Oh ! que manque-t-il à celui qui craint Dieu & qui garde ses commandemens ?.. Dieu est pour lui !... qui seroit contre lui ?... Dieu peut tout , & Dieu veut son bonheur ; il le fait.... O vous , qui avez une ame , une raison , le désir d'être heureux , quelle qu'ait été jusqu'ici votre conduite , quelque effort qu'il puisse vous en coûter , ne voulez-vous pas désormais servir Dieu , appartenir à Dieu ? Qu'il nous est avantageux à tous de remplir exactement cet engagement sacré que nous avons encore une fois renouvelé ce matin !.. Qu'avons-nous promis ?.. D'être heureux , chrétiens ! d'être heureux... Oh !*

choisissez donc aujourd'hui, choisissez qui vous voulez servir : pour moi, je servirai l'Eternel ; je ne puis vouloir servir que l'Eternel !... Pour moi, à l'heure de la mort, si mon ame affoiblie conserve la faculté de former des pensées, si ma langue glacée peut encore les exprimer, les dernières paroles que ma voix mourante adressera à ceux que j'aurai aimés & dont mon cœur desirera la félicité, ce sera cette même exhortation que j'adresse en ce jour à tout ce peuple, dont les ames me sont précieuses : " Servez l'Eternel, oh ! servez l'Eternel, le Dieu tout-puissant & tout bon !... Ah, chrétiens !... ayez enfin la force d'obéir à la voix de votre raison, ayez la force d'être ce que vous sentez vous-mêmes que vous devez être : *si l'Eternel est Dieu, servez-le.* Celui qui sert le monde, quelle récompense en aura-t-il ? Une récompense vaine, trompeuse &

passagère comme lui. L'homme mortel, que peut-il donner à ceux qui le servent ? Il est impuissant pour les rendre heureux. Celui qui *marCHE selon son cœur*, & qui fait de sa volonté son Dieu, qu'espère-t-il ? Hélas ! il ne fait pas combien de maux il se prépare. . . C'est Dieu seul qu'il est avantageux de servir ; car lui seul *est le rémunérateur de ceux qui le craignent*. . .

N'est-ce pas aussi lui seul que nous servirons ? . . . Oui, nous l'avons résolu, nous le voulons fermement, c'est une volonté réfléchie ; ce sera celle de toute notre vie, comme elle est celle de cette heure de salut. . .

Reçois-nous, ô Eternel, Père tout-puissant ! car nous revenons à toi de tous nos égaremens, pleinement assurés que notre bonheur ne peut se trouver qu'en toi. Sois encore notre Dieu & notre père pour l'amour de ton Fils ! . . . Il fera notre Père ! . . . lui !

le Tout-Puissant !... Nous ferons les heureux enfans !... oh ! qu'il nous sera doux de servir un tel Dieu !... *Que le cœur de tous ceux qui le cherchent se réjouisse en lui !* C'est lui-même qui leur dit : *„ Ne crains point ; c'est moi... „ moi... qui suis ton bouclier & la récompense de ton ame ! „* Fidéles, qui entendez cette voix consolante ! c'est vous que je sens heureux ; votre cœur est un banquet perpétuel, un banquet céleste, comme celui que nous avons célébré dans ce jour. Vous goûtez toute votre vie ce tranquille ravissement de l'homme qui a fait une bonne communion. Quel que soit votre sort sur la terre, vous attendez avec patience que votre immense félicité soit manifestée : le bonheur qui est à vous... véritablement à vous... il est inaccessible à la malignité des hommes, aux coups du fort, à la puissance de la mort... Il est en Dieu !

il est certain comme l'existence même de Dieu ; vaste comme son pouvoir, ineffable comme sa bonté!... *Heureux donc!*... & seuls heureux!... ceux qui *cherchent la face du Seigneur*, qui le servent de toute leur ame, & *se retirent vers lui!*... O combien il nous fera doux, au sein du tumulte de la vie, au milieu de cette mer sans cesse agitée, si souvent couverte de sombres nuages, où l'homme est toujours exposé à être battu de la tempête, d'avoir *comme une ancre ferme* qui nous assure contre la violence des orages les plus impétueux! Combien il nous fera délicieux de pouvoir nous dire à nous-mêmes dans la paix d'une *conscience sans reproche*:... Quoi qu'il en soit, le *Souverain de la vie & de la mort*, le *Monarque éternel* est encore mon Dieu & mon Pere pour l'amour de Jésus - Christ : toute ma confiance est en lui... je n'ai rien perdu ;

pêrdu; toute ma félicité m'est restée... O Dieu de mon bonheur! c'est toi que je vois à ma droite: non, je ne serai plus ébranlé! Roi de mon existence! je m'approcherai de toi par mes pensées, par mes sentimens, par les paroles de ma bouche, & par l'heureuse méditation de mon cœur... Oui, je le veux, & je sens que je le puis... Je veux être toujours heureux devant toi, sous tes yeux, à l'ombre de tes ailes; ô Père tout-puissant!... Mes freres, si quelqu'un d'entre vous a la bassesse de se juger soi-même indigne d'un semblable bonheur; s'il croit au-dessus de ses forces de servir l'Eternel; si son attachement au monde l'empêche de s'approcher de Dieu: qu'il ne me dise plus qu'il croit en Dieu le Père tout-puissant! Il ne l'a point vu & ne l'a point connu. Celui qui ne fait pas consister tout son bonheur dans l'obéissance à ses commandemens, ce-

lui qui n'a pas pour but de sa vie de le servir... non, il ne fait *ce que c'est que la crainte de l'Eternel!* ... Celui-là seul connoît Dieu, qui, pénétré du sentiment de sa puissance & de sa bonté, peut s'écrier du fond de son cœur avec le pieux David: " *Quel autre ai-je au ciel? ... en quel autre aussi pourrois-je prendre plaisir sur la terre qu'en toi? Je suis à toi, ô Eternel! ma vie t'est consacrée, & je remets mon esprit entre tes mains; mon cœur & ma chair tressaillent de joie après le Dieu vivant. . . Oh! quand entrérai-je, quand me prosternerai-je avec un doux transport devant la face de mon Dieu! . . . Car pour moi, m'approcher de Dieu, c'est mon bien. . .* Veuille le Dieu que je sers & dont je desire par-dessus tout de vous inspirer la crainte, vous remplir de ces sentimens, & les rendre permanens &

efficaces, afin qu'un jour vous éprouviez avec quelle magnificence il aime à récompenser ceux qui le craignent ! Et puissent alors, ô mon Dieu ! puissent le pasteur & le troupeau, réunis pour jamais devant toi, partager la même félicité, l'ineffable félicité de leur PERE TOUT - PUISSANT !  
Ainsi soit-il !




 QUATRIÈME SERMON.

*Dieu créateur. Sermon sur Hébr. XI, v. 3 : C'est par la foi que nous favons que le monde a été créé par la parole de Dieu.*

**EXORDE.** LA première de toutes les relations que nous avons avec Dieu, c'est qu'il est notre créateur : *c'est lui qui nous a formés ; ce n'est pas nous qui nous sommes faits.* Rien de plus simple, de plus touchant & de plus majestueux que cette idée : " Tout ce que nous sommes vient de Dieu ; il est le maître & le souverain possesseur de tout ce dont nous jouissons : car il a fondé la terre, & les cieux sont l'ouvrage de ses mains. " Tout homme véritablement pénétré de ce sentiment sublime connoîtra le grand art de jouir

avec une douce reconnoissance , de toute cette abondance variée de biens que la bonté de son Créateur a répandus tout autour de lui ; son cœur sensible aux bienfaits de l'Eternel , lui enseignera à ne jamais en abuser ; il saura sanctifier toutes les jouissances , tous les plaisirs qu'il trouve dans la nature. En cela consistoit principalement la religion de ces anciens patriarches , dont Moyse a pris soin de nous conserver l'histoire dans le livre de la Genèse. Ils adoroient Dieu comme le créateur des cieux & de la terre , comme leur propre créateur & le roi auquel ils appartenoient. Le souvenir encore récent de ce jour à jamais mémorable , où l'univers commença d'exister par la volonté du Tout - Puissant , étoit le fondement de leur piété , & les portoit à *marcher* toute leur vie avec le Seigneur dans la simplicité d'un cœur honnête & bon , & d'une con-

duite où l'on aime à voir les restes précieux de l'innocence primitive & naturelle. Mes freres! je fais que nos lumieres se font accrues dès lors, & que cette foi en Dieu créateur, qui éclaira les premiers habitans du monde, n'est qu'un léger rayon de cette foi complete dont la divine splendeur brille sur *nos voies*; je fais que nous voyons infiniment mieux qu'eux ce que Dieu est pour l'homme, que le miracle de la rédemption & l'assurance de l'éternité nous font voir en Dieu bien plus que notre créateur, & devroient donner à toutes nos vertus plus de vigueur & de fermeté, à tous nos sentimens religieux plus de profondeur & d'énergie, à notre cœur une piété plus animée & plus vivante : mais ne fais-je pas aussi, & ne le reconnoîtrez-vous pas avec moi, que toutes ces connoissances sont ordinairement stériles, & qu'on ne pense

presque point à leur usage ? Je n'ignore pas qu'il est presque inutile de vous prouver ce que nous croyons tous, que *Dieu créa au commencement les cieux & la terre* : mais vous faire voir d'où vient pour l'homme l'évidence de cette vérité, aujourd'hui si sensible pour nous, mais autrefois si généralement ignorée, ou du moins si confusément entrevue par la raison ; réfléchir sur les conséquences trop peu senties & trop négligées de ce dogme fondamental ; célébrer ensemble le Créateur de cet univers, apprendre à le voir dans la nature ; frapper l'ame humaine de cette pensée si grande & si sublime que ce grand tout, au milieu duquel nous sommes placés, c'est la création de Dieu.... Non, chrétiens ! lors même que ceux à qui je parlerois seroient *des parfaits en Jésus-Christ* ; je ne craindrois point de leur proposer de pareilles réflexions. Venez

donc vous rappeler que les *ciëux*, la *terre*, & *toutes les choses qui y sont*, doivent avertir sans cesse l'âme sensible & religieuse de l'existence, des *perfections* & de la présence de son Dieu, puisqu'il en est le créateur; s'il est *invisible* dans sa nature, nous pouvons le voir *comme à l'œil* en le *considérant dans ses ouvrages*. . . Il est l'âme de ce vaste univers; c'est lui qui l'anime & le *remplit*, mais sans que son immensité puisse y être renfermée: c'est lui que nous voyons dans les révolutions du monde & dans les merveilles de la nature; parce qu'un Dieu peut seul les produire; comme c'est l'âme de l'homme que nous voyons dans ses mouvemens extérieurs & dans toutes les actions, dont il n'y a qu'elle qui puisse être le principe. Mes chers freres! si vous m'écoutez avec soin, j'espère consacrer au bonheur & à la vertu, non seulement cette heure de

votre existence, mais un grand nombre des heures de votre vie : c'est du moins le but que j'ose me proposer dans ce discours. Que cela vous engage donc à m'accorder une attention favorable : *vous y trouverez l'avantage de vos ames.*

Je n'ai pas dessein de m'arrêter long-<sup>1. PARTIE.</sup> tems à développer les preuves de la <sup>Preuves philosophiques du dogme de la création.</sup> création du monde ; quelque vaste & magnifique carrière qu'elles ouvrent à l'imagination, comme je crois inutile de les étendre, je me bornerai presque à les indiquer.

Qu'est-ce que ce monde ? Un être <sup>1. Nature du monde.</sup> brut, inanimé, mort, qui ne peut avoir *la vie en soi*, qui ne sauroit évidemment être lui-même le principe de son existence ; un être composé d'une multitude prodigieuse d'êtres différens, qui sont dans un mouvement

continuel, changent incessamment, naissent, périssent & se succèdent les uns aux autres. Un tel être seroit-il éternel ? Mais nous sentons aisément qu'il pouvoit bien ne pas exister ; nous ne voyons aucune raison de croire qu'il ait toujours été ; jamais il ne put être nécessaire qu'il fût : pourquoi donc & comment auroit-il toujours existé?..

Et lors même qu'on pourroit se persuader que cela fût ainsi, il faudroit encore un Dieu pour expliquer cette existence éternelle, que le monde ne peut posséder par soi-même, puisqu'elle ne renferme pas en soi toutes les perfections ; Dieu en seroit encore le créateur, le conservateur, le moteur & le souverain ; il l'auroit été de toute éternité.

2. Traces de la nouveauté du monde.

Mais comment s'imaginer que ce monde où nous vivons soit éternel, lorsque nous découvrons de toutes

parts tant de vestiges si sensibles de sa nouveauté? Tout ce que nous voyons a commencé; nous touchons presque encore à l'origine des sociétés; l'histoire nous apprend la fondation des villes, la naissance des empires, la manière dont la terre s'est insensiblement peuplée: tout est imparfait, tout n'est encore qu'ébauché; l'on invente, on perfectionne chaque jour. Non-seulement un tel monde ne sauroit être éternel; mais il ne me semble pas naturel de penser qu'il y ait fort longtemps qu'il existe.

D'ailleurs, je ne puis refuser de reconnoître que toutes les races des animaux qui remplissent & animent cet univers, ont commencé une fois; la race des hommes a dû commencer aussi; il y eût nécessairement un premier homme: & de qui peut-il avoir reçu son existence & ses facultés? qui

3. Origine commune de chaque espèce.

peut lui avoir inspiré ce *souffle de vie* qui l'anime ? d'où purent lui venir & la pensée & la volonté, sinon de Dieu qui le créa, & en lui tous les humains qui sont descendus de lui ?

4. Subordination des êtres entre eux.

Plus on contemple cet univers, plus on est convaincu qu'il est l'ouvrage d'un Dieu : plus nos regards s'étendent au loin, plus ils pénètrent dans les profondeurs de la nature, plus aussi notre ame y voit la Divinité. Par-tout je découvre des vues sublimes, une admirable régularité, des rapports secrets & intimes, qui unifient les différens êtres entr'eux : je n'apperçois rien d'isolé, tout est lié, tout a son but & son usage. L'*herbe*, qui porte sa *semence*, afin de se perpétuer couvre la terre de verdure & monte le long des collines pour être la pâture des animaux ; les animaux servent à l'homme, à qui ce monde

semble avoir été préparé comme une demeure également agréable & commode: on voit que l'œil est fait pour s'ouvrir à la lumière & distinguer les couleurs; que l'oreille a été formée avec un artifice admirable pour recevoir & transmettre par l'ame l'impression des sons: on voit que le soleil fut destiné à éclairer l'homme & à fertiliser la terre; je crois voir la main de Dieu même qui le retient à un éloignement convenable; je comprends que c'est pour l'usage de ses habitans que la terre produit les fruits dont ils se nourrissent, & verse de son sein les eaux pures dont ils se défalèrent. En un mot, je ne vois par-tout qu'ordre & qu'arrangement merveilleux, & je me sens dans la douce nécessité de reconnoître qu'il est hors de ce monde & au-dessus de ce monde une Intelligence bienfaisante & souveraine, qui se proposa dans la structure de l'univers un but

conforme à sa sagesse & à sa bonté; & cette intelligence que j'admire ne peut être que celle de Dieu: oui! c'est un Pere tout-puissant qui est le créateur du ciel & de la terre.

II PARTIE.  
Insuffisance  
de ces  
preuves.

Mais, quelque force que l'on puisse trouver à ces raisonnemens, est-ce à eux cependant que nous devons cette persuasion si générale d'un Dieu créateur?... Non, mes freres! & s'ils peuvent affermir en nous une croyance qui pourroit & devoit naturellement nous être si salutaire, ils ne sont pas capables de la produire & de l'établir solidement: *c'est par la foi, chrétiens! c'est par la foi que vous savez que cet univers a été créé par la parole de l'Eternel; en sorte que tout ce que nous voyons a été fait d'une matière invifible, & formé, pour ainsi dire, du néant: c'est la foi seule qui nous enseigne quelle fut la naissance*

de ce monde ; quand & comment il a commencé son existence. Que fa-voient à cet égard les plus sages d'en-tre les païens ? Moins éclairés sur ce sujet important que le plus simple des croyans , ils *n'avoient pas connu Dieu dans sa sagesse* ; ils se perdoient en vaines conjectures sur l'origine des êtres. L'idée de création étonnoit leur en-tendement ; leurs plus hautes pensées ne pouvoient s'élever jusqu'à cette Intelligence souveraine , qui commande à ce *qui n'est point comme s'il étoit* ; & tout ce qu'ils ont imaginé pour ex-  
pliquer comme au hasard & d'une ma-  
nière incertaine & douteuse l'existence  
des cieux & de la terre , est infiniment  
au-dessous de la majesté du Tout-Puif-  
fant. Il nous semblera peut-être sur-  
prenant , à nous *qui avons cru* , que  
l'on ait pu douter de la création : mais  
si nous pensions combien il est diffi-  
cile de se représenter un néant uni-

estq de D  
sup ici li  
provision  
non-quelq  
est n est  
leste

verfel, un vuide infini, dans cet ef-  
pace où nous contemplant maintenant un fi grand nombre de créatures ;  
fi l'on effayoit de concevoir ce tems ;  
où rien de tout ce qui est n'exiftoit  
encore ; on ne s'étonneroit plus alors  
de voir la raifon humaine éblouie &  
confondue s'égarer loin de l'évidence,  
n'enfanter que des doutes, & s'enfon-  
cer de plus en plus dans l'incertitude  
par tous fes impuiffans efforts pour  
en fortir.

C'est par  
la foi que  
nous favons  
que le mon-  
de a été  
créé.

Où chercherons-nous donc la fource  
de ces connoiffances fi claires & fi fu-  
blimes que nous avons le bonheur de  
pofféder ? Mes freres ! vous la trouve-  
rez dans notre foi. Sans celle l'Écri-  
ture nous fait voir en Dieu le créa-  
teur tout-puiffant de toutes chofes,  
celui dont la main pofa fur les vuide  
immense les fermes fondemens de la  
terre, qui créa la lumière, qui forma

les

les vastes cieux & suspendit les astres dans l'étendue, qui éleva les montagnes & commanda aux vallons de s'étendre à leurs pieds, qui creusa les mers profondes & en peupla les abîmes secrets. C'est ainsi que les prophètes exaltent *le Dieu d'Israël*, publient sa gloire & sa force, & le distinguent éminemment de toutes les impuissantes divinités des nations ; c'est le souvenir de la création qu'ils rappellent sans cesse aux Juifs ; ce souvenir agrandit & console puissamment leur ame ; leur cœur, leur cœur s'éleve au-dessus du vice & du malheur, lorsqu'ils se souviennent que le Créateur de cet univers est leur Dieu. Après tant de témoignages de Dieu même, comment pourrions-nous encore ignorer cette grande & majestueuse vérité ? La foi nous la rend aussi sensible que l'existence même de cet univers.

Avec quelle simplicité pleine de grandeur Moyse nous l'annonce dès le premier mot de cette histoire vénérable, qui remonte jusqu'à l'origine des choses !... "*Au commencement, Dieu créa les cieux & la terre...*" Que de précision & de dignité ! Comme l'ame est frappée de cette idée !... "*Au commencement!*"... lorsque Dieu seul existoit & remplissoit l'immensité, avant qu'il y eût des êtres dans l'espace, avant que le tems & la matiere existassent; alors *Dieu créa!* Dieu voulut, &... telle est la force de sa volonté!... plus prompt que l'éclair, plus rapide que la pensée, l'univers fut; *les cieux & la terre* existerent. Bientôt le monde encore informe & désert s'arrangea sous les yeux de l'Eternel; sa parole, sa volonté créatrice peupla cette terre inanimée : chaque créature recut successivement son existence. Celui qui avoit produit *d'un moment, d'un clin*

*d'œil*, toute la matiere, voulut employer *six jours* à la mettre en ordre, pour que l'homme qu'il vouloit placer sur la terre, pût conserver & célébrer-le *septième jour*, par un repos utile & religieux, l'auguste mémoire de l'instant où *l'Eternel*, ayant achevé de faire *les cieus, la terre, la mer, & toutes les choses qui y sont*, vit que tout ce qu'il avoit fait étoit bon, & cessa de communiquer *la vie* à la matiere, après avoir terminé son grand & merveilleux ouvrage par la création de l'homme, auquel il assujettit toutes les œuvres de ses mains. Je n'entreprends point de mettre sous vos yeux tous ces riches tableaux, de vous faire voir la lumiere naissante s'exhalant du sein des ténèbres & rassemblée ensuite dans le soleil, les eaux fuyant à la voix de Dieu, la terre humectée prenant insensiblement sa forme & magnifiquement revêtue d'une innom-

brable diversité de plantes, la foule des animaux sortant de son sein, les astres brillans pour la première fois, l'homme enfin placé sur cette terre heureuse pour jouir, admirer & adorer son Dieu. . . . Anges, témoins de la création ! c'est à vous à célébrer dignement ce souvenir : mais l'homme, favorisé de son Créateur, l'homme, presque votre égal, osera méditer les conséquences de la création ; & cette méditation sanctifiante l'associera déjà en quelque sorte à votre bonheur.

## III.

## PARTIE.

Usages de ce dogme.

I. Admiration pour Dieu.

Que doit être pour nous celui qui a créé les cieux & la terre ? Ne sera-t-il pas l'objet de notre respect, de notre admiration, de nos hommages, lui, qui eut le pouvoir de créer tout ce qui existe ? . . . Peut-on penser à lui sans saisissement ? . . . Il est juste & raisonnable que nous t'adorions, ô Dieu créateur ! & que nos âmes, pénétrées

du sentiment élevé de ta souveraine excellence & de tes perfections, se prosternent & s'anéantissent devant toi : car tu *es saint!* ... Quoi de plus naturel, mes chers frères, que d'ado-<sup>Fondement du culte.</sup> rer ainsi notre Créateur? Quoi de plus sacré que le culte que nous lui rendons? ... Que j'aime à voir les hommes assemblés pour le célébrer! que j'aime à penser que nos cœurs s'unifient & se confondent, pour exalter l'Auteur & le Maître de toutes choses, comme nos voix se mêlent & s'élèvent ensemble vers lui pour chanter ses louanges! ... Je suis donc en cet instant devant l'Eternel mon créateur! ... je suis au milieu d'une assemblée d'adorateurs de Dieu! ... O combien je deviendrai méprisable à mes yeux, si jamais une indigne paresse, une négligence volontaire, les soucis de la vie, ou le goût abject du plaisir, me retiennent loin d'une semblable

assemblée!.. O si jamais j'entre, sans une sainte joie mêlée de respect, dans le temple de mon Dieu!.. Non, quelque puisse être mon sort ici-bas, je me souviendrai de mon Créateur tous les jours de ma vie, & je ne négligerai jamais le culte que je lui dois.

2. Recon-  
noissance  
envers  
Dieu,

Et si la reconnoissance est naturelle aux cœurs bien faits, ai-je besoin de les exhorter à la reconnoissance envers Dieu?.. O hommes! il nous a aimés, il pensoit à nous, à notre bonheur, lorsqu'il créa l'univers. Certainement il suffit d'avoir un cœur pour aimer celui qui forma ce monde: ne nous a-t-il pas aimés le premier? ne nous a-t-il pas comblés de bienfaits? ne nous a-t-il pas donné la possession de la nature? ne l'a-t-il pas mise à nos pieds avec toutes ses richesses? L'existence & toutes ses douceurs, les facultés dont l'exercice embellit le

cours de notre vie, les plaisirs de la société, le bonheur de l'affection mutuelle, tout ce qui est bien, nous vient de cette source inépuisable de toute grâce excellente & de tout don parfait.

Et ces maux, auxquels le juste lui-même ne peut s'empêcher d'être si sensible, qui peut être étouffent dans bien des âmes, ou qui du moins y font languir le sentiment de reconnoissance envers notre Auteur. . . Mes freres, je fais qu'il en est d'inséparables de la nature de l'homme; & le Tout-Puissant lui-même, puisqu'il étoit de sa sagesse de créer des hommes, n'a pu les écarter d'eux: mais si vous les considérez d'un œil tranquille dans le calme de la raison, vous reconnoîtrez, je m'affure, qu'ils sont surmontés par le bien, & que d'ailleurs la bonté souveraine les fait concourir au bonheur général de l'humanité & à l'avancement des vertus. Nos autres maux, . . .

1. Obéissance,

ô mon Créateur ! je le sens , ils ne viennent pas de toi ; ils viennent du malheureux abus des facultés que tu ne nous avois données que pour notre bien : car tu *as fait l'homme bon & capable de bonheur*. Celui qui a créé le monde est donc notre bienfaiteur ; lui seul *donne toutes choses à tous...* & puisque sa volonté nous est connue , n'aimerons-nous pas à l'accomplir ? . . . Ah ! sans doute , le plus grand le plus affreux de tous les malheurs , ce seroit de l'offenser , lors même que nous n'aurions rien à craindre de ses jugemens . . . Vous , qui frémiriez au seul reproche d'ingratitude ! écoutez-moi . . . Le plus vil de tous les ingrats est celui qui l'est envers Dieu . . . . Pere des hommes ! . . . ô combien tes bienfaits n'en font-ils pas chaque jour ! . . . Mes frères , puissions-nous n'en pas augmenter le nombre !

Soyons donc à Dieu, entièrement & plein dé-  
 vouement  
 à Dieu, & ne nous servons jamais que de tout no-  
 tre être à  
 comme il le veut & comme il le per-  
 met des forces de notre corps, des fa-  
 cultés de notre ame & des biens tem-  
 porels qu'il nous accorde *pour en jouir* :  
 car tout ce que nous avons, tout ce  
 que nous sommes est à lui ; il est le  
 souverain propriétaire de toutes cho-  
 ses. Que lui donnerions-nous?... Il  
 ne nous demande que notre cœur ;  
 c'est le seul hommage digne de celui  
 à qui appartient déjà tout ce que nous  
 possédons ; & ce cœur, il ne nous le  
 demande que pour le rendre heureux :  
 car le *bien que nous faisons ne va pas*  
*jusqu'à lui*. Que revient-il au Dieu fort  
 de nos vertus & de notre piété ? C'est  
 à nous-mêmes, c'est à d'autres hom-  
 mes comme nous, qu'il peut être utile  
 que nous obéissions à Dieu. Mais com-  
 ment notre *ame* pourroit-elle s'im-  
 pêcher de sentir sa dépendance absolue

de lui ? Elle dit à l'Éternel : " Tu es  
 „ mon Seigneur. „ Obéissons donc au  
 Maître de l'univers, & ne soyons pas  
 seuls rebelles à la voix de celui dont  
 les cieux, les mers, les vents, les ora-  
 ges respectent les ordres & accom-  
 plissent la volonté.

Voilà ce que nous devons à notre  
 Créateur ; admirer sa force infinie &  
 célébrer sa gloire ; lui rendre un culte  
 religieux ; être pénétrés de reconnoi-  
 sance pour ses bienfaits ; sentir notre  
 absolue dépendance de lui ; lui rendre  
 une obéissance sans bornes. C'est ainsi  
 que servoient leur Créateur les pré-  
 miers habitans de la terre ; c'est ainsi  
 qu'ils enseignoient à leurs enfans à le  
 servir. Soyons religieux comme eux ;  
 car il est notre Dieu & le Dieu de nos  
 enfans, comme il l'a été d'Abraham  
 & des siens.

PÉRO-  
 RAISON.

J'en suis bien intimement persuadé,

mes chers freres ! si nous sentions tous : Usage gé-  
 jours que l'Eternel est notre créateur ; néral : se  
 si Dieu étoit toujours présent à nos pénétrer du  
 âmes , comme dans cet heureux mo- sentiment  
 ment, où je vous parle de lui ; cette de la créa-  
 sainte & salutaire présence nous ren- tion.  
 droit parfaitement propres à toute bonne  
 œuvre ; nous pourrions tout en Dieu ,  
 & la pensée même du mal n'oseroit  
 entrer dans notre cœur. . . . O si nous  
 savions donc nous pénétrer bien pro-  
 fondément du souvenir de la création !  
 si nous y pensions moins rarement ! . . .  
 douce , heureuse piété ! tu serois moins  
 étrangère parmi nous. Je croirai donc  
*faire un grand bien* à tous ceux qui m'é-  
 coutent, si je leur inspire aujourd'hui  
 la volonté d'être plus souvent avec  
 Dieu & si je leur en indique le moyen.  
 Ce moyen , mes freres ! c'est de voir  
 le Seigneur dans ses ouvrages : je vou-  
 drois que chacun de nous s'en fit  
 désormais un devoir sacré, & rien

Ce qui est ne me paroît aussi naturel. Quoi, en effet ! nous vivons au milieu des œuvres de l'Éternel ; sans cesse nous jouissons de cette belle nature, où il a destiné tant de biens à notre usage ; chaque jour, chaque heure de notre existence est remplie de ses bienfaits ; cette lumière qui nous éclaire, la douce obscurité qui lui succede, cet air pur que nous respirons ; cette chaleur tempérée qui féconde notre terre ; tout cela nous est donné par le Créateur ; tous les sentimens agréables que produit la nature dans nos ames nous viennent de celui qui nous donna la faculté de les éprouver ; & lorsque nous les éprouvons, nous ne pensions presque jamais à lui !... Je ne vous demanderai pas ici si c'est là agir comme des chrétiens ; j'irai plus loin, & je vous demanderai : Est-ce agir en homme ? n'est-ce pas jouir de la nature comme les animaux sans in-

telligence, qui ne connoissent pas leur auteur?.. Que dis-je! est-ce en jouir? Lorsque l'ame & le cœur ne prennent aucune part aux jouissances des sens, elles sont au-dessous de nous; elles languissent; elles sont mortes: tout leur prix, toute leur vie est dans le cœur qui les goûte... Mes chers freres! si vous avez ainsi vécu jusqu'ici dans l'oubli de votre Bienfaiteur, ne vous reprochez-vous point cet oubli comme une ingratitude?.. Certainement c'est un devoir pour l'homme sensible & religieux de voir son Dieu dans tous les objets de la nature; certainement nous devons tous travailler à en contracter la pieuse habitude... Eh! n'est-ce pas pour cela qu'il nous fit une ame capable de s'élever à lui, un cœur capable de sentir ses bienfaits & de l'aimer?... Oui, cet univers est un lieu consacré!.. tout ce que nous y voyons de toutes parts autour de nous, c'est

l'œuvre de Dieu ; tout y est rempli de sa présence !... ce monde entier est le temple de l'Eternel !.. *Où irions-nous loin de son esprit ?* Il pénètre & vivifie toute la nature. Que de sainteté dans ce vaste univers pour celui qui y découvre ainsi le Tout-Puissant au travers de ce voile majestueux de la nature, qui adoucit & tempère la splendeur éblouissante de sa divinité ! Comme il frémeroit de faire le mal sous la voûte des cieux ! Ce seroit souiller le temple de Dieu...

2. Facile.

Le dirai-je ! mes frères, ce devoir, dont je m'assure que vous reconnoissez tous aisément la justice, la pratique me paroît devoir en être facile pour vous : tout ne vous-y rappelle-t-il pas sans cesse ? Ces campagnes, au milieu desquelles nous vivons, ces champs que vous cultivez, ces fruits que la terre vous offre d'elle-même ou qu'elle

accorde à vos travaux ; tout en un mot dans votre état simple & naturel ne devoit-il pas réveiller vivement en vous le souvenir du Créateur éternel de toutes choses ? . . N'est-ce pas Dieu que vous voyez dans l'inépuisable fécondité de notre terre , dans l'accroissement insensible de ses productions , dans leur usage & dans leur variété ? N'est-ce pas lui qui *du bout de la terre* élève les vapeurs insensibles , les charge sur les nuées , & les fait distiller en pluies fertiles ? N'est-ce pas lui qui prépare la récolte par les douces chaleurs du printems & par les ardeurs brûlantes de l'été ? C'est vous qui semez & qui arrosez ; mais quel autre que Dieu peut donner l'accroissement ? N'est-ce pas lui qui dit à la neige : " Sois sur la terre ; „ & la neige abondante couvre au loin les vastes campagnes de blancheur & d'éclat ? N'est-ce pas lui qui tire de ses trésors les

vents qui rafraîchissent l'air & dissipent les nuages ? Le jour est à lui , & la nuit est aussi à lui ; il a disposé la lumière & les ténèbres ; il a formé l'été & l'hiver : la terre & tout ce qu'elle contient , le monde & tous ses habitans appartiennent au Seigneur. . . Est-il un autre Etre que lui dans toute l'étendue de la nature ? C'étoit une vie simple & laborieuse , comme la vôtre , ( 1 ) c'étoient ces mêmes occupations champêtres qu'ennoblissoient , que sanctifioient les patriarches , en y voyant Dieu partout. Mes freres ! c'est leur exemple que je voudrois à cet égard vous voir prendre pour modele : vous en feriez meilleurs , & votre état vous rendroit heureux , comme ils le furent ; vous l'aimeriez alors & vous le respecteriez , cet état qui vous rapproche de

( 1 ) Je n'ai pas besoin d'avertir que ce sermon a été fait pour être récité dans une paroisse de campagne.

la nature & vous rappelle sans cesse à l'Auteur de la nature; vous en rempliriez tous les devoirs avec plus de courage & de satisfaction; parce que vous les rempliriez devant Dieu.

Quel bonheur est attaché à la pratique de cette importante leçon que je tire de la croyance de la création! . . . O quel bonheur! . . . voir Dieu! . . . sentir Dieu! . . . jouir de Dieu! . . . Lorsque je sens ainsi la Divinité répandue autour de moi dans toute la création; lorsque je la sens, pour ainsi dire, entrer dans mon ame par tous les sens . . . ô comme la nature entière est resplendissante de bonheur! quel éclat dans l'univers! quelle paix de toutes parts! quelle sérénité dans mon cœur! . . . L'air que je respire semble porter au fond de mon ame le pur sentiment d'une félicité céleste. Alors tout s'embellit; les moindres objets

& agréables.

prennent de la grandeur, de la noblesse & de la vie; l'image de la Divinité se réfléchit à mes regards de chacune des parties de la création... Quel délicieux attendrissement s'empare de moi!... "Tous ces biens qui m'entourent, ils me viennent du *Pere céleste!* tout ce que je vois est l'ouvrage de mon *Pere!*... "O mon Dieu! comme tu nous as aimés!... combien m'est précieuse la reconnaissance que je te dois! qu'il m'est doux de m'y livrer!... Oh! c'est alors que *je ne suis plus seul, parce que je sens que le Pere est avec moi!* C'est alors que je vis!... car je te sens, ô mon Créateur!... & te sentir, c'est la vie de mon ame... Pourquoi m'affligerois-je de la pensée qu'un tel bonheur est trop élevé pour être à la portée de tous? Quoi! le plus simple n'a-t-il pas aussi un cœur? ne suffit-il pas, pour éprouver ces sentimens, d'avoir

une ame tranquille, & de favoir que c'est Dieu, qui créa les cieux & la terre? ... Ah, puissions-nous ne jamais la revoir, cette nature si touchante, sans y revoir en même tems son adorable Créateur! ... Sans lui, que feroit-elle? ... La nature! ... non, ce ne seroit plus la nature; elle seroit appauvrie & ternie; tout son éclat s'effaceroit... ce seroit un désert.... j'y sentirois entrer un calme lugubre, un effrayant silence; j'y serois seul!... O vous qui voyez la nature sans y voir le Dieu de la nature! elle est muette, solitaire & morte pour vous. Qu'elle est animée & vivante pour quiconque y voit son Dieu! L'immensité des espaces célestes, la stérile étendue des vastes mers, le sacré silence des sombres forêts, toute la nature s'anime & se peuple pour lui. ... Tout est rempli de Dieu... O *Eternel!* tu nous as réjouis par tes œuvres; nous

*nous réjouissons dans les œuvres de tes  
mains. Que la gloire de l'Eternel soit à  
toujours ! que l'Eternel prenne plaisir  
dans ses ouvrages ! que toutes les créatures  
louent le Seigneur ! car il a comman-  
dé, & elles ont été créées. Que tous les  
hommes le célèbrent & le bénissent à  
jamais ! O mon âme ! béni l'Eternel !  
Louez l'Eternel !*





CINQUIEME SERMON.

*Providence de Dieu , dogme. Premier Sermon sur I. Pierre, V, y. 7 : Déchargez - vous sur Dieu de tous vos soucis , parce qu'il a soin de vous.*

APRÈS AVOIR considéré dans nos précédens sermons l'existence de Dieu , ses perfections & sa qualité de créateur , il nous reste encore , pour achever de nous former l'idée de ce qu'il est pour nous , à examiner sa providence : c'est par elle sur-tout que Dieu est toujours avec l'homme , & la persuasion bien intime & bien réfléchie de cette vérité est d'une souveraine & continuelle utilité. C'est pourquoi , quelque liaison naturelle & nécessaire qu'il y ait entre les principes que nous

EXORDE.

avons établis jusqu'ici & la certitude d'une Providence, dont le symbole ne fait pas même mention, parce qu'elle est évidemment renfermée dans l'idée de la création, j'ai cru devoir cependant, pour votre instruction, la considérer à part & m'attacher dans ce discours à l'établir solidement dans toute son étendue, à vous montrer bien distinctement ce qu'elle est à notre égard, enfin à vous appliquer en général cette importante croyance, dont j'examinerai plus en détail les vastes usages dans un autre discours, s'il plait au Seigneur. Il me semble en effet que cette Providence, dont on parle si souvent, dont on paroît si universellement convaincu, est bien vaguement connue, bien foiblement sentie, & que presque chacun y pense bien rarement d'une manière instructive, sanctifiante & relative à soi. Il en est de cette vérité, dont l'influence paroît devoir

être si grande, comme de presque toutes les autres vérités de la religion : ceux qui font profession de la croire agissent comme s'ils ne la croyoient pas ; & leur conduite entière & tous leurs discours, & tous les sentimens qu'ils manifestent prouvent combien peu ils pensent à leur croyance, combien ils ont négligé de s'en pénétrer, combien ils la tiennent éloignée de leur cœur... Et cependant, que manque-t-il à l'homme pour voir sans cesse par-tout la providence toujours agissante du *Dieu vivant*?... Une ame moins terrestre, moins entièrement occupée & remplie du monde & des choses du monde : une ame religieuse, chrétienne, attentive aux *voies de Dieu, aux conseils de Dieu* sur elle. Avec une ame ainsi disposée, il nous seroit aisé de voir par-tout la providence du Créateur : tout nous la montreroit, tout pourroit sans cesse nous

en instruire ; l'existence même de l'Éternel, la nature des êtres qu'il a créés, l'ordre constant qui règne depuis si long-tems au milieu de l'infinie variété de cet univers, les sentimens de la conscience, les miracles par lesquels Dieu s'est montré aux hommes, les prophéties étonnantes dont il nous a fait voir le merveilleux accomplissement, les déclarations évidentes & réitérées de sa parole : tout se réunit pour nous apprendre que c'est lui qui conserve & gouverne sans cesse ce monde qu'il a formé. C'est donc cette providence impénétrable, que je viens admirer & méditer avec vous : je viens vous faire contempler en Dieu ce *fidèle créateur*, qui n'abandonne point au hasard l'ouvrage de ses mains ; dont la volonté paternelle ne cesse point de présider à toutes choses, qui veille à tout, qui est présent par-tout, sans qui rien n'arrive. O Providence éter-

nelle ! qui nous as conduits dans ce temple ! qui es maintenant au milieu de nous ! qui feras encore avec nous au sortir de ce temple ! dont l'œil perçant est toujours ouvert sur toutes tes œuvres , embrasse & pénètre d'un seul regard toute la nature ! Toi, en qui seule nous avons la vie, le mouvement, l'être & la pensée !... puiffai-je parler de toi comme étant devant toi ! puiffent mes discours, animés par toi, nous persuader à tous plus fermement, plus profondément, plus entièrement, plus habituellement, que c'est toi qui diriges tout, afin que nous soyons meilleurs !.. O consolante providence de mon Dieu : seul asyle toujours ouvert au juste dans tous les maux ! que mon ame te sente, afin qu'elle vive ! Ainsi soit-il !

Dire qu'il y a un Dieu, c'est reconnoître par-là même que la provi-

I PARTIE.  
Preuves.  
I. Nature  
de Dieu.

dence veille sur l'univers. Sans elle, que verrions-nous en Dieu ? que feroit-il pour l'homme ? & que deviendroient toutes ses adorables perfections ? Nier la providence de l'Être éternel, ce feroit évidemment anéantir sa divinité. En effet, quelle Divinité, que celle dont toutes les perfections demeureroient toujours ensevelies dans une inaction éternelle, qui ne feroit plus rien, qui négligeroit, qui oublieroit sa création !... Il verroit donc du même œil le bien & le mal, le juste & l'injuste !... Il n'auroit plus cette même volonté, qui donna la naissance au monde !... Il seroit donc inutile de le servir !... Ah ! ce n'est pas ainsi que nous avons appris à le connoître : il est le *Dieu vivant* ; il *agit continuellement* ; il est le protecteur invariable & le généreux rémunérateur de ceux qui lui ont consacré leur ame. Ce n'est point en vain

qu'on l'adore. Eternellement immuable, cette même volonté qu'il eut *au commencement*, il la conserve encore aujourd'hui : car il *est toujours le même* & demeure inaccessible au changement, auquel toutes les créatures sont sujettes.

Tout *ce que nous pouvons connoître de Dieu* est donc très-propre à nous persuader qu'il prend soin de toutes choses ; & nous ne voyons rien en lui qui doive nous porter à croire qu'il néglige ce soin.

On ne sauroit sans blasphême s'imaginer qu'il soit impossible à celui qui fait tout & qui peut tout, de gouverner un monde qu'il a créé ; il ne fera point accablé de cette immensité prodigieuse de détails qui étonnent & confondent l'esprit humain ; ce n'est que pour nous qu'ils sont innombrables ; ils sont bien peu de chose pour l'Être infini.

On ne fauroit croire que ce soin le fatigue : il ne lui coûte rien , & ne fauroit altérer la souveraine béatitude dont il jouit ; tranquille & dans une paix profonde , il dirige sans le moindre effort tout ce qui subsiste dans l'immensité ; il n'a besoin pour cela que de sa simple volonté : elle seule fait tout.

On ne pensera pas non plus sans doute qu'il soit au-dessous de la majesté du Seigneur de gouverner incessamment toutes les moindres créatures : au contraire , je ne vois rien de plus divin que cette science infinie , à laquelle rien n'échappe par sa petitesse , qui connoît distinctement l'usage & l'influence du moindre des êtres , qui ne voit rien d'inutile dans tout ce que forma son incompréhensible sagesse , parce que sa vaste intelligence découvre sans peine l'ensemble majestueux de la création , dont

nous entrevoyons si confusément quelques parties isolées. Est-il donc indigne de Dieu de donner leur nourriture aux petits des oiseaux, de conserver l'existence & la vie à l'insecte imperceptible, de connoître jusqu'au nombre des cheveux de notre tête, de faire vivre tous les êtres de sa bonté? Croit-on qu'il soit indigne de lui de revêtir magnifiquement de fleurs odorantes l'herbe des champs, qui demain sera desséchée? . . . O que nous connoîtrions peu la véritable grandeur! Dieu seroit-il donc moins grand, parce qu'il daigne être le Dieu de tout ce qu'il a créé, parce que sa bonté le rend le pere des hommes? . . . Qu'il faudroit être insensé, qu'il faudroit peu le connoître, pour croire l'honorer en le déchargeant ainsi du gouvernement de cet univers! . . . Non, *il ne tombe pas à terre un seul passereau, il ne s'élève pas un seul brin d'herbe.*

dans nos campagnes, il ne croît pas une seule plante, *sans la volonté de notre Pere céleste*; & rien ne me donne une aussi grande idée de lui, rien aussi ne me remplit d'une si tendre reconnaissance envers mon Créateur, que cette pensée également attendrissante & sublime, que du haut de son trône paternel il abaisse au travers de l'espace un regard de bonté sur cette terre qui est son ouvrage, voit mes œuvres, entend mes discours, connoît mes sentimens, découvre mes pensées, fait tout ce qui se fait autour de moi & permet tout ce qui m'arrive. Y a-t-il rien de plus grand & de plus digne de Dieu, que cette connoissance infinie & cet empire universel?

2. Nature  
des êtres  
créés.

Voyez la nature, *interrogez la terre* & les cieux, & ils vous répondront, & ils vous *instruiront*, & tout ce qui vous prouve que c'est Dieu qui les a

crées vous prouvera que ce même Dieu les conserve & les gouverne *jusques à maintenant*. Comment l'univers pourroit-il subsister un instant sans lui ? Qu'il retire sa volonté, tout s'écroule & s'anéantit aussi tôt : c'est *sa parole*, sa ferme parole, qui *soutient toutes choses*, comme c'est elle qui forme toutes choses ; tout repose sur elle seule. Vous le savez, si le monde existe, c'est que Dieu le veut ; & sans cela, pourquoi existeroit-il ? Si Dieu cessoit donc un instant de vouloir que le monde fût, ne comprenez-vous pas qu'il retomberoit dans son néant ? car il n'en est pas de ce qu'a fait *le Dieu fort*, comme de ce que font les hommes mortels. Ceux-ci ne sont pas les créateurs de leurs ouvrages ; ils changent, ils arrangent, ils disposent à leur gré ce qui étoit avant eux & dont l'existence est indépendante de leur volonté. Leur ouvrage ne leur doit jamais que sa

forme : aussi est-il souvent plus durable qu'eux ; il subsiste quelquefois bien plus long-tems que son auteur. Il n'en est pas ainsi de l'Eternel notre créateur : comme toute l'existence est à lui, comme tout ce qui subsiste ne subsiste que parce qu'il le veut, *toutes les créatures* sont évidemment dans une entière & continuelle dépendance de sa volonté souveraine ; sans cesse toutes *s'attendent* uniquement à lui. Détourne-t-il un moment *sa face* ? elles *se troublent*. Retire-t-il à soi son *souffle* vivifiant, qui est l'ame de la nature ? elles *défaillent* & périssent. Qu'il le *renvoie*, & tout vit, & *la face de la terre* se *renouvelle* & se ranime en un instant. Il ne faut donc qu'avoir bien compris la nature des êtres créés ; savoir ce que c'est que leur fragile existence, combien elle est foible, infirme, absolument dépendante de l'Eternel ; il ne faut, dis-je, qu'être capable de ces réflexions,

réflexions, pour sentir qu'il est nécessaire de reconnoître dans l'existence même de l'univers une Providence attentive, qui veille à sa conservation; enforte que chaque instant de subsistance de ce monde est un miracle perpétuel, &, si j'ose le dire, une création sans cesse renouvelée, puisqu'enfin toute cette nature ne subsiste que par un effet de la continuation de cette même volonté toute-puissante qui la créa dès le commencement.

Que si l'on ne faisoit pas toute la force de cette preuve, s'il faut parler aux sens & frapper l'imagination, encore à cet égard *Dieu ne s'est point laissé sans témoignage*; je montrerai à l'homme l'ordre de cet univers & je lui dirai: "Contemple, admire & adore ton Dieu!" Avec quelle régularité *n'ont point cessé* de se succéder depuis que la terre dure, les semailles

3. Ordre  
de l'univers.

146 Providence, dogme.

*& les moissons, le froid & le chaud, l'été & l'hiver, le jour & la nuit ?* Quelle constance admirable dans la variété des saisons ! Au ciel, sur la terre, dans les mers, tout demeure dans le même état ; tout se conserve ; aucune espèce ne périt ; aucune des productions de la terre ne manque de reparoître en son tems : tout change & rien ne s'anéantit ; tout passe & renaît sans cesse, sans que jamais *il y ait rien de nouveau sous le soleil* ; le soleil lui-même parcourt sans cesse la même carrière : les astres ne s'écartent point de leur route : l'ordre regne : la nature a son cours . . .

Et nous ne reconnoissons pas ici cette Providence majestueuse, dont l'œil éternel est toujours ouvert sur toute la création ! Il faudroit parcourir & dépeindre la nature entière, si je voulois mettre sous vos yeux tout ce qui porte l'empreinte de cette Providence : les effets en sont trop variés, trop régu-

liers, trop innombrables, pour laisser à l'homme le pouvoir de suspendre son jugement: tout marche à son but sans trouble, sans erreur, sans confusion; &, ce qu'il y a de remarquable, cet ordre immense & sublime est produit par le concours d'une foule innombrable de créatures infiniment variées, de créatures pour la plupart inanimées, aveugles, sans volonté, de créatures dont les plus éclairées ne peuvent encore elles-mêmes concourir avec connoissance à l'ordre universel. Il faut donc le chercher hors de ce monde, celui qui entretient cet ordre merveilleux, celui qui prescrit à la nature les loix invariables qu'elle n'ose enfreindre, celui qui depuis près de six mille ans conserve un ouvrage si vaste & si prodigieusement compliqué sans qu'on y remarque aucune altération sensible. Ainsi la providence de Dieu est visible, & les sens en rendent témoignage à l'ame.

4. Confen-  
tement des  
peuples.

Aussi voyons-nous cette persuasion aussi générale, aussi profonde; chez tous les peuples & dans tous les tems, que la persuasion même de son existence. Tous ceux qui ont cru en Dieu, ont cru qu'il les voyoit, qu'il les entendoit, qu'il approuvoit ou désapprouvoit leur conduite, qu'il les récompenseroit ou les puniroit, que les biens & les maux venoient de lui: c'est dans cette juste & naturelle persuasion, qu'ils l'ont invoqué, qu'ils ont espéré en lui, qu'ils lui ont *recommandé leur ame en faisant le bien*, & qu'ils ont redouté ses jugemens... Tant la raison, jointe au sentiment intérieur, a déjà de force par elle-même pour nous convaincre d'une Providence!

Insuffi-  
sance de  
ces preu-  
ves.

Convenons-en cependant: jusqu'à ce que Dieu ait parlé, jusqu'à ce qu'il nous ait dit: "*C'est moi, moi, qui*

„ gouverne toutes choses : „ jusqu'alors, dis-je, la raison incertaine voit un sombre nuage de doutes s'élever entr'elle & la certitude d'une Providence. Et faut-il s'en étonner ! nous qui, par-tout environnés d'épaisses ténèbres, *ne connoissons rien qu'en partie* ; nous, dont la vue foible & douteuse ne peut embrasser qu'avec peine le petit nombre d'objets qui sont tout auprès de nous, sans appercevoir leurs rapports avec les autres êtres, avec l'avenir & le passé : comment renfermerions-nous dans notre étroite intelligence l'idée d'une Providence, dont l'archange lui-même, qui assiste devant le trône de Dieu, ne peut fonder tous les secrets ? Pour qu'il n'y eût plus d'embarras, plus d'obscurité dans nos connoissances à cet égard, ne faudroit-il pas que toutes les profondeurs de la nature se dévoilassent à nos regards curieux ? ne faudroit-il

pas que nous en vissions distinctement tous les plus petits détails, que nous pussions d'un coup-d'œil en découvrir, en saisir tout l'ensemble; que le mystere même de la nature divine & l'accord de ses perfections nous fût pleinement révélé? ne faudroit-il pas, en un mot, que nous fussions *comme des dieux*? La raison nous apprend donc elle-même à nous contenter du degré de lumière auquel nous pouvons parvenir, & à recevoir cette vérité nonobstant toutes les difficultés, peut-être presqu'impossibles à résoudre, auxquelles elle peut donner lieu.

5. Déclara-  
tions de  
l'Écriture.

Mais qui pourroit conserver encore le doute le plus léger, lorsque toute l'Écriture confirme si puissamment cette sainte & vénérable croyance? La lumière du soleil n'est pas plus claire que les nombreux témoignages qu'elle en rend au fidèle; & même ne puis-

je pas dire qu'il n'y a pas dans ce saint livre un seul dogme, un seul précepte, un seul mot, qui ne suppose nécessairement une Providence, amie du juste, qui conserve & gouverne sans cesse tout cet univers? Vous ne sauriez l'ignorer, chrétiens, qui avez le bonheur de posséder un si précieux dépôt! vous ne sauriez ouvrir la parole de Dieu sans y voir la doctrine de la Providence: c'est par elle *qu'il produit en nous & le vouloir & l'action qui en résulte*, qu'il *regne sur les peuples de la terre, qu'il conduit les hommes & les animaux, qu'il fait ce qu'il lui plait & qu'il est le maître des événemens*; c'est par elle qu'il est le souverain monarque de l'univers, tient en sa main toutes les puissances de la nature & fait le destin par sa volonté. Les cieux, les astres, l'air, la flamme, tous les élémens, toutes les créatures nous sont représentées comme la grande armée

de l'Éternel, toujours prête à se mouvoir, à voler au moindre signe & à exécuter rapidement ses ordres. Telles sont les magnifiques idées que nous donne l'Écriture de la providence du Seigneur; c'est elle qu'elle nous montre par-tout; c'est à Dieu qu'elle attribue tout ce qui arrive. Et vous savez avec quelle vive indignation David s'éleve contre ces hommes sans intelligence, qui se font un Dieu sans connoissance, sans aucun soin de ce qui se passe sur la terre; comme si *celui qui fit l'œil & forma l'oreille*, pouvoit *ne pas voir & ne pas entendre!* comme si *celui qui enseigne la science aux hommes* & leur inspire les sentimens sacrés de la conscience, pouvoit ignorer ou voir avec indifférence toutes nos actions!... Que ce grand roi paroît lui-même profondément pénétré du doux sentiment de cette Providence! C'est elle qu'il admire & qu'il célèbre sans

cesse ; c'est en elle qu'il se repose & qu'il se confie ; c'est en elle aussi qu'il se console ; elle est *sa retraite & sa forteresse* : Dieu seul est l'*attente* de son ame ; il le bénit de sa prospérité ; il le bénit encore de ses maux. Le calme est-il dans son cœur ? c'est à Dieu que sa *joie* en fait hommage par des transports de reconnoissance. *Est-il dans l'affliction ?* c'est à son Dieu qu'il a recours ; *il prie*. Ainsi le livre des Pseaumes est comme une hymne continuelle à la Providence.

Et qu'est - ce que toute l'Histoire 6. Histoire  
Sainte.  
Sainte ? Un vaste & magnifique tableau, où nous contemplons à découvert les voies de cette même Providence, qui maintenant agit d'une manière plus cachée & plus invisible. Que de miracles éclatans, hors du cours ordinaire de la nature, montrent que l'Eternel domine sur elle & la gou-

verne, enforte que tout peut arriver dès qu'il le veut ! Que de justes miraculeusement préservés, miraculeusement délivrés, prouvent qu'il *garde ceux qui le craignent* ! Que de méchans, renversés tout-à-coup du faite de la prospérité, frappés d'une destruction foudaine, arrêtés au milieu de leurs vains projets, punis en foule par ses fléaux, annoncent qu'il abhorre l'iniquité ! Que de prophéties surprenantes, dont l'accomplissement exact, préparé pendant des siècles entiers, est un témoignage sensible du soin qu'il prend de toutes choses !.. Oui, c'est lui qui prépare de loin dans la nuit ténébreuse du passé les causes imperceptibles de l'avenir le plus reculé ! Certainement il nous voit ; nous ne faisons rien, nous ne pouvons rien sans lui ; c'est *par sa lumière* que nous sommes *éclairés* : nous croyons agir de nous-mêmes, accomplir notre

propre volonté, & nous ne faisons que servir aveuglément à l'exécution de ses desseins, qui nous demeurent toujours inconnus.

Je desire, mes freres, que vous compreniez bien toute l'étendue de cette Providence: elle est universelle; elle produit tout. Non-seulement elle soutient l'existence de toutes les créatures; mais encore elle s'en sert à son gré, elle en fait ce qu'elle veut: non-seulement c'est elle qui leur conserve les facultés qu'elle leur donne; mais c'est elle qui détermine, emploie & gouverne ces facultés.

Ce qui se fait selon les loix de la nature, c'est la Providence qui le fait: car c'est elle qui a établi, c'est elle qui maintient constamment ces loix si sages & si bienfaitantes; & ce que nous appellons la nature n'est autre chose que le cours ordinaire de la providence de Dieu.

II.

PARTIE.

Que la providence de Dieu s'étend à tout.

Ces événemens ou communs & journaliers, ou rares & surprénans, qui nous semblent être l'effet du hafard, font auffi l'effet de cette même Providence : le hafard n'est qu'un mot d'ignorance ; nous lui attribuons tout ce dont nous ignorons la caufe : que ne produit-il point ? Souvent il décide du bonheur ou du malheur de la vie, du fort des nations, de la prospérité ou de la chute des empires. . . . Mais il n'y a point de hafard pour Dieu, & ce que nous appellons hafard vient auffi de lui.

Les plus petites chofes dépendent de la Providence auffi bien que les plus grandes ; les moindres événemens, les plus légers détails font dirigés par elle : rien n'échappe à cette pénétrante fageffe, qui ne juge point indigne d'elle de conferver & de gouverner ce qu'il ne fut pas indigne d'elle de créer, qui voit diftinctement & fans peine cha-

que objet particulier dans tous les rapports les plus éloignés & les moins sensibles avec tout ce qui est ou qui sera, aux yeux de laquelle il n'y a rien de grand ni de petit, & dont l'insecte n'est pas moins l'ouvrage que le soleil; & c'est en ceci qu'est admirable cette Providence, que souvent elle se sert des plus foibles moyens en apparence pour produire les effets les moins attendus.

Ce que font les hommes, ce que nous faisons nous-mêmes entre encore dans le vaste plan de la Providence : de toute éternité elle l'a prévu, elle l'a voulu : toutes les actions des êtres intelligens sont conformes à ses décrets : nul ne peut résister à sa volonté, puisque la force de penser, la liberté de choisir & la faculté d'agir ne nous viennent que de lui seul : tout ce qui se fait par les hommes arrive donc aussi sous la direction du Seigneur.

Le mal même . . . oui ! le mal . . . est aussi l'objet de la Providence : elle le voit ; elle le permet ; & fait bien sans doute pourquoi elle le permet , & jusqu'à quel point elle veut le permettre ; elle fait se servir du méchant comme *d'une verge* qu'elle *brise* après en avoir *frappé ceux qu'elle* vouloit ou perfectionner ou punir ! Dieu met un frein au méchant ; il l'arrête ; il lui *dit* comme à la vague impétueuse de la mer qui s'élançe : “ *Tu ne franchiras point les bornes que je t'ai prescrites.* „ Il se joue de son impuissante fureur ; & ce que l'injuste avoit pensé en mal , le Seigneur fait le tourner en bien. Ainsi , sans produire le péché , la Providence le dirige , & le fait même encore *concourir au bien de ceux* qui sont sous sa protection ; enforte que le fidele n'a rien à craindre de l'effort du pécheur : il *n'auroit aucun pouvoir sur lui* , je ne craindrai pas même de dire ce qui est

Évident, il ne pourroit plus exercer sa méchanceté, si Dieu ne lui en conservoit le pouvoir : car de quoi est-ce qu'on osera dire ? “ Cela s'est fait, & „ ce n'est pas le Seigneur qui l'a commandé : „ le Seigneur ne le voit-il donc pas ? Je fais donc que Dieu hait le péché, & que nul ne peut dire lorsqu'il est tenté : “ C'est Dieu qui me tente. „ Je fais cependant aussi que Dieu permet le péché, qui ne pourroit arriver sans sa providence ; je fais encore que l'homme seul est coupable & sera justement puni : ce grand Dieu n'a pas voulu nous en apprendre davantage. Arrêtons-nous donc ici comme sur le bord d'un précipice effrayant, où la main de Dieu même nous retient ; ne donnons pas l'essor à notre présomptueuse curiosité.... car nous ne sommes que des hommes.... O mon Dieu ! je tombe prosterné devant toi : que tes jugemens sont im-

*pénétrables & tes voies impossibles à trouver!*

Concluons de ce que je viens de dire, que nous dépendons entièrement & uniquement de la Providence; que tout ce qui nous arrive, n'arrive que par elle; que... de quelque manière que ce puisse être... elle tient tout sous son pouvoir; & que ce monde n'est qu'un théâtre immense, où elle se déploie en mille manières: enforte que nous ne saurions faire un pas, un simple mouvement, sans elle. *Même lorsque nous n'étions pas encore, l'agencement de nos os, l'admirable tissu de nos nerfs n'étoit point caché* devant elle: avant que la parole soit sur nos lèvres, elle *connoît déjà tout*; elle *découvre de loin* notre pensée à demi formée... *O Eternel! tu m'a sondé, & tu m'as connu*; tu me guides, *quand je m'assieds & quand je me leve*; tu *m'envirannes, soit que je marche, soit que*

que je m'arrête. Tu veilles sur moi pendant les ténèbres de la nuit : suis-je réveillé ? je suis encore avec toi. Je te vois *derrière* moi , *devant* moi , tout autour de moi ; je suis en ta main ; elle est sur moi : tu me possèdes. Si je monte au ciel ; tu y es ; si je descends au sèpulcre , je t'y trouve : lors même que porté sur les ailes de feu de l'aube du jour , je volerois avec la rapidité de la lumière aux extrémités de la mer , ce seroit ta main qui m'y conduiroit , & ta droite inévitable m'y saisiroit ; tu nous conduis par la voie de ce monde , & même après la mort nous t'appartenons ; là - même nous ferons encore à toi. Ton immensité nous renferme & nous tient comme assiégés ; l'empire de ta providence s'étend par-tout , & nous ne pouvons en sortir. Heureux ceux qui s'y plaisent , & qui ont droit d'aimer à y vivre sous tes yeux !.. Avant que de livrer notre ame à la

contemplation de leur bonheur, j'ai cru devoir vous en rappeler les fondemens. Avec quelle attention vous m'aurez écouté, chrétiens ! & toi surtout, ame sensible du juste !... car il importe... ah, je le sens !... il importe souverainement au repos de ta vie, qu'ils soient bien solidement établis, bien inébranlablement affermis.

PÉRORAISON.

Il est donc une Providence !... ô consolante persuasion !... S'il falloit en douter, où est celui qui pût encore aimer l'existence ? qui d'entre vous aimeroit encore à vivre au milieu d'un monde désert, où Dieu ne seroit plus ? Avec quelle secrète & profonde horreur l'homme juste & sensible entreroit alors dans la vaste solitude de l'univers ! Comme il la sentiroit s'étendre, s'élargir, devenir immense, effrayante autour de lui ! Son cœur voudroit se répandre, & il se sentiroit *pressé de*

*toutes parts ; infatiable de bonheur , il le chercherait par-tout avec une sombre inquiétude , & que trouveroit-il ? . . . Il seroit donc à la merci d'une foule innombrable de circonstances imprévues ; & son repos , aussi mobile que l'onde inconstante , dépendroit sans cesse de tout ce qui l'environne ; chaque instant pourroit le troubler ! *Nous ne sommes que d'hier sur cette terre , où , sans expérience du passé & sans prévoyance de l'avenir , nous vivons dans une dépendance continuelle . . . & souvent presque insupportable . . . des hommes & des événemens : souvent les desirs innocens du cœur de l'homme vertueux ne peuvent s'accomplir ; les biens , même les plus simples & les plus naturels , semblent fuir devant lui ; il ne voit par-tout que froideur , petitesse , défiance réciproque , amour-propre aveugle & souvent injuste , dans ceux qui composent cette société**

où il vit, où il est forcé de vivre; son propre cœur est rempli de foiblesses humiliantes... Que de maux!... Et vous savez, mes frères! si ce tableau de la misère humaine est exagéré, s'il n'est pas même affoibli, s'il ne seroit pas bien aisé, d'en renforcer tous les traits: mais la simple exposition de la vérité n'est déjà que trop affligeante par elle-même; il n'est pas besoin de l'exprimer avec énergie, lorsque nos passions elles-mêmes la reconnoissent, la confirment & souvent peut-être l'exagèrent... Quel seroit donc le triste sort de l'homme!... ne seroit-il pas comme un voyageur jeté par la tempête sur une plage inconnue, incertain de tout, incapable de se résoudre à rien, ne sachant que devenir? L'incertitude d'une âme toujours *en suspens*; une insurmontable langueur, un dégoût mortel consumeroient notre vie comme un feu; nos jours s'écoule-

roient vuides de bonheur & même de consolation... O Providence ! Providence !... *si jamais je t'oublie !*... non, je le sens je ne vivrai pas long-tems!.. T'oublier!... oh! malheur à quiconque t'oublie!... Fût-il le plus juste d'entre les hommes, qu'il doit être ennuyé, rassasié de vivre !... Il regarde à sa droite, & il ne t'y voit point; il se tourne à gauche, & il ne t'y découvre point; il ne te trouve nulle part; il vit sans toi.... Sans toi!... hélas! il est déjà comme mort.... O mon cœur, arrête!... & que le sentiment d'une Providence s'éleve autour de mon ame, comme un rempart ferme, invincible, impénétrable au découragement, inaccessible au désespoir!... Tout vient de Dieu!... je ne vois donc plus qu'un ordre sublime dans cette confusion apparente, où se perdoit ma pensée; je suis moins navré des nombreux désordres de la société;

les maux qu'ils me causent font allégés : tout prend une face nouvelle. Je ne me sens plus entraîné malgré toute ma résistance & tous mes efforts par le torrent impétueux d'une destinée irrésistible ; c'est avec tranquillité, c'est volontairement que je me laisse aller au cours d'une sage Providence. Je ne suis plus le jouet infortuné d'un aveugle & capricieux hasard ; je suis l'objet des tendres soins de cette Providence paternelle, à qui mon vrai bonheur est mieux connu & plus cher qu'à moi-même. Je ne suis plus errant, égaré dans cette *vallée de larmes* ; l'*Eternel*... l'*Eternel est mon berger*, & *Ja houlette me rassure* ; l'*Eternel me conduit* ; & avec un tel guide, *quand même je marcherois au milieu de l'ombre de la mort*, qu'ai-je à redouter ? Ses anges ne font-ils pas *campés autour de moi* ? O qu'un cœur religieux est riche en consolations ! Dans les situations les

plus pénibles & les plus accablantes ,  
 lors même qu'il n'a rien de tout ce qu'il  
 desire & qu'il est privé de tout secours  
 humain , il a encore la Providence pour  
 lui. O mes chers freres ! que ne fom-  
 mes-nous tous de vrais chrétiens , pour  
 que je pusse vous dire ici , comme Jésus  
 le disoit à ses apôtres : “ *Ne crains point ,*  
 „ *petit troupeau ! car il a plu au Pere*  
 „ *de vous donner la vie éternelle.* „ Mais  
 combien peu d'entre nous oseront s'ap-  
 propriier une si ravissante consolation !  
 combien peu se sentiront dignes de  
 la recevoir avec confiance dans leur  
 ame ! . . . Que vous dirai - je donc , &  
 quelles paroles vous adresserai - je ? . .  
 O hommes ! je vous dirai : “ *Cherchez*  
 „ *premièrement le royaume de Dieu &*  
 „ *sa justice , & toutes les autres choses*  
 „ *vous seront données par - dessus . . . .* „  
 Je vous dirai dans l'épanchement de  
 mon cœur : “ Travaillez par une vie  
 „ sainte & religieuse à vous assurer

„ l'amour, la faveur & la protection  
„ de celui dont la providence dirige  
„ l'univers, & vous aurez tout : ce  
„ tems, ces soins, cette prudence,  
„ cette diligence attentive que vous  
„ employez à faire réussir des projets  
„ dont l'issue est pourtant toujours  
„ entre les mains du Seigneur, em-  
„ ployez-les à faire en sorte que *Dieu*  
„ soit *pour vous*, & *la paix de Dieu*  
„ sera dans votre cœur... „ O com-  
bien le bonheur est plus doux & plus  
attendrissant ! combien il s'approche  
de l'ame, lorsqu'on le reçoit comme  
un don de la Providence ! combien il  
est moins amer de *recevoir nos maux*  
de *sa main* bienfaisante que du fort  
ou des humains !... Les injustices  
même des hommes ne nous aigrissent  
plus, elles cessent d'être insupporta-  
bles, quand on se souvient que le mal  
qu'ils nous font vient aussi de la Pro-  
vidence, & qu'ils ne peuvent nous en

faire qu'autant qu'elle le permet : il en est alors bien moins dur de le souffrir, bien plus aisé de le pardonner.... Que mon ame est forte de cette croyance ! au sein même de l'adversité, qu'elle aimeroit encore à se sentir sous l'empire de la Providence, sous la main du Seigneur, en son pouvoir, & à s'affliger au moins devant lui, à répandre des larmes innocentes dans son sein paternel !.. Grand Dieu ! que ta Providence soit toujours avec nous !.. Oh ! *ne nous laisse point ! ne nous abandonne point !* que nous te sentions toujours !... & nous vivrions ; & rien ne pourra plus nous accabler, parce que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, soit que nous souffrions, soit que nous mourions, nous ferons toujours avec toi, & dans la vie & dans la mort, & dans le tems & dans l'éternité. Amen.



## SIXIEME SERMON.

*Providence de Dieu. Usages. Second  
Sermon sur I. Pierre V, v. 7 :*

Déchargez - vous sur Dieu de tous  
vos soucis , parce qu'il a soin de  
VOUS.

EXORDE. **C**HRETIENS , mes très-chers freres  
en Jésus - Christ notre Seigneur ! *c'est*  
*une chose certaine , & digne d'être reçue*  
*avec une entière croyance* , qu'une Pro-  
vidence amie de l'homme & souverai-  
nement sage gouverne constamment  
toutes choses : tout ce qui nous ar-  
rive , soit naturellement , soit par ha-  
sard , soit par les autres hommes , tout  
jusqu'aux moindres événemens de no-  
tre vie , est sous sa direction. *Quicon-*  
*que est sage prendra garde à ces choses* ,  
afin de considérer , de reconnoître &

d'admirer cette Providence de son Dieu, non-seulement dans l'immenfité de la nature, dans l'ordre général de l'univers & dans le cours des grands événemens, mais dans tout ce qui se passe autour de lui & dans toutes les plus petites circonstances qui peuvent l'intéresser : car c'est sur-tout par rapport à soi-même qu'il importe à chacun de nous de la croire & de la méditer. Avec ces principes il me semble que l'on devrait être bien fort. Appliquons-les à nous-mêmes, & nous verrons si nous avons jamais droit de nous plaindre & de murmurer de notre sort devant Dieu : venez, & examinons ensemble si tous nos regrets sur le passé, tous nos soucis dans le présent, toutes nos inquiétudes sur l'avenir, ne doivent pas, si nous sommes sages, faire place désormais à la tranquillité la plus parfaite, à une soumission profonde, à un contentement

réfléchi. Je voudrois vous apprendre à vous remettre du soin de votre destinée au Seigneur qui nous aime ; je voudrois vous mettre en possession d'une félicité à jamais indépendante des hommes & des événemens, dépendante de Dieu seul. Mes freres ! si je ne puis vous rendre heureux en vous appliquant la croyance d'une Providence, n'espérez plus de l'être : où trouveriez-vous ailleurs que dans cette douce persuasion un bonheur solide, constant & digne de l'homme de bien ? . . . Que je voudrois vous renvoyer dans vos maisons avec la paix dans le cœur, l'ame *déchargée de tout* autre soin que celui de remplir les devoirs de sa situation ! . . . Les mêmes réflexions dont j'ai besoin, dont je comprends que tout *homme vivant* doit avoir besoin pour aimer son sort ; les seuls remedes que je crois capables de guérir les maux du juste ici-bas, je

viens les indiquer à mes frères : je viens, s'il m'est possible, inspirer au pauvre, au malade, au misérable, à l'homme dont *l'ame abattue est comme attachée à la poussière*, ce pieux langage d'une douleur tempérée par la conviction d'une sage & bonne Providence : "Celui qui m'afflige, c'est mon  
 „ Père, c'est mon Souverain, c'est  
 „ l'Eternel ! Qu'il fasse ce qui lui sem-  
 „ blera bon : pour moi, je ne songerai  
 „ qu'à profiter des dispensations de  
 „ cette Providence, qui ne peut ja-  
 „ mais avoir d'autre but que mon vé-  
 „ ritable bonheur. „ Je tâcherai de  
 me borner dans le développement de cette inépuisable matière ; mais je voudrois pourtant entrer dans un assez grand nombre de détails pour que chacun de vous pût se reconnoître dans ce discours. Que de bien il peut vous faire à tous, si je fais le rendre utile, si vous savez en retirer le fruit !.. Il

peut vous rendre heureux en chrétiens pour tout le reste de vos jours. Il est donc impossible que je fatigue votre attention, puisque votre bonheur est mon but. . . Mes freres ! *Dieu m'est témoin que je dis vrai*, pour vous assurer ce noble bonheur que je vais vous prêcher. . . Oui, mes chers freres ! s'il le falloit, je sacrifierois le mien propre, & sans regret : car un tel bonheur ; non-seulement il vous rendroit heureux ; mais vous verrez, vous sentirez aisément qu'il vous rendroit nécessairement vertueux. O simplicité touchante, affectueuse simplicité ! toi, que j'admire & qui parles à mon cœur dans les discours du Sauveur que je prêche & que j'aime ! fois l'ame de ce discours ; mets les vérités les plus sublimes à la portée de tout ce peuple : puissent-ils t'entendre & te sentir ! . . . O Dieu ! que nous ne savons pas assez voir dans ce qui nous

arrive ! qu'il me soit donné de parler avec assez de force de ton adorable Providence , pour qu'en sortant de ce temple nous puissions te dire d'un cœur pénétré ! " *J'avois souvent oui* „ *parler de toi : mais maintenant , ô* „ *Eternel ! je t'ai vu ; l'œil de mon* „ *ame t'a vu . . . hélas ! que répondrois-* „ *je ? Je me repens , & je mettrai dé-* „ *formais ma main sur ma bouche . . .* „ *Ah ! si j'ai pu murmurer une fois ,* „ *même fréquemment , de mon sort ,* „ *de mon état , de mes maux , cer-* „ *tainement , non , certainement je* „ *n'y retournerai plus. „*

Je commencerai par vous rappeler deux principes que vous devez bien affermir en vous , recevoir au fond de vos cœurs , ne jamais oublier un instant & appliquer également à tous les cas. Le premier , c'est que rien ne peut arriver sans *la volonté de Dieu* ; le se-

PRINCI-  
PES.

cond, c'est que cette volonté est toujours bonne, agréable & parfaite, aussi bien dans les événemens qu'elle permet que dans les loix qu'elle nous prescrit.

Ces deux principes sont également indubitables. Et d'abord, il est impossible qu'un homme sensé puisse imaginer qu'il arrive ici-bas autre chose que ce que Dieu veut : appliquez donc ce principe à tout ce qui se fait à votre égard, & vous verrez qu'il ne se fait jamais par hasard, ni par la simple volonté des hommes, dont l'effet est absolument nul, toutes les fois qu'il seroit contraire à la Providence ; mais toujours par la volonté du Seigneur : ainsi, dans quelque état que vous puissiez vous rencontrer, soit dans l'abondance ou dans la disette, dans les souffrances ou dans la santé, dans le repos ou dans l'agitation, heureux ou malheureux, regardez à l'Eternel : car  
toutes

toutes ces choses viennent de lui.

Le second principe que je suppose n'est pas moins certain ; les vues de la Providence sur nous dans la distribution des biens & des maux ne peuvent que nous être favorables : nous devrions tous en être bien intimement persuadés. Rien ne nous arrive donc que pour notre avantage, du moins si nous savons en profiter & entrer dans les vues de Dieu : il est bien juste que nous le croyions ; pensons-nous en effet que Dieu manque, ou de sagesse pour voir ce qui nous est utile, ou de puissance pour nous le procurer . . . . je n'ose pas même ajouter ici, ou de bonté pour nous l'accorder ? Je m'assure qu'une telle idée n'entra jamais dans le cœur de l'homme ; elle me fait frémir : vous en auriez horreur.

Retenez donc bien fermement ces deux principes, que je ne me fais aucune peine de répéter, parce que je

sens combien il est essentiel de les bien saisir ; l'un , que rien ne peut vous arriver que sous la direction de la Providence ; l'autre , que tout ce qui est dirigé par cette Providence tend nécessairement , quoi qu'il puisse vous en paroître au premier coup-d'œil , à votre plus grand bien ; si vous le faites servir au but auquel elle l'a destiné.

Résultat  
général.

Que dirons-nous donc ? ne laisserons-nous pas le Seigneur choisir pour nous ce qui nous est le plus convenable ? n'est-il pas bien naturel de nous en remettre entièrement à lui ?

Détail.

Je ne fais , mes freres , comment nous croyons ces grands principes : ce que je vois , c'est qu'ils sont bien peu réfléchis ; car pour qui sauroit bien les croire , tout s'embelliroit & tout seroit *avantageux* ; le bonheur & le malheur , le passé , le présent & l'avenir , tout

feroit félicité ; leur usage est véritablement immense. Examinons comment ils doivent nous faire envisager le passé , le présent & l'avenir par rapport à nous ; & apprenons aujourd'hui le grand art de vivre toujours contents , toujours vertueux , sous l'empire de la Providence.

Et d'abord ne nous permettons jamais de stériles regrets sur un irrévocable passé. Vous croyez une Providence qui l'a voulu ; regardez donc tout ce qui s'est fait à votre égard comme un bien réel pour vous. On s'afflige quelquefois toute sa vie d'avoir négligé des circonstances favorables ; on se reproche une imprudence dont les suites ont été fâcheuses , comme on devoit se reprocher un crime ; on voudroit que les événemens de notre vie eussent été dirigés d'une autre manière ; on désireroit d'avoir

I. PAR.  
TIE. Du  
passé.

eu d'autres parens, d'autres amis, un autre état, un autre fort. J'entends le vieillard, couvert de cheveux blancs, regretter la vigueur & les plaisirs de la jeunesse, parce qu'il ne fait pas jouir du repos de l'âge & du calme d'une vieillesse paisible : que de gens rappellent par de vains desirs un tems qui n'est plus & qui ne peut renaître pour eux !

Cependant, si l'on se souvenoit que c'est Dieu qui a permis & dirigé tout le passé, croyez-vous qu'on pût se permettre de souhaiter qu'il eût été différent pour nous ? Si l'on n'oublioit jamais que la Providence domine sur la nature, que c'est elle qui commanda au tems d'entraîner le passé dans son cours rapide, d'amener le présent où nous sommes & qui va faire place à l'avenir, pourroit-on voir avec peine le passé nous échapper & n'être plus qu'un songe pour nous, le présent s'en-

fuir & s'écouler incessamment & un avenir incertain s'avancer sur nous?.. Il est bien surprenant d'entendre ces hommes qui font profession de reconnoître une Providence, se consumer en regrets : comme si tout ce qui leur est arrivé n'étoit pas pour leur avantage ! comme s'ils pensoient que Dieu ne fût pas encore infiniment mieux qu'eux-mêmes ce qui leur est convenable & salutaire ! Mes chers freres ! je ne vois absolument qu'un seul regret qui pût nous être permis, c'est d'avoir si peu su profiter jusques ici de toutes les dispensations d'une Providence bienfaisante, qui vouloit notre bonheur. Mais ce n'est guere l'objet des regrets que nous formons pour la plupart ; nous sommes trop terrestres pour qu'ils fassent beaucoup d'impression sur nous. Vous devez pourtant le sentir ; tout autre regret est bien indigne d'un adorateur sin-

cere de la providence de Dieu : si ses pensées se tournent en - arriere pour contempler le passé, c'est pour y admirer avec reconnoissance la maniere dont la sagesse & la bonté du Seigneur l'ont toujours *conduit* comme *par la main*, formant insensiblement son caractere par des circonstances imprévues, & le préparant de loin à l'état où il se rencontre maintenant.

II. PAR-  
TIE. Du  
présent.

Mais c'est sur - tout dans l'usage du présent que l'on reconnoît celui qui croit véritablement une Providence : sans cette croyance, tout nous devierdroit inutile & même nuisible ; nous abuserions également & du bonheur & du malheur, & de la *paix* & de l'*adversité* ; nous ne saurions profiter de rien. Voyez en effet l'homme qui ne fait pas regarder à cette Providence, comme à la premiere cause de tout : qu'est - ce qui lui est bon ? S'il

est riche, il ne l'est pas en Dieu ; s'il est pauvre, il ne le fera point en esprit ; s'il est joyeux, ce ne sera pas dans le Seigneur ; & sa tristesse même, oui, sa tristesse est encore mondaine, & non point selon Dieu. Pour nous, mes chers freres ! apprenons en ce jour de la croyance d'une Providence, à être toujours contents de l'état où nous nous trouvons ici-bas, par cette seule considération, c'est qu'il nous vient d'elle ; & alors que nous manqueroit-il ? Nous saurons être rassasiés & avoir faim ; par-tout & en toute rencontre nous saurons ou jouir, ou souffrir, ou vivre, ou mourir en chrétiens. Ne parlons plus d'événemens heureux ou malheureux ; le bonheur, c'est de croire une Providence : pour l'homme qui la croit, tout devient heureux ; pour l'homme qui l'oublie, non ! je ne vois plus de vraie félicité.

r. Dans  
l'adversité.

Examinons d'abord l'effet de cette croyance dans l'adversité, lorsque le mal présent est dans toute sa force, & que l'homme accablé ne trouve plus en soi-même de quoi résister à sa violence; dans son angoisse, *le Dieu fort le fortifiera*, & la divine clarté de sa face dissipera les noires ténèbres de son affliction. On comprend bien en général que c'est Dieu, dont il reconnoîtra la main dans tous ses maux; & cela même ne vous paroît-il pas bien propre à les soulager? Lorsque vous vous considérez comme la victime de l'injustice & de la méchanceté des autres hommes, lorsque vous ne voyez dans vos maux que l'ingratitude de ceux que vous aviez obligés, l'indifférence de ceux que vous aimiez, la perfidie & la trahison d'un ami, c'est alors que votre cœur s'aigrit, qu'il est déchiré, qu'il se brise de douleur; mais remontez à Dieu

qui vous aime & qui l'a permis ; ne sentez-vous pas aussi-tôt votre ame qui s'appaise & se calme ? N'accusez donc plus de vos malheurs un concours fatal de circonstances singulieres, qui vous semblent s'être réunies pour vous accabler : n'y voyez qu'une Providence impénétrable, qui vous envoie l'adversité afin que vous en profitiez pour vous rendre meilleurs. . . .

O mon Dieu ! c'est toi que j'aime à voir dans mes maux : je m'abandonne à toi, je te suivrai par-tout où me conduira ta Providence que j'ai pour guide : j'ignore par quels moyens, mais je fais. . . Oh ! je fais que tout ce qui m'arrive est pour mon bien ; car *ce n'est pas volontiers*, ô notre Pere ! c'est comme à regret que tu *affliges* & que tu *contristes* l'ame de ceux qui *s'attendent à toi*.

Je ne dirai pas cependant qu'avec ces sentimens de résignation on puisse

se mettre entièrement à l'abri de la tristesse & de la douleur. A Dieu ne plaise que la religion de Jésus-Christ rende l'homme insensible ! Jésus ne le fut point. A Dieu ne plaise qu'oubliant ici la dignité de mon ministère & la noble sincérité de l'âme honnête, je vienne vous exhorter, dans la chaire de vérité, à de chimériques devoirs que je ne puis même désirer de remplir !

Mais au moins, en nous souvenant que *les maux* nous viennent de ce même Dieu, de la main duquel nous recevons chaque jour tant de biens, nous apprendrons à nous soumettre sans réserve, à nous taire & à ne point ouvrir la bouche, parce que c'est lui qui l'a fait : car nous savons qu'il est inutile, téméraire & criminel de murmurer contre lui, au lieu qu'il est infiniment avantageux & raisonnable de soumettre tous nos desirs à sa volonté ;

enforte que nous puissions lui dire bien sincèrement : “ *Non point ce que je veux, mais ce que tu veux.* ” Cette soumission entière ne doit pas être forcée & contrainte, mais volontaire; car nous devons certainement à Dieu de nous laisser conduire par sa Providence sans résistance, avec joie, avec une pleine confiance, & d’aimer mieux être conduits par lui que par nous-mêmes.

Voici donc en quoi consiste la patience du juste, c’est que, s’il m’est permis de faire une supposition impossible pour exprimer ma pensée avec plus de force & de précision, quand même il pourroit se choisir un autre sort exempt de maux, parfaitement conforme à ses desirs, même à ceux qu’il croit innocens, mais qui ne seroit plus celui que la Providence lui destine, il aimeroit mieux son malheur : qu’on lui suppose un pouvoir

absolu sur tout ce qui le concerne ;  
 il le remettroit entre les mains de  
 Dieu, qui est plus sage que nous, qui  
 fait bien mieux nous aimer que nous-  
 mêmes. Bien loin donc qu'il se plaigne  
 dans l'adversité, il est encore content  
 parce qu'il croit une Providence ; &  
 cette croyance est pour lui *une ferme*  
*consolation* dans toutes les différentes  
 especes d'afflictions auxquelles il peut  
 se voir exposé : tant qu'il *reconnoît*  
*que l'Eternel est Dieu* ; il demeure  
 tranquille.

A. Afflic-  
 tions de  
 privation.

La plupart de nos afflictions, & sou-  
 vent celles qui nous font le plus sen-  
 sibles, viennent de ce que nous som-  
 mes privés des choses que nous desi-  
 rons : il suffit que nos desirs nous sem-  
 blent innocens, pour que cette priva-  
 tion nous paroisse bien dure ; mais  
 lorsque nous les croyons vertueux, elle  
 nous devient presqu'insupportable. Le

pauvre, qui peut à peine par un pénible travail pourvoir à ses besoins & se procurer un étroit nécessaire, ne fait guere s'empêcher de souhaiter un peu plus d'aisance; & l'ardeur de ce souhait, l'impatience de son état le rendent souvent bien plus à plaindre que la pauvreté. Celui qui vit dans une douce obscurité en connoît peut-être quelquefois assez peu tout le prix pour desirer de se voir dans un rang plus élevé; combien peu de gens savent *rester dans leur état & leur vocation*, en prendre l'esprit, en remplir les devoirs avec goût, y renfermer tous leurs desirs! L'homme de bien lui-même ne peut renoncer sans douleur à l'espoir de voir s'accomplir les souhaits que la vertu lui permet de former: rien *n'est plus doux* pour l'ame humaine que l'accomplissement d'un desir. Mais lorsqu'il faut y renoncer, sommes-nous bien *raisonnables* d'en

être si vivement *affligés* ? Si nous avions un ami qui eût le pouvoir de combler tous nos vœux, mais en même tems une profonde sagesse pour voir quand il nous seroit nuisible qu'ils s'accomplissent ; si nous étions bien sûrs que cet ami *n'oubliera* point son amour pour nous, lors même que la *mere* dénaturée pourroit *oublier l'enfant qu'elle allaite*. . . . ô qu'il seroit doux de ne dépendre que d'un tel ami ! qu'il devroit nous être aisé de renoncer à des desirs qu'il refuseroit de satisfaire ! Mes frères, nous avons le bonheur de l'avoir, cet ami si desirable : c'est Dieu ! N'aurons-nous pas au moins pour lui la même déférence que nous aurions pour un simple homme plus éclairé que nous sur nos intérêts ? voudrons-nous toujours choisir nous-mêmes ? & nous *affligerons* - nous, lorsqu'il nous refuse ce que nous demandons, au point que *la mort* nous

semble alors *meilleure que la vie*? Ce seroit oublier sa providence.

Et lorsqu'elle trouve à propos de nous dispenser des maux plus réels ; lorsque nous nous trouvons placés dans des circonstances gênantes , dans une situation absolument opposée à notre caractère ; lorsque nous sommes l'objet de la haine de ceux avec qui nous vivons ; lorsque nous sommes tourmentés par de cruelles maladies ; en un mot dans toutes nos souffrances , de quelque genre qu'elles puissent être , soit du corps , soit de l'esprit , ne doit-il pas toujours nous suffire , pour les supporter avec une patience ferme & tranquille , de rappeler à nos âmes qu'elles viennent de sa volonté?

B. Afflictions positives ou de souffrance.

Que si notre affliction est causée par quelque perte sensible , la même persuasion doit nous consoler. Avons-

C. Afflictions de regret.

nous perdu un bien légitimement acquis, l'estime que nous croyons mériter de la part de nos semblables, l'affection de ceux qui nous étoient chers? Avons-nous perdu, même sans qu'il y ait de notre faute, notre santé, notre crédit, notre réputation? Perdons-nous de bons parens, de fideles amis, l'ami sans lequel notre vie abandonnée & déserte est à peine une existence pour notre cœur? ... Mes freres! de quoi nous plaignons-nous? Tout cela étoit-il à nous? Il étoit à *l'Eternel*. C'est lui qui *l'avoit donné*; c'est lui qui nous *l'ôte*: ne murmurons point; il ne fait que reprendre ses présens: *son saint nom soit béni*! Comme il ne nous les avoit accordés que pour notre bien, de même encore nous ne devons pas douter que ce ne soit aussi pour notre bien qu'il nous les enleve, quelque incompréhensible que cela puisse nous paroître.

Ce n'est donc pas à celui qui sent la providence de Dieu, que l'adversité pourra nuire : au lieu de nous accabler, de nous aigrir, de nous rendre incapables de remplir nos devoirs, elle doit au contraire nous corriger, nous servir d'exhortation & de leçon, à nous qui croyons une Providence, qui ne put, en lui permettant de nous frapper, se proposer d'autre but que notre félicité. Non ; ce ne seroit pas encore assez de la supporter avec patience : il faut en profiter ; & vous devez sentir que celui qui néglige de le faire, méprise une des plus grandes grâces du Seigneur. Ainsi la croyance de la Providence nous rapporte les avantages les plus précieux dans nos innombrables afflictions.

Mais il est assez naturel à l'homme de recourir à Dieu dans l'adversité ; on est assez généralement porté à se jeter

2. Dans la prospérité.

entre les bras de sa Providence, lorsque nous n'avons plus qu'elle, & que tout le reste, nous abandonne. C'est dans l'ivresse de la prospérité qu'on oublie cette Providence, qu'on n'y pense plus, qu'on ne la voit plus : est-il donc alors moins utile, & moins nécessaire de la croire ? Est-il plus naturel à une ame bien faite, de la reconnoître dans ses châtimens que dans ses faveurs ? & le bonheur qui nous vient de Dieu, pourroit-il nous le faire oublier ? C'est pour le mondain, que la prospérité devient un piège ; mais pour celui qui croit une Providence, je ne saurois y voir qu'une raison de plus de bénir le Seigneur & de le servir. Non, ce n'est pas elle qu'il faut accuser de nos vices ; ceux qu'elle séduit seroient accablés & non pas instruits par l'affliction ; & l'homme qui fait supporter ses maux en chrétien n'a rien à craindre de la séduction du bonheur ; cette même croyance de la Pro-

vidence qui lui apprend à profiter de ses douleurs lui apprend aussi à jouir de sa prospérité.

Dans tout ce qui nous arrive d'heureux, vous comprenez sans doute aisément qu'il est bien juste de reconnoître la main bienfaisante de Dieu : car où est celui qui possède quelque bien que ce soit qui ne lui vienne du Seigneur ? Si nous avons de la santé, de la vigueur, de la jeunesse, c'est Dieu qui nous les a données ; si notre industrie & nos talens nous procurent quelque avantage, c'est Dieu à qui nous le devons ; si nous jouissons d'une vie paisible, si nos amis sont heureux & que notre âme se réjouisse de leur bonheur, c'est par lui ; les richesses, dirois-je, s'il falloit les mettre au nombre des biens, ou du moins l'aisance & les douceurs d'une vie commode, c'est de lui que nous les tenons ; c'est lui qui nous suscite des bienfaiteurs, & se sert

des autres hommes pour nous faire du bien : lorsque le juste trouve sur cette terre un ami selon *son cœur*, qu'il ait le bonheur de pouvoir aimer, sans réserve & dont il ait la douce assurance d'être également chéri, c'est encore de son Dieu qu'il a reçu ce trésor inépuisable de félicité. Mes freres, il faudroit que nous fussions bien stupides ou bien ingrats, pour n'avoir aucune reconnoissance envers ce Bienfaiteur suprême, de qui nous tenons tout. Je voudrois donc qu'on s'accoutumât à le voir dans tous nos biens, dans tous nos plaisirs; j'aimerois que notre langage ordinaire nous rappellât ce souverain domaine de la Providence sur tout ce qui nous appartient; j'aimerois qu'au lieu d'appeller *nôtre* ce dont elle nous accorde l'usage, nous puissions dire, par exemple, sans aucune affectation, ou du moins je desire que nous fassions toujours

penfer intérieurement, non pas *mes biens, mes parens, mes amis* ; mais plutôt les biens, les parens, les amis que Dieu m'a donnés. Cela nous rappelleroit l'usage que nous devons en faire, & la maniere dont il faut les posséder.

Si nous nous souvenons ainsi de l'Auteur de notre prospérité, craindrai-je qu'elle puisse être dangereuse pour nos ames ? Comment en abuserions-nous, tant que Dieu y fera visible pour nous ? Nous ne saurions alors, je m'affure, nous en servir contre sa volonté. Si l'homme fort se souvient que la force de son corps lui vient de Dieu, il ne l'emploiera jamais à faire le mal ; on ne feroit pas servir l'esprit à la ruse, à la tromperie, à la malignité, ni le crédit & le pouvoir à l'injustice, ni les richesses à l'iniquité, si l'on pensoit à qui l'on doit tous ces avantages.

Au contraire ce calme, cette liberté, cette douce tranquillité que procure à l'ame l'accomplissement de ses vœux, on fauroit en profiter pour remplir tous ses devoirs avec plus de plaisir & d'exaëtitude. Ainsi, loin d'être un mal pour l'homme religieux, la prospérité est même une bénédiction spirituelle pour lui : & sans doute il faut bien qu'elle ne soit pas un mal par elle-même, puisque c'est aussi Dieu qui l'envoie aux hommes : ce n'est donc pas elle qui nous corrompt ; on peut dire au contraire que c'est nous plutôt qui la corrompons par ~~notre~~ faute.

Il me semble voir encore, & je voudrois que plusieurs d'entre nous connussent, par expérience & par sentiment, un autre usage bien intéressant de la croyance d'une Providence pour l'homme dans la prospérité ; c'est qu'elle augmente le nombre de nos

plaisirs ; c'est qu'elle ajoute à leur prix & à leur douceur ; c'est qu'elle les relève & les rend seule dignes d'être goûtés , savourés par une ame humaine. Tout le bonheur dont nous pouvons raisonnablement espérer de jouir ici-bas , le croyez - vous bien capable par lui-même de vous rassasier ? Ne vous paroît - il point au-dessous de l'homme ? La reconnoissance envers Dieu l'ennoblit , & lui prête des charmes touchans qu'il n'auroit point sans elle. Par - exemple , tous ces simples bienfaits de la nature , dont nous jouissons pour la plupart sans y faire presque d'attention , sans en paroître touchés , nous les sentirions bien vivement , si nous pensions qu'un Dieu les a préparés pour nous : tous ces nombreux agrémens , tous ces plaisirs journaliers , dont il a daigné femer notre carrière , la reconnoissance envers Dieu nous y rendroit naturelle-

ment plus attentifs & plus sensibles qu'on ne l'est pour l'ordinaire. Nous prendrions nos repas avec plus de plaisir, en pensant que notre table est couverte de ses biens; le repos du juste en est plus doux, son sommeil plus paisible, son réveil plus heureux, parce qu'ils lui viennent de son Pere céleste; la société de ses amis en devient plus délicate, lorsqu'il il y sent la présence de Dieu; c'est sa bonté qu'il aime à voir dans l'abondance & la fertilité qui couvrent les campagnes; ce sont ses présens qu'il aime à recueillir dans les fruits de la terre... Que ses plaisirs sont touchans! Il sent que tous lui viennent de son Dieu; tout l'invite à la reconnoissance; & ce sentiment si doux le porte naturellement à en faire un bon usage: avec un tel guide il ne risque pas de s'égarer.

Ce que je viens de dire me paroît

plus que suffisant pour montrer combien la croyance de la Providence est utile à l'homme dans le présent, & quel usage nous devons en faire, soit que nous soyons heureux ou malheureux, pour en retirer le contentement & la vertu.

Il ne me reste plus qu'à examiner sous quel point de vue elle doit nous faire envisager un impénétrable avenir, & comment elle doit régler à cet égard nos desirs; nos projets, nos inquiétudes, en un mot tous nos sentimens; & j'aurai achevé de vous expliquer cette intéressante matière. Soutenez donc encore quelques instans votre attention.

Une sombre obscurité cache l'avenir à nos yeux; il est dans la nuit pour nous: nous ignorons entièrement ce qu'il nous prépare & nous réserve, s'il enfantera pour nous le bonheur.

III. PARTIE. De l'avenir.

ou le malheur ; nos espérances & nos craintes s'y enfoncent & s'y perdent. Sommes-nous mécontents ? nous l'attendons avec impatience ; & si le présent nous satisfait , nous tremblons qu'il ne trouble notre paix : presque toujours nous le voyons s'approcher avec quelque inquiétude. Celui qui croit une Providence ne doit-il pourtant pas le voir venir avec une tranquillité d'esprit inaltérable ? Qu'a-t-il besoin de lire dans l'avenir ? Il ignore tout le reste ; mais il fait que , tant qu'il vivra , il demeurera toujours sous l'empire de cette même Providence qui l'a conduit dans le passé & dans le présent : & c'est tout ce qu'il lui est essentiel de favoir. Les circonstances extérieures peuvent changer ; mais au fond son fort ne changera point.

Après cela , mes freres ! *jugez-vous vous-mêmes ; tous vos soucis, toutes vos inquiétudes ne vous paroissent-elles*

pas à vous-mêmes bien ridicules & bien condamnables? Ne pourriez-vous pas vous reposer entièrement du soin de votre fort à venir sur ce bon Dieu que *vous adorez comme votre pere*? Je ne vous demande pas à quoi servent vos inquiétudes : si elles peuvent *ajouter une coudée à votre taille*, un jour à votre vie ; si elles pourront hâter d'un instant les tems marqués par la Providence. Vous me répondriez peut-être que vous n'en êtes pas les maîtres : *mais je vous montrerai le moyen de les réprimer*. Pensez à cette Providence, dont l'œil est ouvert sur l'univers, sur vous, qui prend soin de *l'herbe des champs, des oiseaux du ciel . . . & combien plus de vous ; gens de petite foi ! Ne sentez-vous pas combien vous êtes plus excellens que toutes ces créatures ? Ne craignez donc point, & ne soyez point en souci du lendemain : car vous valez infiniment mieux que tant d'autres*.

êtres que Dieu ne met point en oubli. Votre propre expérience devroit vous instruire à cet égard, & le passé vous répond de l'avenir. Que de fois n'avez-vous pas vu tourner à votre avantage ce qui vous sembloit devoir être un mal insupportable ! Il en fera encore de même dans la suite : pourquoi vous alarmez-vous ? Le Dieu qui vous a conduits *dès* votre *naissance* au travers des périls de l'enfance & des passions de la jeunesse, qui vous a si souvent délivrés, & *retirés*, pour ainsi dire, *du sépulcre* ouvert, vous *abandonneroit-il* au milieu des ennuis de l'âge & des infirmités *de la vieillesse* ? Vous *rejeteroit-il*, lorsque vos forces épuisées *défaillent* & sont prêtes à s'anéantir ? Mes freres ! ô mes freres ! ne nous défions point de sa bonté : elle nous conduira jusqu'au terme de notre vie, nous *serons toujours avec elle*.

Ce n'est pas que l'homme qui vit

dans la *pareffe* doit prendre occasion d'ici de s'y abandonner : car c'est cette même Providence, en laquelle il se confie si témérairement ; c'est elle, dis-je, qui, pour prévenir ou punir une inaction nuisible à la société, a voulu que la *voie du paresseux* fût comme une haie de ronces, qui s'éleve entre son ame & le bonheur, qui le déchire & l'ensanglante à chaque pas, & que, malgré tous ses efforts, il ne saurait franchir. Dieu veut sans doute qu'on se serve des facultés qu'il nous donna. Mais il est un milieu entre cette inaction méprisable & cette inquiétude criminelle ; il est une activité tranquille, qui prend de sages précautions, dispose & exécute son plan, fait ce qu'elle doit & qui lui paroît utile, en se remettant toujours du succès à l'Eternel, qui seul peut le procurer ; elle regarde à l'Eternel & l'attend : c'est pour cela qu'elle est

toujours *tranquille*. Cette tranquillité nous met en état de travailler avec plus de constance & moins de trouble, avec une satisfaction plus réelle, parce qu'elle est plus indépendante du succès. Vous devez tous favoir par expérience qu'on en est d'autant plus capable de se procurer quelque avantage que ce soit, qu'on y travaille avec moins d'inquiétude; & c'est ainsi que travaille toujours celui qui se remet à la Providence du soin de faire réussir ses projets: pourquoi se tourmenteroit-il? Il fait que *c'est en vain qu'on se leve matin, qu'on se couche tard, & qu'on mange le pain de douleur. . . Dieu donne le repos à ceux qu'il aime.*

Si vous croyez donc une Providence, vos projets feront, comme vos desirs, entièrement soumis & subordonnés à sa volonté; vous n'y mettrez point votre cœur; vous quitterez ces longues espérances, si peu convenables

à l'homme qui va mourir, qui peut mourir à chaque instant, & qui ne fait si Dieu voudra les réaliser. Je m'adresse donc à vous qui dites en votre cœur : " Nous ferons une telle chose ; nous accomplirons un tel dessein : s'il faut y renoncer, nous ne pouvons vivre contents. . . Hélas ! & vous ne savez pourtant pas même ce qui arrivera le lendemain. Vous devriez donc toujours penser & dire : " Si le Seigneur le veut, & si nous sommes en vie, nous ferons telle ou telle chose ; mais que la volonté du Seigneur soit faite. . . "

C'est ainsi qu'il faudroit toujours regarder l'avenir : souvent au contraire, s'il nous paroît devoir être heureux, impatiens du présent, nous avons peine à l'attendre ; nous connoissons si peu le prix du tems, nous sommes si peu soumis à la Providence, qu'il est dans notre courte vie de longs

intervalles de tems que nous voudrions anéantir. Dans l'attente d'un événement désiré ; nous ne vivons plus, & nous traversons comme un désert aride & brûlant l'espace qui nous en sépare. Ne saurons-nous point désormais arrêter la fougue de cette impatience ? Vous voyez qu'elle est aussi contraire à notre devoir qu'à notre repos, puisque c'est une sorte de murmure secret contre la providence de Dieu : je veux donc espérer que nous tâcherons de la vaincre ; & cela nous seroit-il si difficile, puisque nous savons que si le Souverain de nos destinées diffère cet avenir que nous désirons, ce ne peut jamais être que pour notre propre intérêt, & parce qu'il nous est bon que cela soit ainsi ?

Mais ce n'est pas seulement sans impatience, c'est aussi sans crainte, qu'il faut entendre l'avenir : ne fera-t-il pas dirigé par la Providence ?

Vous

Vous vous inquiétez de voir l'indigence menacer vos dernières années ; vous craignez des maladies ; il vous semble peut-être n'avoir qu'une triste perspective ; de longs chagrins , de fâcheuses circonstances vous attendent ; c'est une carrière de maux que vous aurez à parcourir ; vous ne prévoyez que des peines : je le veux ; mais Dieu manque-t-il donc de moyens pour éloigner tous ces maux qui vous semblent inévitables ? Si telle étoit sa volonté , il feroit signe à la mort , & vous seriez délivrés ; & s'il veut que vous y foyez exposés , pourriez-vous bien avoir tant de répugnance à suivre sa volonté ? *N'ayons donc point l'esprit en suspens* : c'est au mondain à s'inquiéter de l'avenir , à s'y enfoncer en frémissant ; car il ne fait où il va. Pour nous , quel que ce soit le fort qui nous attend , nous ne pouvons aller qu'où Dieu nous appelle : il nous

conduit, & fait bien de quoi nous avons besoin. Sans l'offenser par des foudris injurieux, ni par une confiance téméraire, nous le suivons en paix & sans murmurer, bien sûrs qu'il n'est point d'avenir redoutable pour ceux qui vivent sous sa protection. *Dieu est toujours notre secours, & fort aisé à trouver.* Que la vieillesse s'approche, précédée d'un essaim d'infirmités, & suivie de la mort; nous la recevons sans murmure. *Quand même la terre se bouleverseroit, que les montagnes s'écrouleroient & se renverseroient dans la mer, en sorte que ses eaux émues & troublées s'agitassent avec fureur, & que ses vagues élancées s'élevassent jusques au ciel, que craindrait encore, dites-le-moi, que craindrait celui dont le Seigneur daigne prendre soin? Je suis donc sous la main du Tout-Puissant! l'Eternel est celui qui me garde! l'Eternel est mon ombre! il est*

*à ma droite !* Je verrois sans frémir des nuages obscurs se rassembler lentement dans un sombre lointain, l'orage se former & s'avancer sur moi : si Dieu le veut, d'un souffle il l'écartera ; & s'il veut que la tempête éclate sur ma tête, je l'attends fermement : car j'adore celui qui domine sur la tempête. . . Que me peuvent les hommes ? qu'ai-je à perdre ? *La vie de ce corps*, le repos de quelques années, & rien de plus. *Je vous dis donc, à vous, qui craignez l'Eternel : ne craignez point l'avenir.*

Telle est la fermeté qu'inspire à l'homme la persuasion d'une Providence ; telle est l'admirable uniformité de conduite & de sentimens, qu'elle doit naturellement produire. Qui ne porteroit envie au sort d'un tel homme ? O que je vive comme lui ! Alors, en *marchant dans l'intégrité*, je mettrai mon assurance en l'Eternel, & je

*ne serai jamais ébranlé : car le passé, le présent & l'avenir n'offriront plus à mes yeux qu'une vaste & douce perspective de bonheur, que termine & couronne une bienheureuse éternité, parce que mon secours est au nom de l'Eternel, qui a fait les cieùx & la terre.*

PÉRORAI-  
SON.

Que croirai - je maintenant ? Mes chers freres ! quelqu'un de ceux qui m'ont entendu sortirait - il de ce temple avec un cœur inquiet, avec le mécontentement dans l'ame ? Oserons - nous bien nous croire encore malheureux ? Il me semble bien difficile que la tristesse même la plus profonde, la plus raisonnée, & la plus opiniâtre, résiste à ces raisonnemens que je viens de vous exposer avec toute la simplicité dont je suis capable... O mes freres ! si j'en crois mon cœur, si je dois en juger par

ce que j'éprouve moi-même ; quelle tranquillité vous pénètre en cet instant, après nous être occupés ensemble à méditer la providence paternelle de notre bon Dieu ! Ne sommes-nous pas heureux, ne le serons-nous pas jusqu'à la mort, de savoir qu'il veille sur nous, que nous sommes le troupeau qu'il veut bien conduire ? *Ses brebis entendent sa voix ; & il les connoît ; & elles le suivent ; & il leur donnera la vie éternelle ; & nul ne les ravira de sa main.* Que nous devons après cela nous trouver petits & méprisables, lorsque nous nous laissons aller à l'impatience ; ou lorsque l'inquiétude nous domine, ou lorsque le bonheur nous fait oublier Dieu !.. Non ; j'espère qu'il ne nous arrivera plus d'être si déraisonnables ; je veux espérer que nous aurons d'autres pensées, d'autres sentimens, une autre conduite, & que l'on pourra désormais, dans nos

discours & dans notre vie, remarquer l'influence des réflexions que nous venons de faire. . . *Au moins, si vous m'avez écouté, & que vous conserviez avec quelque soin la mémoire de mes exhortations, souvenez - vous, mes frères ! que leur succès ne dépend pas de moi seul ; tout ce que je puis vous dire ne produit pas son effet de lui-même ; il ne suffit pas même que vous m'avez écouté avec quelqu'attention : si après avoir entendu ce discours, vous n'y pensez plus, & que vous veniez à l'oublier, il ne pourra produire aucun fruit. Mais seroit-il naturel qu'un peuple de chrétiens écoutât ainsi son pasteur, lorsqu'il s'efforce de lui enseigner le moyen simple & facile de mener une vie heureuse & paisible dans la piété & dans l'honnêteté ? Qu'elle va donc être douce pour nos ames, qu'elle va désormais nous être utile, cette vie que nous*

passerons toute entière à l'ombre de la Providence ! *Celui qui nous garde ne sommeillera point, & ne s'endormira point.* Toujours en paix avec nous-mêmes & avec lui, si nous souffrons encore, parce que nous sommes des hommes foibles & sensibles, toujours au moins la résignation élèvera notre ame au-dessus de nos maux ; il nous fera plus doux de sentir que la volonté de Dieu s'accomplit à *notre égard* ; qu'il ne nous fera pénible de renoncer à la nôtre. . . . Que dis-je ! notre volonté, heureusement unie avec celle du Tout-Puissant, voudra-t-elle déformais autre chose que ce qu'il veut lui-même ? Et si nous souhaitons bien sincèrement que *sa volonté soit faite*, il n'arrivera plus rien que selon nos desirs. Ainsi nous aurons toujours lieu de lui *rendre grâces en toutes choses*, le bénissant des maux comme des biens de la vie, *ne nous inquiétant d'aucune*

*chose, mais élevant nos yeux vers lui qui demeure dans les cieus, & le voyant également dans tout ce qui nous arrive.*

Des maux  
de nos  
amis.

Nos amis font-ils affligés ? il est naturel & louable *de pleurer avec ceux qui pleurent ; & nous faisons bien de prendre part à leurs afflictions ;* mais que notre compassion soit aussi modérée par le souvenir de la Providence. Je vois des hommes qui *ne veulent pas être consolés* des maux d'autrui, qui semblent se faire un mérite à cet égard d'une sensibilité excessive & qu'ils se reprocheroient, je veux le croire, s'ils s'agissoit d'eux-mêmes. Quoi ! la douleur de ceux qui nous sont chers n'est-elle donc pas notre douleur ? L'affliction de celui que nous *aimons comme notre ame* n'est-elle pas aussi notre affliction ? Leurs maux nous sont comme les nôtres ; ne rejetons donc point

ici les consolations de la piété. Mes freres ! quel que soit leur sort, pensons-nous les aimer plus que le Dieu qui les frappe ? Si nous les aimons en hommes, il les aime en Dieu.

Il est assez rare encore d'appliquer la croyance d'une Providence aux défordres de la société. *L'ame du juste, affligée* de la corruption générale, oublie peut-être trop quelquefois que c'est Dieu qui laisse pour un tems le vice prospérer & fleurir, tandis que la vertu languissante & méprisée est sou-vent comme délaissée. L'homme qui souffre des vices & des petiteesses d'autrui, ne pense pas toujours assez qu'alors encore il ne souffre que ce qu'a permis, que ce qu'a voulu la Providence. Et cependant, hélas ! lorsque je vois si peu de foi, si peu de piété sur la terre, si peu de vertu, si peu de charité parmi nous, mes yeux, oui, mes yeux se feroient

Des vices  
des hom-  
mes.

de l'est  
de l'ouest  
de l'est  
de l'ouest

*en ruisseaux d'eau, si je ne me con-*  
*lois en Dieu : lorsque je pense que*  
*cette société si différente de ce qu'elle*  
*me paroît, devoir être, j'y vivrai. . .*  
*oh ! si l'Eternel n'étoit avec moi, si*  
*l'Eternel n'étoit avec moi ! mon ame*  
*seroit submergée par la douleur.*

Des dé-  
 tails jour-  
 naliens de  
 la vie do-  
 mestique.

Je remarque encore combien on  
 fait peu voir la Providence dans les  
 détails de la vie commune & dans ces  
 défagrémens journaliers qui résultent  
 pour nous de l'humeur des personnes  
 avec qui nous vivons. De grands maux  
 réveillent notre ame, & l'avertissent  
 en quelque sorte de recourir à son  
 Dieu : ces peines légères, au contraire,  
 minent insensiblement notre bonheur,  
 aigrissent notre caractère, triomphent  
 souvent d'une patience que les plus  
 terribles revers eussent vainement at-  
 taquée. Si nous savons désormais y  
 voir Dieu, ces ennuis, ces chagrins

domestiques, ces effets de la mauvaise humeur ou de la malignité d'autrui, ces mortifications si sensibles, ces obstacles importuns à nos desirs, tous ces petits dérangemens, auxquels nous devons nous attendre, devront naturellement nous causer moins d'impatience; & dès lors nous aurons dans nos familles une humeur plus douce, plus égale, plus propre à nous rendre heureux nous-mêmes & ceux qui vivent avec nous.

*Il est donc par-tout & à tous égards,*

C'est donc par-tout & à tous égards, pour les plus petites choses, comme pour les plus grandes, que la Providence nous tranquillise & nous met, pour ainsi dire, au large. Ah! il faut l'avoir goûté, pour être capable de le concevoir, ce calme entier & profond, ce repos délicieux, ce bonheur d'une ame qui s'abandonne avec confiance à l'Eternel son Dieu. Tout y est pai-

CONCLUSION.

fible & ferein ; la paix, la paix ! descend du ciel vient, la remplir & l'inonder ; un doux & sublime attendrissement est son partage à toujours. . . . O quel saint transport élève mon cœur ! que je vois tout au-dessous de moi ! . . . *L'Eternel regne ! . . . Que les cieux se réjouissent ! que la terre s'égaie ! que la mer s'émeuve & frémissse de joie ! que les fleuves élevent leurs flots ! que les montagnes retentissent d'alégresse ! que les campagnes inanimées, que les sombres forêts jusqu'au fond de leurs retraites les plus reculées sentent la joie de son approche ! que toute la nature transportée s'anime au-devant de son Dieu pour chanter avec moi la gloire & la félicité de son empire ! Les cieux sont le trône du grand Roi ; la terre est le marche-pied de ses pieds : tout cet univers est son domaine, il domine en souverain sur l'immenfité ; c'est lui qui gouverne le monde avec*

*justice, & les peuples avec équité. Que donc tout habitant de la terre entende au fond de son cœur cette voix si douce & si consolante! "Ton Dieu, „ foible mortel! non, ton Dieu ne „ t'a point oublié! „ Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera son cœur & son esprit en Jésus-Christ. Dieu veuille que ce soit pour chacun de nous le fruit de ce discours! Amen.*





## SEPTIEME SERMON.

*Résurrection de la chair. Sur Jean V,*  
v. 28 : L'heure viendra que ceux  
qui sont dans les sépulcres.....  
en sortiront.

EXORDE. **N**OUS lisons dans le livre des Révé-  
lations d'Ezéchiel le récit d'une vi-  
sion bien frappante & bien magnifi-  
que. Il vit *une vaste campagne*, for-  
mée de poussière humaine & de cen-  
dres des morts; elle étoit pleine d'*os-  
semens secs* & décharnés, couverte des  
débris épars de corps autrefois ani-  
més : de quelque côté que se portas-  
sent les regards du prophete, il ne  
découvroit au loin, tout autour de  
lui, que l'effrayante image de la des-  
truction de l'homme; la mort seule  
remplissoit cet espace désert, & s'of-

froit par - tout à ses yeux sous toutes ces formes ; elle l'environnoit de toutes parts : un silence lugubre semble annoncer sa présence. La voix du prophete se fait entendre : “ *Ossemens* „ desséchés & sans vie , *écoutez la* „ *parole de l'Éternel ! . . .* „ Il parle : un frissonnement de vie parcourt *aussi-tôt* cette plaine immense ; tout se meut ; cette poussiere s'agite ; ces os dispersés *s'approchent* & s'unissent ; on entend *un bruit* effrayant à mesure qu'ils se rejoignent *les uns aux autres* : *un tremblement* , un frémissement universel *s'est fait* sentir à tous ces morceaux d'ossemens ; *il se forme* entr'eux *de la chair* ; il s'y étend *des nerfs* ; ils se recouvrent *de peau* : mais ils demeurent encore inanimés. La voix du prophete se fait entendre une seconde fois , & *l'esprit* de la vie *rentre* dans ces cadavres : tous ensemble se raniment ; *ils revivent* ; ils se levent ;

ils revoient la lumière du jour, & recouvrent l'usage de leurs membres; ils sortent vivans du sombre empire de la mort. . . . Mes freres! un spectacle plus grand & plus magnifique encore nous attend, & nos yeux le verront : au jour de la destruction de cet uniyers, nous verrons la foule innombrable des hommes qui auront vécu sur la terre *sortir en un moment, en un clin-d'œil*, du fond de leurs sépulcres & du milieu des ruines de la nature, à la voix souveraine du Fils de l'homme, au son éclatant de la trompette de l'archange. Quel jour pour les hommes! . . . Pleinement affranchis de la puissance de la mort, entièrement immortels, à jamais vivans, nous verrons s'ouvrir devant nous, & les portes du ciel, & les portes de l'enfer : alors tout vivra; le souffle de la vie remplira l'immensité de l'espace, & la mort ne sera plus. . .

Oui!

Où , certainement , elle viendra , cette heure solemnelle , où Dieu relèvera nos corps abattus par la mort , où les morts ressusciteront incorruptibles : nous croyons fermement la résurrection de la chair , & nous en trouvons dans le christianisme une parfaite assurance. La raison n'auroit jamais pu le découvrir par elle - même ; mais elle approuve , elle confirme , elle trouve conforme à ses lumieres autant qu'à nos desirs , ce que nous apprend à cet égard la révélation. Mêlons donc ici le raisonnement à l'Écriture , & cherchons à raisonner en chrétiens. Je ne fais au reste si le desir de vous expliquer un dogme aussi relevé me permettra d'avoir aujourd'hui toute ma simplicité ordinaire ; ce que j'ai à dire exige quelqu'attention , si vous voulez le bien comprendre.... Hommes immortels ! oubliez quelques instans , pour m'écouter , cette terre obscure qui ne

vous occupe que trop ; dégagez votre ame des vains soucis qui vous ont peut-être poursuivis jusques dans le temple de Dieu : que vos cœurs s'élevont ; que vos pensées se fixent ; que votre imagination s'allume !... Nous allons méditer ensemble sur notre immortalité. Cette méditation doit intéresser bien fortement l'homme le plus simple : car il est aussi immortel... Qu'il nous importe à tous de bien nous pénétrer de cette croyance majestueuse ! *Car, si les morts ne ressuscitent point, notre prédication est vaine ; votre foi l'est aussi ; notre Dieu n'est plus le Dieu des vivans, il n'est que le Dieu des morts ; & ceux qui le servent peuvent être malheureux. Ceux donc aussi que vous avez perdus, vos parens, vos amis, c'est sans retour ; ils sont péris ; vous ne les reverrez jamais ; comme ils ne peuvent revenir vers vous, vous n'irez point non plus*

vers eux. . . . Il seroit donc entre des  
ames vertueuses une éternelle sépara-  
tion ! . . & nous aussi , nous - mêmes ,  
après les courtes années d'une vie  
pleine de traverses , l'horreur d'un  
néant éternel seroit toute notre at-  
tente ! . . . O consolante certitude de  
l'immortalité ! préserve à jamais nos  
cœurs de succomber à ces accablan-  
tes , à ces désespérantes idées !

Non , je ne puis croire que l'homme I PARTIE.  
périsse tout entier , qu'il s'anéantisse Immortali-  
té de l'ame.  
à l'heure de la mort : il me semble  
voir au fond de son ame je ne fais  
quel instinct d'immortalité ; il desire  
que sa mémoire lui survive , & que  
ceux qu'il aime conservent quelque  
souvenir de lui ; à voir l'intérêt qu'il  
prend à ce qui doit être après lui , on  
diroit qu'il le verra , qu'il y prendra  
encore part. Sans prêter beaucoup de  
force à cette preuve de sentiment , au

moins me fera-t-il permis d'en conclure que l'homme a le desir de l'immortalité, qu'il est dans sa nature, & que ce desir lui fait illusion... Mais que dis-je, illusion!... Croirai-je qu'un sentiment naturel, un desir universel puisse être trompé?.. Si l'Être souverainement bon inspire à toute la race humaine le desir de l'immortalité, cela ne semble-t-il point indiquer au moins qu'ils sont capables d'être immortels? Eh! pourquoi donc leur auroit-il refusé ce privilege?... est-il un seul être, auquel il n'aime à donner tout le bonheur dont il peut jouir?...

O nature, je t'atteste!... lorsque je te contemple, tu n'offres à mon cœur réjoui qu'un doux spectacle de félicité; un contentement universel regne par-tout; toutes les moindres créatures de l'Éternel vivent heureuses dans ton sein; tout jouit; tout s'égaie;

tout l'univers est rempli de joie: du sommet des monts, du fond des vallées, du sein des forêts, du milieu des plaines, j'entends s'élever des accents d'allégresse, qui semblent être l'hommage de la reconnoissance de tous les êtres... Et cependant, au milieu de cette heureuse création, seul privé du bonheur qu'il voit par-tout autour de lui, seul mécontent, seul malheureux, l'homme, la plus noble & la plus excellente des créatures de Dieu, mêle ses tristes gémissemens à cette voix universelle d'actions de grâces. Fait pour le bonheur, capable de le connoître & d'en jouir, avide de le posséder, il ne peut y parvenir ici-bas, & son cœur inquiet s'agite en vain pour trouver le repos qui le fuit... S'il n'est pas immortel, pourquoi donc le Seigneur l'a-t-il tiré du néant? La création est-elle un bienfait pour lui? Il est *le plus misérable de tous les êtres.* Qu'est-ce

que l'homme en effet, *s'il ne peut avoir d'espérance en Dieu que pour cette vie seulement* ? Dans son enfance, il ne fait, pour ainsi dire, qu'achever de se dégager du néant ; il n'existe encore qu'à demi ; son ame est dans la nuit ; il n'est pas capable de bonheur : ses dernières années sont tristes, languissantes & pénibles ; c'est comme un hiver sombre & rigoureux ; le bonheur est épuisé, la vie insipide & presque semblable à une mort. Quel *court* espace sépare l'enfance de la vieillesse ! & cet intervalle *est* encore *plein* de travaux & *d'ennuis* ! Les chagrins, les soucis, les traverses, les maladies y germent en foule ; les douceurs même que nous y trouvons sont mêlées d'amertume... Et que sont quelques plaisirs épars & fugitifs, quelques biens incapables de remplir notre ame, & toujours encore empoisonnés & corrompus par la crainte de les perdre bientôt à ja-

mais ? Que seroit le bonheur même d'un paradis , si chaque instant pouvoit nous l'arracher sans retour ? . . . Hélas ! on ne pourroit en jouir qu'en tremblant . . . Oui , mon ame troublée croiroit le sentir lui échapper à tout moment , & n'auroit aucune pure & véritable jouissance . . . Ah , mes freres ! si l'immortalité n'est qu'un rêve , si la vie présente est notre tout , si la mort est le terme de nos destinées , gémissons d'être nés. Seroit-ce là notre destination ? . . . Ce ne seroit donc que pour nous seuls que le Dieu de l'univers eût été cruel ! . . .

Eh ! pourquoi se seroit-il plu à enrichir notre ame des plus belles & des plus nobles qualités , à la rendre capable de s'élever à lui , supérieure à tout ce qui l'environne ici-bas , trop grande & trop vaste , j'ose le dire , pour être heureuse sur cette terre ? Cette ame , qui contemple avec trans-

port l'assemblage des œuvres de Dieu, qui pénètre jusqu'au fond des abîmes, qui s'élançe jusqu'au haut des cieux, pour laquelle ce monde est trop étroit; cette ame, qui conserve le souvenir du passé, qui fait prévoir l'avenir, dont la prudence influe sur les événemens, par laquelle l'homme, souverain de la création, a changé la face de la terre & assujéti la nature entière à ses besoins, à ses plaisirs, quelquefois même à ses simples caprices; cette ame riche & féconde, qui invente, qui dispose, qui exécute, qui abonde en ressources & en moyens. . . je dirai bien plus, cette ame capable de vertu, qui fait connoître son Créateur, qui fait t'admirer . . . qui fait t'aimer & te servir, ô mon Dieu! . . . cette étincelle de la Divinité ne brilleroit un instant que pour aller aussitôt s'éteindre & s'abymer dans un profond néant! A l'instant où elle com-

mence seulement à faire quelques pas vers la perfection, où elle est devenue plus susceptible de bonheur, où son existence est encore incomplète, où il lui reste infiniment à acquérir, où elle ne fait encore que s'essayer, pour ainsi dire, à la vertu; tout-à-coup la mort viendrait la frapper, comme un tonnerre, & elle s'anéantiroit! & tout périroit pour elle!... comme si un fleuve rapide s'arrêtoit au milieu de sa course... Non! *l'esprit* vient de Dieu; son origine est céleste; ses destinées ne sont point remplies; il n'a pas joui du bonheur: tout me porte donc à croire qu'il ne meurt point; mais qu'il *retourne à Dieu qui nous l'a donné.*

Si nous pouvions nous tromper en croyant ainsi l'homme immortel, ô combien cette sublime & consolante erreur seroit nécessaire au cœur de l'homme de bien! car s'il meurt tout

entier, où est sa récompense? *que lui reviendra-t-il de sa justice, si un même trépas anéantit également le juste & l'injuste, & confond dans un commun néant l'homme avec les animaux? Le bonheur de la vertu ne consiste alors que dans une satisfaction trompeuse, dans une élévation d'ame chimérique & dans de vaines espérances; ce n'est plus qu'un songe, moins réel encore peut-être que celui du méchant. Pourquoi s'impose-t-il tant de travaux, tant de privations, tant de pénibles efforts?... Ah! c'est parce que son ame généreuse est frappée du pressentiment auguste de son immortalité.... Et ce pressentiment ne le trompe point: j'en jure par le Dieu qui aime la justice & qui abhorre l'iniquité!.. Mes freres! puisque Dieu est, il est absolument impossible de regarder comme douteuse la seule croyance qui nous fasse voir en lui le rémunéra-*

teur de ceux qui le craignent : puisque Dieu est, une croyance est nécessairement vraie, dès qu'on ne sauroit la détruire sans renverser avec elle les fondemens sacrés de la vertu, sans convenir que les plus vertueux peuvent être aussi *les plus misérables de tous les hommes*, & que ce seroit souvent en vain que l'on travailleroit pour le Seigneur.

Mais, quoique je ne voie aucune réponse à ce raisonnement rempli de force, je sens cependant combien il est naturel de souhaiter une certitude plus complete dans une matiere si fort intéressante pour le genre humain, où la raison timide & défiante n'ose décider entièrement, parce que nous y avons trop d'intérêt... O si notre suprême Bienfaiteur avoit daigné nous en accorder une parfaite assurance!.. Il l'a fait. Mes chers freres ! il a dit à l'homme : " l'immortalité est à toi ; "

236 *Résurrection de la chair.*

& notre existence actuelle ne doit pas maintenant être plus certaine pour nous que notre existence éternelle : car *Jésus a mis* dans toute son évidence *la vie & l'immortalité par son Evangile* & par sa propre résurrection. On peut dire que sa religion repose toute entière sur ce dogme fondamental : tout s'y rapporte ; tout le suppose ; tout en est, ou la preuve, ou la conséquence. . . .  
Oui, c'est une *espérance* que nous avons en Dieu même ; & cette *espérance* est ferme & certaine ; elle ne nous *confondra point*.

II. PARTIE. Rétablissement des corps.

Et ce n'est pas seulement l'immortalité de l'ame que nous vous annonçons ; c'est l'immortalité de l'homme, la réunion de l'ame au corps, la résurrection de la chair. Cette doctrine, si surprenante au premier coup-d'œil, vous paroîtra bientôt conforme à la raison, si vous considérez qu'elle n'est

qu'une conséquence naturelle de la croyance de l'immortalité. Seroit-il digne en effet de la sagesse du Seigneur d'avoir si intimement uni l'ame immortelle au corps périssable, de l'avoir accoutumée à cette union, si le glaive de la mort devoit séparer à jamais ces deux parties de nous-mêmes?.. Ce ne seroit donc plus l'homme qui seroit immortel : une partie de son existence iroit se perdre sans retour & s'enfvelir dans le néant ; notre corps, à jamais *retenu dans les liens de la mort*, disparoîtroit dans la nuit du tombeau. Non, mes freres ! si l'ame est immortelle, il est absolument inconcevable qu'il n'y ait point de résurrection.

D'abord, il me paroît impossible qu'un esprit, à moins qu'il ne soit infini comme Dieu lui-même, subsiste sans que son existence soit fixée & déterminée par un corps, auquel il est

attaché, qui le renferme & le limite.

Mais sur-tout, comprenez - vous que votre ame pût subsister séparée de votre corps, de ce corps qu'elle anima si long - tems, qu'elle gouvernoit en souveraine, & qui exécutoit les arrêts de sa volonté? Elle, qui n'agissoit que par lui; qui sembloit se distribuer dans chaque sens & dans chaque membre; qui n'avoit de communication que par lui avec les objets extérieurs, avec tout l'univers, avec la nature entière! Comme *un corps sans ame est mort*, de même il me semble qu'une ame sans corps demeureroit languissante & sans fonction, ne jouiroit plus de l'existence, n'existeroit même qu'à peine; il me semble qu'elle ne sauroit s'en passer. Le corps n'est point une prison pour elle, mais une demeure qu'elle est faite pour habiter, au séjour de laquelle elle s'est accoutumée, hors de laquelle il n'est point de lieu pour elle:

si son habitation est à jamais détruite, que deviendra-t-elle? Egarée, errante & comme perdue dans des espaces immenses, dépouillée de ce corps qui lui servoit de vêtement, elle ne pourroit conserver qu'une existence vague, oisive, inutile : il vaudroit presque mieux pour elle qu'elle pérît avec le corps, que, lorsqu'il s'écroule, elle demeurât ensevelie sous ses ruines. Quelle pénible & douloureuse séparation ! Dans quelle solitude absolue, affreuse, elle resteroit ! dans quel triste abandon elle se trouveroit !... Oui, mes freres ! quoique l'ame doive nous être infiniment plus précieuse que le corps, quoiqu'elle porte *l'image de Dieu*, quoique remplie d'excellence & de dignité, il n'en est pas moins vrai de dire qu'elle est faite pour le corps, aussi bien que le corps est fait pour elle, & qu'elle est tellement assujettie à cette union, que le corps

qu'elle anime est aussi une partie, une partie essentielle, &, si j'ose le dire, une moitié de notre existence. S'il falloit donc concevoir l'ame immortelle, sans admettre la résurrection de la chair, je ne le saurois, parce que ni ma raison, ni mon imagination, ne peuvent se former aucune idée d'une semblable immortalité : ni l'homme simple, ni l'homme éclairé ne pourroient se familiariser avec une telle croyance. Aussi Dieu, qui connoît la nature humaine, a-t-il jugé bon de nous faire annoncer la résurrection de la chair, & de nous en montrer vivement la possibilité & l'entière certitude dans l'exemple de Jésus-Christ. Nous savons que nos corps ne feront point la proie de la mort & ne sauroient demeurer toujours en faiblesse ; nous savons que *la mort* est absolument *détruite*, anéantie ; qu'elle n'est plus ; que Jésus *en a racheté*

*chète nos corps* aussi bien que *nos âmes* ; que *comme tous meurent en Adam* , *tous revivront par Christ* , parce qu'il a pleinement réparé tout le mal qu'a-voit fait au genre humain le péché du premier homme. Nous sommes donc entièrement affranchis du pouvoir de la mort ; *la mer & le sépulcre rendront un jour les morts qui sont en eux* ; l'homme , reprenant toute son existence , reviendra à la vie du sein des tombeaux , sans y laisser la moindre partie de son être . . . Rien de nous ne doit *mourir pour toujours* .

Mais je crains qu'il n'arrive à beaucoup de chrétiens d'admettre cette doctrine d'une manière peu conforme à la saine raison , en s'imaginant que ce sera précisément ce même corps qui sera rétabli en vie au dernier jour. Cette légère erreur ne me paroîtroit d'aucune importance , si elle n'ouvroit un vaste champ aux objections des

moqueurs & des incrédules. Je ne fais, chrétiens! si c'est ainsi que vous avez cru jusqu'ici la résurrection de la chair; je ne fais si vous avez pu croire que ce corps, tel-qu'il est, pût devenir un jour immortel. Quoi! ces chairs, que le sang arrose continuellement; ces os fragiles, qui les soutiennent; ces nerfs si délicats, qui les unissent; ces veines, qui sont comme des canaux, par lesquels le sang coulant en longs ruisseaux, répand dans tout le corps & le mouvement & la vie: tout cet assemblage de matière grossière & terrestre, tout ce frêle tissu, qu'il est déjà si surprenant de voir durer *soixante & dix*, & dans les plus vigoureux, *quatre-vingts ans*... il deviendroit immortel! L'homme demeureroit donc assujetti pendant toute l'éternité à la faim, à la soif, au froid, au chaud, à toutes ces incommodités, à tous ces besoins, sans lesquels un corps tel que celui-ci

ne sauroit subsister : *la chair & le sang* pourroient donc posséder le royaume de Dieu.

Et d'ailleurs, comment une semblable résurrection seroit-elle possible ? Toute la poussière de la terre suffiroit-elle seulement pour reformer les corps de tous ceux qui ont vécu sur sa face & qui y vivront encore jusqu'à la fin des siècles ? *Jugez-en vous-mêmes ; je vous parle comme à des hommes intelligens.*

Vous voyez mettre un corps mort dans la fosse : il se corrompt ; il se dissout ; sa cendre se mêle à la poudre de la terre, que vous foulez aux pieds : bientôt les mêmes parties qui composoient ce corps humain, passent dans *l'herbe de la terre*, dans les plantes qui la couvrent & qui tirent de son sein tout leur accroissement ; ces plantes servent d'aliment *aux oiseaux du ciel*, aux animaux terrestres, qui

nous servent à leur tour de nourriture. Ainsi la mort entretient continuellement la vie dans ce monde, & tous les êtres vivans peuvent dire à la pourriture & à la corruption : “ Tu es ma mere „ & ma sœur : c’est par toi & de toi que „ je subsiste : je suis sorti de ton sein „ pour rentrer dans ton sein. „ C’est ainsi que s’entretiennent la nature & l’ordre merveilleux de l’univers. Et dans ce cercle continuel de vie & de mort, de destruction & de renouvellement, ne comprenez-vous pas que les mêmes portions de matière, qui ont déjà servi à former le corps d’un homme, peuvent entrer successivement pendant la suite des siècles dans des milliers de corps humains ; en sorte que la génération présente n’est formée, pour ainsi dire, que des débris des générations précédentes.

Je fais que Dieu est tout-puissant : mais les choses impossibles ne sont

jamais l'objet de sa toute-puissance ; il ne veut pas , il ne sauroit vouloir ce qui est contraire aux loix de la nature , qu'il a lui-même établies : son œil suit aisément , il est vrai , toutes les moindres parcelles de notre corps éparfes aux extrémités de la terre ; sa volonté les rassembleroit sans peine *des quatre vents* : mais pourroit-il faire que les mêmes parties de matières se trouvassent à la fois dans plusieurs corps différens ?.. Si cela est , que voyons-nous d'abfurde dans le dogme de la transsubstantiation ? Pourquoi le corps de Jésus-Christ ne seroit-il pas en plusieurs endroits dans le même tems ?.. C'est ainsi , mes freres ! c'est par ces fausses explications , qu'on a trop souvent exposé l'Écriture aux raileries des profanes.

Et si vous pouviez penser que je vous prêche ici un nouvel Evangile , il suffiroit , pour vous convaincre de

contraire, de lire attentivement & sans prévention la seconde partie du chapitre quinzieme de la premiere Epître aux Corinthiens : *voici ce qu'y dit saint Paul après Jésus - Christ, comme nous le faisons après lui : c'est que la chair & le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, ni la corruption dont nous sommes composés être mise en possession de l'immortalité ; c'est que les morts ressusciteront, mais incorruptibles ; c'est que ceux qui vivront encore seront tous changés, ce qui n'arriveroit pas si c'étoit précisément ce même corps qui dût subsister éternellement ; c'est que le corps, qui est semé terrestre, corruptible, méprisable, infirme & mortel, ressuscitera céleste, incorruptible, glorieux, plein de force, & revêtu de l'immortalité ; c'est qu'il sera un corps spirituel, c'est - à - dire, léger, subtil, aérien, plus délié peut-être que l'air que nous respirons, que*

le soufflé des vents qui nous rafraîchissent, que le pur rayon de la lumière qui nous éclaire; dégagé des besoins de la vie; agile & prompt à obéir à notre ame; inaccessible aux infirmités, aux maladies, au sommeil, à la fatigue; tel en un mot que nous ne saurions maintenant nous en former une idée distincte & précise. Alors, dit Jésus lui-même, alors; devenus semblables aux *anges de Dieu, qui sont dans le ciel, les hommes ressuscités ne pourront plus mourir; ils ne mangeront point, & ne boiront point, & ne se marieront point; & il n'y aura plus de nuit pour eux. Si tel doit être le sort éternel de ceux qui seront jugés dignes d'avoir part au siècle à venir, il faut nécessairement qu'ils aient un corps bien différent du nôtre; celui-ci ne leur seroit plus propre; il n'auroit aucun rapport à leur état à venir; il n'y seroit, comme vous devez le com-*

prendre vous-mêmes, absolument point convenable. Ne soyez donc pas scandalisés, lorsque les ministres de l'Évangile, pour répondre à l'audacieuse incrédulité, vous répètent d'après saint Paul, que, comme *autre est l'éclat dont brillent le soleil & les astres du ciel; autre la faible lumière qu'en empruntent les corps terrestres; il en sera aussi de même à la résurrection du corps que Dieu nous donnera par rapport à celui que nous avons à présent*: car, en parlant ainsi, nous parlons avec l'Écriture, que nous vous prêchons.

Il est cependant encore évident que *le corps glorieux*, qui ne fauroit être précisément le même que nous avons aujourd'hui, ne fauroit non plus en être tout-à-fait différent, lui être tout-à-fait étranger: sans quoi ce ne seroit plus le même homme.

qui feroit immortel; ce ne feroit plus une résurrection, mais une nouvelle création. Aussi l'Écriture nous dit: elle qu'il faut que ce soit ce corps mortel, qui par un changement entier soit revêtu de l'immortalité: ce même corps périssable & corruptible, qui soit à jamais revêtu de l'incorruptibilité.

Que dirons nous donc maintenant, & comment concilier toutes ces idées? Mes freres! qu'il nous soit permis, sans imposer ici notre croyance à personne, de vous indiquer une idée qui n'est, j'en conviens, qu'une conjecture de l'esprit humain; mais qui nous a toujours paru satisfaisante pour la raison; conforme à l'Écriture; je dirai même renfermée & comme enveloppée dans les expressions de saint Paul... Pardonne, grand Dieu! si ma bouche, qui ne s'ouvrit jamais dans cette chaire sacrée que pour prononcer à ton peuple les oracles

même de ta parole, dont la certitude est immuable, se permet une fois d'y annoncer ce qui n'est que vraisemblable ! *Tu le fais, ô Eternel ! & ton esprit en rend témoignage à ma conscience* : si j'abaisse aujourd'hui la dignité de mon ministère jusqu'à ne parler qu'avec la simple autorité d'un homme, c'est pour augmenter aux yeux de mes frères la vraisemblance de tes *mysteres* ; c'est pour mettre, autant qu'il m'est possible, à la portée d'une raison éclairée & religieuse l'importante & sublime croyance de notre immortalité. . . . Mon cœur ne craint point de t'en prendre à témoin ! . . .

Nous concevons donc, & saint Paul nous semble indiquer lui-même assez clairement, que le germe du corps immortel est renfermé dans ce corps périssable, comme le germe du *bled* qui croît dans les campagnes étoit renfermé dans le *grain* que vous avez

*Sémé* ; que c'est proprement en lui qu'habite notre ame , à lui qu'elle est inséparablement unie , & que viennent aboutir , comme à leur centre commun , toutes les sensations que nous éprouvons pendant la vie , & dont l'impression s'y conserve ; qu'il est ainsi en quelque sorte le siege de l'ame , qui de là répand dans tout notre corps son influence vivifiante ; qu'il ne meurt point & ne périt point , lorsque le corps se consume , mais qu'il est réservé pour le jour de la résurrection , où tout-à-coup , au son de la dernière trompette , il s'élancera du fond des sépulcres , & se développera avec la rapidité de l'éclair & de la pensée : comme si le germe imperceptible d'un arbre élevé de nos forêts se développant en un clin-d'œil par la volonté du Tout-Puissant , & prenant tout-à-coup tout l'accroissement , toute la hauteur , toute l'étendue qu'il reçoit

lentement du cours insensible des saisons, déployoit tout-à-la-fois tous les rameaux, toutes les feuilles & tous les fruits: C'est ainsi que nous nous efforçons de nous former quelque foible image de la résurrection de la chair.

Nous ne voyons rien dans ce système, qui ne s'accorde parfaitement avec la raison & avec l'Écriture; enforte que, sans avoir la témérité d'en faire un article de foi, nous croyons extrêmement naturel de l'adopter: pourquoi nous ferions-nous de la peine d'embrasser une opinion qui explique tout, qui concilie tout, qui leve toutes les difficultés? Elle établit, elle éclaire le dogme de l'immortalité de l'ame & de sa réunion avec le corps; elle montre comment le corps immortel, sans être précisément ce grossier amas de matière vile & terrestre, ne lui fera pourtant point

étranger; il nous semble en un mot qu'elle satisfait à tout; & c'est pour cela que nous avons cru pouvoir & devoir même vous la proposer.

Bien loin que la résurrection de la chair, sur-tout comme nous venons de vous l'expliquer, renferme rien d'impossible au Créateur tout-puissant de cet univers, il n'est rien au contraire de plus conforme à toutes ses perfections; car *Dieu n'a point fait la mort; il ne sauroit prendre plaisir à voir périr les vivans*, lui, qui a créé toutes choses pour être; & les hommes qui peuplent le monde pour jouir du bonheur! lui, qui n'aime à multiplier les créatures intelligentes & sensibles, que pour augmenter le nombre des êtres capables de parvenir au salut!.. Eh! comment cette résurrection, si digne de sa sagesse & de sa bonté, vous sembleroit-elle au-dessus de sa

III. PARTIE. Pré-  
vés.

I. Que  
Dieu peut,

254 *Résurrection de la chair.*

*puissance éternelle? Ne savez-vous pas que c'est lui qui tira le monde entier du néant? N'est-ce pas lui qui vous a faits, qui a tissé vos nerfs, agencé vos os, disposé toutes les parties de votre corps, accru & développé tous vos membres d'une étrange & admirable manière, & les a revêtus de peau & de chair? N'est-il pas le souverain de la vie & de la mort? Que ne peut-il point? &, s'il veut ressusciter les morts, qui pourra résister à sa volonté?... Du sein même de l'affreux abyme du néant, il fauroit bien encore nous rappeler à l'existence.*

& 2. qu'il  
veut ressus-  
citer les  
morts.

*Et il veut notre résurrection; il en a donné une preuve certaine à tous les hommes, en ressuscitant son fils, & nous régénérant ainsi nous-mêmes en espérance de vie... Comment pourrois-je encore douter de ma résurrection?... O Jésus! prince de la vie! vainqueur*

de la mort ! avec quelle douce confiance je me repose en tes saintes promesses ! comment la mort régneroit-elle sur moi ? tu l'as terrassée ; elle est *sous tes pieds*. Tu n'es point demeuré sous sa puissance ; mais tu as confirmé la certitude des promesses que tu nous as faites en ressuscitant ton propre corps. Il ne m'est plus possible maintenant de douter un moment de ma résurrection : c'est toi qui m'en assures, & Dieu t'a ressuscité.

Croyons - le , mes chers freres ! croyons - le pour notre consolation : il n'abandonnera point non plus nos ames dans le sépulcre , & il ne souffrira pas que ses saints demeurent la proie de la corruption ; mais il nous fera connoître le chemin de la vie , afin que nous soyons avec lui. . . Oui ! le Seigneur lui-même descendra du ciel avec un cri d'exhortation ; & tous les morts , grands & petits , tant les justes que les injustes ,

256 *Résurrection de la chair.*

*sortant à sa voix de leurs tombeaux, se tiendront tous ensemble devant lui dans le silence & dans l'attente. . . C'est alors que la mort, ce terrible ennemi du genre humain, sera enfin détruite, engloutie en victoire, & jetée dans l'étang de feu.*

De l'état  
des âmes  
en atten-  
dant la ré-  
surrection.

Qu'est-ce donc pour nous que la mort ? Un sommeil. *Ceux qui meurent au Seigneur, ne font que s'endormir doucement entre les bras d'un père. Que leur repos sera paisible dans son sein ! que leur réveil sera tranquille & fortuné ! . . . Affurés de ressusciter bientôt pour la vie, devrions-nous avoir la moindre inquiétude sur l'état où nous ferons en attendant la résurrection de nos corps ? Quel qu'il soit, ne sentons-nous pas que ce sera nécessairement un état heureux ? . . . Si c'est un sommeil, qu'il sera doux après les longs travaux de la vie humaine ! . . .*

Qu'il

qu'il nous paroîtra court, à l'instant où nous en serons réveillés ! Ce tems n'aura pas même existé pour nous. Que si, comme on peut aimer à le croire, nous conservons le sentiment de l'existence, alors l'absence de tous les maux, le souvenir d'une vie innocente, la douceur d'un profond repos, l'attente certaine & le pressentiment de l'immortalité, n'auront-ils pas de quoi nous suffire, jusqu'à ce que le jour de la résurrection nous mette à jamais en possession de ce bonheur complet, immense, infiniment varié, que nous attendons avec confiance de la magnifique libéralité du Seigneur ?

Consacrons encore quelques instans à repasser sur cette grande vérité.

Qu'un cadavre s'offre à mes yeux, APPLI-  
je recule d'horreur, je frémis ! Ces CATION.  
yeux éteints ; ces membres inanimés ;  
cette pâleur de la mort ; ces chairs

258 *Résurrection de la chair.*

livides, qui se corrompent, que les vers vont ronger, que la pourriture va consumer ; cette odeur de mort qui s'en exhale. . . . O hommes ! . . . & voilà ce que nous deviendrons tous ! . . . Triste & lugubre image qui n'inspire que le dégoût & l'horreur ! O mort ! que ton aspect est effrayant ! sous quels traits horribles tu t'offres à moi ! . . . Je ne vois plus en moi qu'une abjecte & méprisable créature, l'égale du ver que j'écrase. Une voix menaçante s'élève & me crie : " Ta pouffière va s'écrouer ; tu vas mourir. . . . " Que dis-je ! . . . *ô mon ame ! pourquoi ce frémissement ? pourquoi ferois-tu tremblante ? Espere au Dieu qui ressuscite les morts.* Je ne suis plus humilié, je ne m'afflige plus, lorsque je pense qu'un corps incorruptible & glorieux est l'habitation réservée à mon ame. C'est la certitude de la résurrection, qui relève notre courage abattu & consterné,

qui met l'homme au-dessus de toutes les créatures qui l'entourent. Tout passe, tout finit, tout périra, un néant universel engloutira la nature. Ces plantes, ces animaux que je vois autour de moi; cette terre que j'habite; ces astres brillans qui m'éclairent; ces cieux immenses & magnifiques; toute l'armée innombrable des êtres que l'Éternel a créés, doit un jour s'anéantir... L'homme, l'homme seul, semblable à Dieu, survit à la ruine du monde; l'homme partage l'immortalité du Seigneur. O glorieuse attente! L'aspect de la nature, après qu'un long hiver l'a dépouillée de tous ses ornemens, l'a couverte d'un voile de mort, à l'instant où elle renaît avec toute la parure du printems, revêtue d'une nouvelle verdure, lorsque tous les êtres se raniment & que les airs, les forêts, les eaux, le monde entier semble rempli de vie & de joie; cet

aspect enchanteur est moins doux, moins attendrissant, moins délicieux pour l'âme, que l'espérance de la résurrection ! O comme cette espérance embellit la vie humaine ! comme elle satisfait & réjouit le cœur de l'homme ! comme elle adoucit toutes nos peines !.. C'est comme un roc élevé, au pied duquel viennent se briser les vagues furieuses de la douleur !..

*Soyez donc fermes*, hommes immortels !... & toi, ô mon cœur ! sois *inébranlable*. Je vois tous les maux de la vie diminuer & s'évanouir ; ils se retirent, ils s'enfuient vers les ombres de la mort... Où sont-elles, les ombres de la mort ? quel divin éclat les pénètre, les illumine, les dissipe !... Oh ! voyez, voyez l'immortalité, & franchissez sans crainte ce passage... Craindre la mort ! Eh ! n'est-elle pas défarmée ?.. Lorsque sa main glacée s'appesantira sur moi, lorsqu'elle tran-

chera le fil de mes jours, & que ce corps demeurera fans vie, ô vous, qui m'aurez aimé ! *ne pleurez pas sur moi* ; car il ne me fera arrivé aucun mal. Si j'ai fervi l'Eternel, je ne serai pas mort, je n'aurai fait que *retourner à lui* . . .

Ah ! je le fens, si le pouvoir de la mort est encore redoutable pour le chrétien ; si *son aiguillon* se fait sentir à nous, ce ne fera pas lorsqu'elle nous enlèvera les restes de cette vie déplorable ; mais lorsqu'elle nous arrachera les soutiens de notre existence, ceux qui nous la faisoient aimer. . . . Dieu consolateur ! sois avec nous dans ces momens terribles ! soutiens alors notre ame éperdue ! soulage notre cœur déchiré ! ne permets pas *que nous nous laissions aller à la douleur, comme s'il ne nous restoit aucune espérance* ! Fais-nous sentir qu'ils vivent, & que notre séparation ne durera pas

long-tems ! que nous trouvions une puissante consolation dans l'espérance de l'immortalité ! . . .

Mes freres ! voulons-nous avoir le droit de nous consoler ainsi ? voulons-nous en mourant laisser à nos parens , à nos amis , ces faintes consolations ? Soyons vertueux , *abondans toujours en l'œuvre du Seigneur . . .* Ah ! *ce n'est point en vain qu'on travaille pour lui !* Vous le savez ; il a l'éternité toute entière pour vous récompenser ; & à l'heure de la mort , *que vous restera-t-il de tout votre travail que vous aurez fait sous le soleil ?* Ce que vous aurez fait pour Dieu . . . Comme vous sentirez alors que *tout le reste n'étoit que vanité & rongement d'esprit ! . .* Que ne le sentez-vous dès maintenant ! Si ce sentiment vous portoit à faire pour Dieu seulement la moitié des efforts que je vois faire aux mondains pour s'enrichir , pour s'élever , pour plaire

à leurs semblables, à l'homme sensible pour gagner le cœur d'un ami, & si souvent en vain ; votre récompense ne périroit point....

Elle approche, elle ne fauroit être bien éloignée pour aucun d'entre nous, cette heure de lumière, où vous sentirez combien est malheureux celui qui a négligé de se rendre agréable au Seigneur, où tout vous échappera, où vos œuvres seules vous suivront.

Alors, qui vous consolera ? qui vous soutiendra ?... L'attente de la résurrection !... Non, ce n'est que pour le juste qu'elle est consolante ; le pécheur impénitent la rend terrible pour lui ; il *ressuscitera pour la condamnation* !...

Grand Dieu, quelle horreur me fait !.. Il vivra... Mais, ô vie affreuse, ô vie infortunée ! elle sera pleine de regrets, de douleur, de remords ; elle sera en proie à toutes les horreurs de la mort... Oui, la mort seule fera

vivante pour lui, & il se nourrira de  
désespoir. Il voudroit rentrer dans le  
néant; mais il faudra vivre : il invo-  
quera la mort; mais la mort sera sourde  
à ses cris. *Alors*, dit l'Écriture, *les*  
*hommes chercheront la mort, & ne la*  
*trouveront point; ils désireront de mou-*  
*rir, & la mort s'enfuira d'eux.* . . O  
pensée terrible! . . qui d'entre nous  
tous veut s'exposer à *tomber ainsi en-*  
*tre les mains du Dieu vivant?* *Trava-*  
*villons donc constamment à avoir la*  
*conscience sans reproche,* . . non-seule-  
ment *devant les hommes,* mais sur-  
tout *devant Dieu* notre juge; & alors  
nous pourrons nous réjouir & nous  
consoler en tout tems, *ayant cette fer-*  
*me espérance en Dieu, que la résurrec-*  
*tion des morts arrivera, & qu'en ce*  
*jour-là nous ressusciterons pour la vie.* . .  
O mes chers freres! puissiez-vous  
l'obtenir de la miséricorde du Seigneur!  
Amen!



## HUITIEME SERMON.

*Sur le Printems. Ps. CXI, v. 2 :*

Les œuvres de Dieu sont grandes :  
elles sont recherchées par ceux qui  
y prennent plaisir.

**J**E me représente souvent la nature EXORDE.  
sous l'image d'un temple immense con-  
sacré au Seigneur & rempli de sa di-  
vinité ; sur l'entrée de ce temple au-  
guste je crois voir gravées du doigt de  
Dieu même ces belles paroles du Psal-  
miste , seules dignes de lui servir d'inf-  
cription : Sacrificateur en quelque sorte  
de ce temple , l'homme doit les sentir  
& les méditer souvent ; il faut que son  
cœur en soit pénétré : c'est un hom-  
mage bien juste & bien naturel que  
ce sentiment ; *c'est notre service raison-  
nable.* Le plus simple n'en est point

dispensé : car le spectacle de la nature fut destiné par le Créateur de l'univers à l'instruction des simples ; ils peuvent entendre aussi *la voix* magnifique de ses ouvrages , cette voix qui *vole jusqu'aux extrémités du monde* ; & je vois que l'Écriture exhorte tous les habitans de la terre à admirer sa gloire & sa bonté dans les merveilles de ses œuvres. Je n'ai donc pas cru m'écarter du but du ministère sacré qui m'a été confié , en essayant aujourd'hui de rendre plus vifs , plus religieux , plus doux , plus utiles ces sentimens de plaisir qu'excite naturellement le retour de la plus agréable des saisons. Que ne puis-je les consacrer à notre Bienfaiteur , les lui *présenter* comme une offrande *sainte* , & *agréable à ses yeux* ! Que ne peut notre reconnaissance , enflammée par cette méditation , s'élever à l'Auteur de tous les biens , *comme l'oblation* du cœur de

ses enfans ! . . . O qu'elles sont grandes ,  
les œuvres de notre Dieu ! lui seul fait  
des choses admirables. Que leur étude  
& leur recherche est digne de l'ame la  
plus élevée ! qu'elle est satisfaisante  
pour l'homme ! que nous devons tous  
y prendre de plaisir ! . . . Et cependant ,  
hélas ! trop souvent une malheureuse  
& coupable indifférence ferme nos  
yeux & nos cœurs ; nous voyons la  
nature se réveiller de son long som-  
meil, les campagnes se ranimer , le  
monde entier renaître , sans nous ré-  
jouir en ce Dieu , dont les bienfaits  
se répandent & se multiplient autour  
de nous , dont nous pourrions goûter  
& savourer la précieuse bonté . . . De  
quels doux sentimens nous nous pri-  
vons ! à quel bonheur nous renon-  
çons ! . . . Voulons-nous donc toujours  
mériter à tous égards ce reproche d'un  
prophete ? “ Vous voyez beaucoup de  
choses , mais vous ne prenez garde à

rien. . . . O mes chers freres ! que je croirois vous avoir été utile ; si ce discours vous apprenoit à voir les beautés de la nature d'un œil plus sensible & plus religieux . . . Pourroit-il ne point vous intéresser ? . . . Homme ; je viens parler à des hommes , de la nature & du Dieu de la nature : je célébrerai le Seigneur avec eux ; ma méditation lui sera agréable ; & moi , je me réjouirai en l'Eternel.

## I PARTIE.

La nature est toujours grande ; les révolutions de l'année dans son cours si régulièrement varié , les divers changemens des saisons ne font que lui donner un nouvel aspect ; mais sa majesté & sa magnificence ne passent point : nous la voyons dans les neiges & les glaces de l'hiver , dans les ardeurs & la pompe de l'été , dans l'abondance des fruits de l'automne. Cependant , s'il est un tems où la présence

du Créateur devienne plus sensible à l'homme dans le vaste temple de la nature, où cette *majesté des œuvres de Dieu* soit plus simple & plus touchante, où les sentimens qu'elle inspire s'approchent davantage de nos cœurs, c'est cet instant de joie & de vie, qui est comme une résurrection universelle.

Je voudrois pouvoir tracer ici un tableau qui ne fût pas tout-à-fait indigne de son modèle... Mais qui peut peindre comme la nature ? qui peut rendre sa riante simplicité, son attendrissante grandeur ? où trouver des expressions assez nobles, des images assez riches ? Que nos paroles sont petites & mortes devant la sainte *majesté des œuvres* vivantes de Dieu ! Entreprendrai-je de dépeindre foiblement les délices de la nature dans la plus riante des saisons, cette lumière

r. Tableau  
du prin-  
tems.

si pure & si vive répandue dans l'immenfité des cieux, ces vents doux & fertiles, cette chaleur agréable & tempérée, qui ouvrent le fein de la terre; les airs adoucis, embaumés & rafraîchis par le fouffle du printems? Comment peindre la demeure de l'homme, embellie par la main du Créateur; *la terre baignée de rosée, amollie & abondamment arrosée par des pluies salutaires, préparée à se couvrir des richesses de l'Eternel; sa surface ornée de verdure, qui attache & réjouit la vue; l'éclat de ses couleurs si vives, si prodigieusement variées, si agréablement mêlées; ces eaux sans cesse renouvelées, qui coulent des montagnes, entretiennent la fraîcheur & la fécondité dans les vallées, & abreuvent tous les animaux; la parure des forêts qui couronnent les montagnes, où habitent les oiseaux des cieux, qui font résonner leur voix du milieu des*

*feuilles*; la foule innombrable des êtres vivans qui remplissent & animent l'univers?.. L'imagination la plus puissante n'oseroit seulement entreprendre de se représenter l'assemblage, l'harmonie & la variété des merveilles de Dieu; elle se trouble à leur aspect... O hommes! *ouvrez vos yeux*, & voyez; voyez comme *la terre*, dégagée de ses liens, ornée & *rassasiée*, est riante & brillante de toutes parts! voyez comme la main cachée de la nature donne un accroissement insensible & rapide à toutes ses productions! voyez croître chaque jour l'espérance de l'année!.. Quelle étonnante profusion de biens! quelle immensité de créatures! quelle surabondance de vie! Tout s'égaie, tout jouit, & *les côteaux* sont revêtus de joie: *les campagnes* sont couvertes de troupeaux; le foin germe dans *les vallées* pour leur servir de pâture, & *le froment* y croît en abondance pour

*L'usage de l'homme* : la bénédiction descend du ciel sur le monde en attente, & découle même sur les loges solitaires du désert. Tout est heureux ; les êtres même les plus inanimés semblent participer & concourir à la joie universelle : je crois voir les cieux se réjouir, la terre s'égayer, les montagnes & les rivières, les campagnes & les forêts, l'univers entier rempli, pénétré, transporté d'alégresse, inondé de paix, de plaisir & de bonheur.

2. Le printemps est pour l'homme.

Quel intéressant & agréable spectacle cette heureuse création n'offre-t-elle point au cœur de l'homme ! que tout ce qui l'environne est beau ! Et c'est pour lui que la nature se revêt de grâces & de *magnificence* ; c'est pour lui que le charme du printemps se répand sur l'univers. Est-il en effet une autre créature que l'homme, qui sache jouir de tous ses biens, qui puisse les rapporter

porter à son usage & les faire servir à son bonheur, qui soit porté à se les approprier par un sentiment naturel, involontaire, invincible? à qui *la terre a-t-elle été donnée avec tout ce qu'elle contient*, si ce n'est *aux enfans des hommes*? Elle est leur domaine & leur empire; ils se l'assujettissent par leurs travaux; ils en changent la face à leur gré; elle est couverte au loin des marques de leur souveraineté. Promenez vos regards tout autour de vous; au milieu de cette profusion de biens, vous n'en verrez aucun dont vous ne puissiez jouir. Si les monts s'élevent, si les forêts s'ombragent, si les eaux descendent des collines, arrosent les plaines, animent les campagnes, c'est pour nous: cette foule d'herbes, de plantes, de fleurs & de fruits, qui décorent la terre, sont à nous, & c'est pour nous qu'en cette saison la nature se renouvelle; c'est

pour réjouir nos yeux , pour satisfaire nos cœurs , pour prévenir nos besoins , pour multiplier nos plaisirs. N'est-ce pas pour nous que les vents soufflent le printems , que les pluies descendent du ciel , que l'univers est plein de beauté ? N'est-ce pas pour nous que la terre est si féconde & ses productions si variées ? Ne font-elles pas nos alimens & nos richesses que nous voyons germer de toutes parts dans les *sillons* , dans les prairies , sur les côteaux ? N'est-ce pas pour nous seuls que l'espérance , si j'ose le dire , fleurit par-tout ? *Le soleil se leve-t-il ?* c'est pour éclairer nos travaux : s'avance-t-il dans les cieux à pas de géant ? ses rayons pénètrent-ils les eaux , les forêts , le sein de la terre ? remplissent-ils de lumière l'immenfité des cieux ? enflamment-ils les nuages ? revêtent-ils ce monde de pompe & d'éclat ? L'homme jouit des bienfaits de la lumière & de

la chaleur : la nuit, accompagnée du silence & de l'obscurité tranquille, s'avance-t-elle lentement sur les pas du jour, qui se retire & s'efface par degrés ? elle vient apporter le repos à l'homme & favoriser son sommeil. Nous jouissons de la beauté même du firmament, de la variété, du feu de ses couleurs, de la magnificence des cieux & des astres ; la violence des vents, l'étendue & la rapidité des nuages, la profondeur de ces vastes abymes d'air & d'eau qui nous environnent, la force même & l'impétuosité de l'orage, tout ce qui semble au premier coup - d'œil incapable de contribuer au bonheur de l'homme, il se l'approprie encore, il en jouit, du moins par le sentiment de l'admiration : rien n'échappe à son empire ; & aussi loin que peuvent s'étendre ses regards, il ne découvre rien qui n'ait été créé pour lui.

3. Dieu  
dans le  
printems.

Mais je n'ai rien dit encore : il manque à tous ces tableaux le sentiment, l'heureux sentiment ! qui leur donne la vie ; & l'homme ne jouit pleinement de tous les dons innombrables d'une nature libérale , que lorsque son ame ravie y sent la présence de la Divinité : c'est elle qui anime l'univers & le remplit de bonheur. Otez à l'homme ce sentiment ; & la nature ne dira plus rien à son cœur , & l'univers semblera se rétrécir , la voûte des cieux se resserrer sur sa tête , les campagnes se flétrir autour de lui... O Pere tout-puissant ! lorsque je veux trouver le bonheur dans la contemplation de la nature , c'est en toi que je le cherche , & je ne l'y cherche jamais en vain : alors je crois voir un rayon de ta divinité luire sur l'univers , & l'univers *trionphe* de gloire ; c'est toi , c'est ton ineffable bonté que célèbrent ces chants de

joie & ces accents d'alégresse , que j'entends s'élever de toutes parts... Eh ! quel *parfum* plus agréable la terre comblée de tes biens pourroit-elle envoyer au trône de son roi ? ... C'est le souffle de ta bienfaisance qu'il me semble respirer ; c'est ton esprit vivifiant que je crois voir répandu de toutes parts... Il *se meut sur* l'univers rempli de ton immense splendeur. Auteur de tous les biens ! bienfaiteur universel & suprême ! mon ame en extase s'éleve à toi ; je te vois dans tes œuvres ; je te sens dans tes bienfaits... O douce & consolante pensée ! sois avec moi jusqu'à la fin de mes jours ! sois le charme de ma vie ! .. O Eternel , mon Dieu ! *si je t'oublie , que mon cœur misérable s'oublie soi-même ! qu'il se ferme pour jamais à la joie , dont je ne ferai plus digne , si je ne me souviens de toi !* que je ne revoie plus la nature , *si je ne fais de*

son Souverain le principal sujet de ma  
 joie! . . . Et alors, hélas! je ne ferai  
 plus capable d'en sentir les beautés;  
 une nuit universelle les couvrira pour  
 moi, si jamais un voile de mort dé-  
 robe leur Auteur à mes yeux; cette  
 terre si belle, si riante, si riche, ne  
 m'offrira plus d'autre aspect que l'af-  
 freux aspect d'un désert informe & vuide,  
 vuide de Dieu! . . . Mais je ne le crains  
 pas. Eclairés, comme nous le sommes,  
 par la lumière de la foi, il ne tient  
 qu'à nous de voir le Seigneur dans  
 ses ouvrages: car nous savons que  
 tout est rempli, pénétré de lui; que  
 tout est à lui, puisque c'est lui-même  
 qui l'a fait; qui le conserve, qui  
 le dirige, & qui le gouverne incés-  
 samment; que les plus hautes monta-  
 gnes & les plus profonds abymes sont  
 en sa main. . . . en sorte que c'est lui,  
 lui seul! qui régne, qui régnera à ja-  
 mais, & à perpétuité. Pouvons-nous

ignorer que c'est lui qui *fait sortir le grain de la terre*, & qui *bénit son germe*? qui *couvre de nuées les cieus*, qui *prépare la pluie*, qui *allume le flambeau du soleil* & qui *amene les ténèbres à sa suite*, qui *donne la pâture au bétail* & *aux petits des oiseaux* qui la lui demandent par leurs *cris*, & il les entend? Pourrions-nous ne point penser que c'est lui qui, *environné de puissance*, préside à ce vaste univers, en sorte que la nature n'est riche que de ses dons, & que *l'année abondante n'est couronnée que de ses biens*? Comment ne point penser à lui, lorsque *ses gratuités se renouvellent chaque jour*, lorsqu'il *donne le matin & le soir tant de sujets de le louer*, lorsqu'il se plaît à *remplir nos cœurs de joie*? . . . Et combien les présens de la nature en deviendront plus précieux, si nous les recevons ainsi comme autant de *témoignages de la bonté du Seigneur envers*

nous ; si nous savons penser qu'il est notre Dieu, & nous le peuple qu'il paît, le troupeau fortuné qu'il aime à conduire ; si nous sentons que c'est Dieu, notre Dieu qui nous bénit ! Ainsi il faut avoir un cœur religieux, pour jouir parfaitement de la nature ; ainsi la connoissance du vrai Dieu augmente & sanctifie nos plaisirs les plus purs, les plus innocens, les plus paisibles. . . O religion du bonheur ! religion sainte, qui nous rapproches du Dieu de la nature ! sans toi, toutes nos joies seroient incompletes, tumultueuses, fugitives ; tous nos maux sans consolation ; toutes nos espérances incertaines ! . . Sans toi, il n'est plus de nature, plus de bonheur ! Notre ame ne sauroit trouver qu'en toi seule un repos parfait ; tu es la félicité de nos cœurs ! . . . Eh ! ne serions-nous pas entièrement inexcusables, si nous négligions de nous pénétrer de ces nobles

sentimens? Lorsque la nature dans toute sa gloire célèbre son Auteur, l'homme qui connoît Dieu ne devrait-il pas se reprocher de n'y pas voir celui dont la nature entiere est l'ouvrage? n'est-ce pas l'offenser que de ne faire aucune attention à ses bienfaits, ou d'en jouir sans remonter à leur source? Mes freres! voulez vous voir toute la grandeur, toute la beauté de l'univers? Considérez - le comme un immense jardin, que l'Eternel Dieu a, pour ainsi dire, planté lui-même, qu'il s'est plu à embellir, où il nous a placés au milieu des œuvres de ses mains. Vous sentirez alors combien ces œuvres sont grandes & admirables; vous les verrez avec intérêt, avec sentiment; vous y prendrez plaisir; leur recherche & leur méditation sera pour vous, comme elle le fut pour David, comme elle le sera toujours pour l'homme religieux, une source intarissable de délices; & votre

ame contentée sera rassasiée de la bonté de son Créateur.

II. PAR-  
TIE. Ufa-  
ges.

Si nous contempons ainsi la nature ; si , après en avoir parcouru les beautés d'un œil attentif , nous avons senti que c'est à nous qu'elles appartiennent , que c'est Dieu qui nous donne tous ces biens *abondamment pour en jouir* : tout notre cœur ne fera-t-il pas ému ? ne s'ouvrira-t-il pas tout entier à la plus douce reconnoissance ? L'étonnement , l'admiration , qu'excite le premier aspect de l'univers , tout est absorbé , tout est inondé par cet heureux sentiment ; *la paix de Dieu* se répand sur l'univers & dans mon ame ; je vois *la terre* entiere couverte & remplie de la bonté de l'Éternel ; j'éprouve ce même transport qui dut pénétrer le cœur du premier homme , lorsque ses yeux s'ouvrirent pour la première fois sur cet assemblage de

merveilles. . . Oh ! ne fentez-vous pas que vous êtes bénis de l'Eternel , qui a fait les cieus & la terre ? Ne vous semble-t-il pas que son regard , qui embrasse , pénètre & vivifie tout , s'arrête avec complaisance sur cette heureuse création , jouit de la félicité qui remplit ce monde & prend dans ses œuvres le plaisir d'un Dieu ? . . O que la nature est belle ! . . . que son Créateur est bon ! . . . & combien il faudroit que nos cœurs fussent ingrats , ou frivoles , pour n'être point touchés de tous ses bienfaits ! . . Non , grand Dieu ! nous ne renoncerons pas à cette bienheureuse prérogative qui est la gloire de notre être ; nous t'offrirons le pur hommage de notre reconnoissance , l'humble sacrifice de nos louanges : toute la nature transportée te célèbre . . , l'homme te bénira . . . Bénissez l'Eternel : car il vous aime ; car il vous a fait du bien ! Bénissez-le à cause de son

adorable bonté, à cause de tout ce qu'il a fait pour nous ! Bénissez-le de toutes les puissances de votre ame ; votre reconnoissance ne sera jamais assez vive, assez profonde, assez habituelle, pour être proportionnée à ses bienfaits ; elle ne sera jamais assez digne de lui. . . . Nous ne saurions le célébrer & le bénir *selon la grandeur de sa majesté*. Lorsqu'environnés de ses *œuvres* magnifiques, vous regardez *cette étendue qu'il a faite par sa puissance*, ces astres innombrables qui du *plus haut des cieux* répandent la *lumière* dans l'immensité de l'espace ; lorsque vous réfléchissez sur la révolution des saisons, sur l'innombrable diversité des créatures, & que vous pensez en même tems que *ce Dieu si magnifiquement grand* veut bien être votre bienfaiteur & votre pere. . . . O combien notre reconnoissance doit avoir de force, si nous voulons être dignes

en quelque sorte de ses faveurs ! O  
quel pere, quel Dieu que le nôtre ! ..  
Lorsque je pense à sa bonté, je ne puis  
donner essor à mes sentimens; mon  
cœur est trop étroit pour ma reconnois-  
sance & pour mon bonheur; j'adore  
en silence le Maître bienfaisant de cet  
univers, & des larmes de joie remplis-  
sent mes yeux.

Quel calme répand sur l'ame cette  
heureuse reconnoissance! La plus douce  
joie, la joie du cœur, en est le fruit.  
Car *c'est ici la véritable joie de l'hom-*  
*me, qu'il le connoisse, lui qui est le*  
*Dieu du bonheur, & qu'il soit attentif*  
*& sensible à sa bonté. Il me semble*  
*qu'il y auroit une espece d'ingratitude*  
*à ne pas livrer son cœur à cette joie;*  
*ce seroit rejeter en quelque sorte les*  
*bienfaits du Tout-Puissant; & s'ils ne*  
*suffisoient pas à nous rendre heureux,*  
*ce ne pourroit être que parce que notre*

2. Joie.

reconnoissance n'en seroit pas assez vive. Comment s'affliger sous les yeux de celui qui travaille incessamment à notre félicité, qui embellit ce monde pour l'homme ? Comment pourrions-nous, comment oferions - nous encore nous plaindre devant lui ? Tout nous dit qu'il veut notre bonheur, qu'il le veut en Dieu ! *Réjouissez - vous* donc au *Seigneur . . . oui, je vous le dis encore, réjouissez - vous* : mêlez le juste tribut de vos actions de grâces à la voix de la joie universelle : que la paix de la nature entre dans vos cœurs ! Vous savez, mes chers freres ! que la religion nous prescrit ces sentimens comme un devoir ; & il me paroît bien doux & bien facile à remplir . . . une religion comme la nôtre a droit de nous faire un devoir du bonheur. Vous ne sauriez, je m'assure, considérer *les œuvres de Dieu* sous l'intéressant point de vue où je me suis ap-

pliqué dans tout ce discours à vous les montrer, sans éprouver une satisfaction intérieure, pure, sainte, douce, paisible & majestueuse, comme la nature qui la produit, bien plus desirable que toutes les vaines joies qu'un monde tumultueux peut vous promettre... Ah, c'est bien loin de la nature que se trouve le malheur ! A mesure que nous nous rapprochons d'elle, nous sentons nos maux s'éloigner, nos chagrins se dissiper, notre tristesse s'enfuir, le contentement renaître, & la sérénité calmer nos cœurs. Que deviennent alors nos peines, nos soucis, nos regrets, nos inquiétudes, nos alarmes ? Où est la douleur & l'amertume ?... Je ne vois plus que Dieu, la nature & mon ame. Quels heureux momens ! comme la nature entière s'embellit alors, s'anime, & sourit au cœur du juste !... O Dieu ! mon cœur vivra de ta bonté : *tu nous as réjouis*

*par tes œuvres ; je me réjouirai dans les œuvres de tes mains !* Je ne saurois me trouver à plaindre, puisque tu me vois, puisque je te sens, puisque tu m'aimes, puisque les cieux, la terre & les mers, puisque tout ce vaste univers atteste à mon cœur ravi ta souveraine bonté... Mais, quelque sensibles que nous puissions être à ces nobles plaisirs, pour lesquels Dieu nous a faits, nous ne serions pas dignes de nous y livrer, s'ils ne nous donnoient que le bonheur fugitif d'un moment, s'ils dispa- roissoient avec le spectacle qui les produit. Ce n'est pas assez d'éprouver cette joie ; il faut s'en pénétrer ; il faut qu'elle soit approfondie & réfléchie, si nous voulons la rendre durable... Oui, mes chers freres, soyons *toujours joyeux*, puisque le Dieu que nous voyons dans la nature *est toujours le même*, toujours également prêt à nous bénir, toujours notre pere, lors même que

que les vents impétueux, l'orage, la désolation, la mort & la terreur marchent devant lui. Si quelquefois encore les maux de la vie flétrissent nos cœurs, si les vices des hommes troublent le repos de nos jours & révoltent notre ame indignée, si le peu de solidité que nous trouvons dans leur affection nous afflige... souvenons-nous de la nature; souvenons-nous de *toutes les merveilles que notre Dieu a faites* pour nous; souvenons-nous de son amour tendre & paternel; & nous pourrons aisément être *joyeux tout le long de nos jours*. Ainsi les peines du juste sont aussi passagères que les joies du mondain, parce qu'elles sont aussi étrangères à son ame: elles ne viennent que du dehors; elles fuient *comme les nuages légers du matin*; elles *se dissipent comme la rosée*... Ainsi l'été brûlant aura bientôt flétri les graces riantes du printems. Les saisons in-

constantes varient incessamment la face de la terre ; mais la contemplation, l'heureuse méditation des œuvres de Dieu, reste à l'homme qui le cherche, & réjouit son cœur attentif ; elle lui conserve cette douce sérénité qui caractérise l'ame religieuse, qui est sa prérogative & sa récompense ici-bas... Qu'il me soit permis de le dire ! elle y fait régner un printems perpétuel... Qu'un tel sort me paroît desirable, chrétiens ! Eh ! pourquoi y renoncerez-vous ? comment n'aimeriez-vous pas à remplir le devoir d'être heureux, heureux d'un bonheur invariable, comme la bonté du Dieu que vous adorez ?

3. Bonté.

Une telle joie est bien propre à nous rendre bons : car si la joie du mondain étourdit son ame & l'endurcit, la joie pure & tranquille du juste ouvre son cœur à la bienfaisance. Que voit-il

dans toute la nature ? Un Dieu bon. Le spectacle de cette bonté qui l'attendrit, ne le rendra-t-il pas naturellement doux, charitable, prompt à faire du bien, *comme son Pere céleste est miséricordieux* ? Si la reconnoissance lui fait desirer de plaire à ce grand Etre, auquel il doit tant de plaisirs si vifs, si touchans & si vrais, ne sentira-t-il pas qu'il ne peut être agréable à ses yeux sans imiter de tout son pouvoir sa bienfaisance universelle & suprême ? car un Dieu si bon ne fau- roit aimer que la bonté... Ah ! celui qui fait jouir de la nature est trop véritablement, trop profondément, trop noblement heureux, pour n'être pas bon par-là même qu'il est heureux ! Cette douce paix qu'il trouve dans la considération des œuvres de son Dieu, cette paix intérieure, inaltérable, il la porte dans le sein de sa famille ; il la porte dans le commerce de ses amis ;

il la porte dans la société : elle remplit son cœur honnête ; d'où elle semble s'épancher & se déborder sur tous ceux qui l'environnent : ses discours respirent la paix ; ses sentimens ne sont que paix ; son cœur , pénétré d'attendrissement & de joie , pourroit-il s'abaisser jusqu'à la malignité ? n'est-il pas bien supérieur à cette impatience méprisable , qui nous fait manquer si souvent au support & à la condescendance que nous devons à nos freres ? s'offensera-t-il contr'eux avec facilité ; comme ceux dont l'ame étroite s'ouvre à tous les moindres soupçons ? aura-t-il la frivolité du mondain , qui dans sa joie emportée oublie si souvent tout ce qu'il doit aux autres hommes ? Vous devez le sentir , mes freres ! une joie réfléchie & religieuse nous préserve de tous ces vices ; le cœur qu'elle possède est nécessairement bon ; celui qui jouit avec reconnoissance des

faveurs paternelles du *Pere* commun de toutes les ames ne se pardonneroit pas à soi-même de négliger indignement le bonheur de ses semblables : il ne faut qu'avoir senti la bonté du Seigneur, pour vouloir être bon comme lui.

Tels sont les sentimens que devoit <sup>PÉRO-  
SON.</sup> produire en nous la contemplation religieuse de la nature : j'espere que vous le comprenez vous-mêmes, & que le germe de mon discours étoit dans vos cœurs. Puissiez-vous, mes freres ! vous faire un devoir d'en profiter, & d'écouter la voix de la nature, que je me suis efforcé de vous faire entendre ! Je voudrois que ces œuvres de Dieu si grandes, si dignes d'être recherchées & méditées par l'homme, dans l'étude desquelles un cœur religieux doit prendre tant de plaisir, ne fussent plus inutilement sous vos yeux ; je voudrois qu'el-

les fussent senties, que leur impression  
 ne fût pas si légère & si fugitive. . . .  
 Puissai-je y avoir contribué ! . . . Puis-  
 fai-je aussi profiter moi-même des  
 leçons de bonheur & de vertu que  
 j'ai cru pouvoir adresser à tout ce  
 peuple sur un sujet si intéressant & si  
 beau ! . . . Combien de tems encore,  
 ô mon Dieu ! combien de tems ferai-  
 je le témoin de ton adorable bonté ?  
 combien de fois encore verrai-je le  
 printems rajeunir la nature & réjouir  
 tous les êtres ? . . . O que ce soit tou-  
 jours de toi qu'il parle à mon ame pé-  
 nétrée ! & *je verrai les biens de l'E-*  
*ternel dans la terre des vivans* . . . Oh !  
 j'espère les voir encore après ma mort.  
 Dieu plein de bonté & de miséricorde,  
 en qui mon ame espère ! la dernière  
 heure de la vie du juste n'est point le  
 terme de tes bienfaits . . . Qu'elle vien-  
 ne, cette heure paisible ! il ne faudroit  
 la craindre . . . Ah ! si telle est la féli-

cité dont tes élus jouissent devant toi pendant cette vie, quel sera leur transport, lorsque, rassemblés autour de ton trône paternel, ils verront à découvert ton immense bonté, lorsqu'elle se déploiera toute entière envers eux !... Aux bienfaits que tu répands sur tes enfans dans la nature, se joint une espérance éternelle, par laquelle ils jouissent dès maintenant de la gloire qui leur est réservée... O Dieu ! fais-nous la grace d'être du nombre de tes enfans, de nous préparer par la contemplation de la nature à ce *rassasiement de joie* que tu nous as promis, & rien ne manquera plus à nos cœurs, heureux de te connoître & de t'aimer ! Amen !




 NEUVIEME SERMON.

*Dieu avec le juste. Sur Jean, XVI,*

v. 32 : . . . . Vous me laisserez seul ;  
 mais je ne suis pas seul , parce que  
 le Pere est avec moi.

EXORDE. **N'**AVEZ-VOUS point été frappés , mes  
 chers freres ! à la seule lecture de ces  
 paroles si touchantes & si sublimes ,  
 où le Sauveur du monde exprime avec  
 tant de force & de vérité les sentimens  
 qui remplissoient son ame aux appro-  
 ches de la mort la plus terrible ? . . .  
 Certainement tout homme pieux qui  
 s'est vu plongé dans l'adversité n'aura  
 pu les entendre sans éprouver un doux  
 faifissement ! Que de dignité Jésus con-  
 serve au sein même de la douleur !  
 Avec combien de majesté son ame sen-  
 sible s'éleve au - dessus des maux nom-

breux qui l'entourent! . . . J'aime à le contempler dans cet état de souffrances. . . Si jamais mon cœur flétri, fatigué d'une pénible existence, languit & se dessèche, comme une terre altérée & déserte, puis-je alors, puis-je seulement encore me souvenir des derniers momens de la vie de Jésus! & je sentirai mon courage renaître & ma vie se ranimer. . . Quel spectacle pour l'âme! . . . Déjà l'ombre de la mort commence à se former, à se répandre, à s'épaissir de toutes parts autour de lui: tout se détache de lui, tout l'abandonne; il voit ses timides disciples dispersés par la terreur, comme un faible troupeau à qui son conducteur est enlevé; il reste sans secours au milieu de ses ennemis; il est comme seul dans l'univers. . . Mais que dis-je? seul! . . . son père est avec lui! . . . Ah, chrétiens! . . . que nous pourrions être à plaindre sur la terre, si nous n'osions

ouvrir nos cœurs à cette consolation ! . . .  
Quelquefois le disciple de Christ éprouve ici-bas le sort de son maître, & se voit comme lui délaissé, isolé, sans secours : que son sort seroit affreux, si par-tout environné de maux, il ne découvroit autour de lui aucune consolation faite pour son cœur ! . . . Il n'en est pas ainsi, mes chers freres ! celui qui fait être pieux & faire de la piété le fondement de son bonheur, celui qui s'est *toujours proposé l'Eternel devant soi*, il ne fera point vaincu par la douleur. S'il est une tristesse modérée & légitime, qui n'est point inconnue à son ame, il est une tristesse molle, abandonnée & sans mélange, une tristesse obstinée & consumante, voisine de l'accablement & du désespoir, dont la piété fera toujours triompher. Celui qui craint Dieu peut se voir pressé de toutes parts, *mais jamais sans ressources* ; il peut

être abattu, mais il ne sera point abandonné. . . . Savez-vous en effet ce qui reste à son ame au sein même de la douleur? . . . Dieu! . . . Dieu, mes frères! . . . & toutes choses avec lui. . . O céleste pensée! c'est toi qui, descendant au fond d'un cœur religieux, adoucis le sentiment de ses maux; tempérée par tes consolations, la tristesse du fidele devient attendrissante & délicate; tu sanctifies les larmes que nous fait répandre la nature; tu nous fais jouir du malheur, oui! du malheur même; & par toi le juste trouve encore d'ineffables douceurs dans sa paisible affliction. . . . Venez, mortels! venez & méditons ensemble sur les touchantes prérogatives de l'heureuse piété: que ne puis-je apprendre à tous ceux qui m'écoutent à ne plus en méconnoître le prix, à ne plus en négliger la pratique! . . . Hommes sujets à tant de maux! ames

justes & sensibles, dont la tristesse du cœur est si souvent le partage! écoutez-moi, & je vous enseignerai la route du bonheur... car est-il encore des maux réels pour celui qui fait que Dieu l'aime? ... Ce sentiment console de tout... Mais comment le développer dans toute sa force? comment l'étendre sans l'affaiblir? comment répandre dans ce discours sa majestueuse douceur? En vain j'emprunterois les pensées magnifiques, le langage sublime & fervent des anges même du ciel; si vos âmes n'ont jamais éprouvé le pouvoir de la piété, si le sentiment de l'amour de Dieu vous est étranger... vos cœurs ne sauroient me comprendre & me sentir!... Eh! quelles paroles humaines pourroient exprimer dignement *tes saintes & ravissantes consolations*, Dieu des justes! Elles sont esprit & vie!... Ouvre mes levres, Seigneur! anime ma foible

voix ; parle à mon ame , & mon ame transportée annoncera ta louange à tes élus.

Ce qui nous fait remporter la victoire sur la douleur , c'est la piété. Celui qui la possède est heureux ; il fait trouver le bonheur dans tous les états ; il le porte par-tout au fond de son cœur . . . Il connoît Dieu ! . . . Qu'est-ce en effet que la piété ? c'est un sentiment sublime , qui , dominant sur l'assemblage de toutes les vertus , les réunit , les épure , les fortifie & les enflamme , en les rapportant à l'Être suprême , & leur donnant son amour pour fondement , pour règle & pour ame. Telle est la piété si peu connue , si généralement négligée parmi nous : qu'est-elle autre chose qu'une vertu plus ferme , plus complète , plus animée & sur-tout plus propre à rendre heureux le cœur de l'homme , en le rem-

Ce que d'est que la piété ;

Et com-  
bien par sa  
nature elle  
est propre à  
nous ren-  
dre heu-  
reux.

plissant de tous les sentimens les plus délicieux? . . . Celui qui peut épancher avec une douce confiance son ame devant Dieu ; celui qui ne craint point de l'exposer toute entiere à ses regards ; celui qui , pénétré de reconnoissance pour tous les bienfaits qu'il en reçoit , s'est rendu habituel le sentiment de sa présence ; celui qui est toujours avec Dieu , qui le voit par - tout , qui le sent dans son cœur . . . ô mes chers freres ! qu'il est heureux ! Cet univers , c'est le temple du Dieu qu'il aime à servir ; ses devoirs , même les plus pénibles , sont des moyens de *s'approcher de lui* ; ses plaisirs lui viennent de sa bonté ; ses actions les plus indifférentes , ses amusemens toujours innocens & paisibles , pourquoi lui feroient - ils oublier son Dieu ? . . . N'est il pas chrétien ? *Soit qu'il mange , soit qu'il boive ; soit que le silence & le calme de la solitude nourrisse & renforce ses pen-*

fées, soit que l'agitation de la société les répande au-dehors; soit qu'il se livre au sommeil; soit qu'il commence une nouvelle journée; soit qu'un travail férieux l'occupe; soit qu'une tranquille récréation le délasse... toujours il s'efforce de conserver son ame en la présence de Dieu. La piété n'est point en lui, comme dans la plupart des hommes, un sentiment foible & passager; qu'il trouve quelquefois dans ce temple, & qui s'évapore bientôt; c'est un sentiment profond & habituel, qui embellit chaque instant de son existence, qui se répand sur chacune de ses actions, qui pénètre toute son ame de félicité... Ames froides! ne m'accusez pas intérieurement de vous proposer un modele inimitable & chimérique... Le bonheur ne seroit-il donc qu'un rêve? les promesses de l'Evangile seroient-elles vaines? Jésus ne vous a-t-il pas promis que *si quelqu'un*

Que c'est une disposition habituelle.

de vous lui *ouvre* son cœur, il y entrera *avec son Père*, qu'il y restera, qu'il y *fera sa demeure*? N'est-ce pas l'accomplissement de cette sainte promesse, qui fait le bonheur d'une digne communion? Quel autre bien allons-nous chercher Dimanche prochain à la Table sacrée?... Oh! si jamais vous n'avez savouré les délices de cette union intime & constante avec Dieu... vous qui croyez être chrétiens, que je vous plains!... non, vous n'avez pas vécu!

Que Dieu aime ceux qui ont cette disposition.

Celui qui aime ainsi Dieu, savez-vous ce qui fait son bonheur?... Fils des hommes! écoutez avec émotion la parole consolante du Seigneur... c'est que Dieu l'aime!... Dieu l'aime!... O immense félicité! l'âme de l'homme... l'âme même du chrétien, cette âme ardente & profonde n'est pas assez vaste pour te contenir!... Que seroient à mes yeux tous nos petits

petits plaisirs, toutes nos vaines jouissances ? . . . Comme elles s'effacent & s'anéantissent devant le souverain bonheur d'être aimé de Dieu ! C'est ici la véritable grandeur de l'homme . . . Qu'il est noblement & solidement heureux, celui qui sent que Dieu l'aime ! quel calme au fond de son cœur ! quelle douce sérénité ! . . . Le souvenir même de ses fautes & de ses foiblesses ne peut la troubler ; il s'en repent, il les hait, il les combat ; s'il s'en afflige, il ne peut s'en alarmer . . . Un pere indulgent tient-il un compte rigoureux des moindres fautes qui échappent à ses enfans ?

Que peut-il manquer à la joie pure & céleste de celui qui voit en Dieu un protecteur invariable, qui aime à vivre sous ses yeux paternels, à l'ombre de sa providence, qui fait du bonheur de lui plaire le charme de son

Que cela  
suffit à les  
rendre heu-  
reux.

heureuse existence, qui vit, si j'ose le dire, dans une douce société avec lui ?

O que bienheureux est l'homme qui s'entretient avec Dieu, comme un ami s'entretient avec son intime ami ! . . .

Oui, Dieu est l'ami du fidèle ! quel ami ! . . . le Maître de cet univers ! le

Souverain des cieux & de la terre ! celui qui tient entre ses mains notre

vie ! . . . O Eternel ! c'est en toi que je m'assure ; j'ai dit : " Tu es mon Dieu. "

Rassasie chaque matin mon âme de ta bonté, & je serai joyeux tout le long

de mes jours. Peuples ! confiez-vous en lui, & répandez votre cœur en sa pré-

sence : nous trouvons tout en lui. Car il réunit une force infinie à la miséricorde ;

il est un soleil dans la prospérité, il est un bouclier dans l'adversité. Heureux

l'homme qui se retire vers celui dont la toute-puissance ne fait qu'exécuter les

arrêts de sa bonté ! Heureux un cœur dont l'Eternel est le Dieu !

Lorsque tout prospère au juste, lorsque tous les vœux innocens & naturels de son cœur s'accomplissent, lorsque sa vie s'écoule paisiblement, il jouit de cette prospérité... Eh ! qui est-ce qui saura jouir, si ce n'est le fidele ? Mais tous ces biens extérieurs ne sont point le fondement de sa paix ; au sein même de la prospérité, c'est Dieu qui fait son bonheur ; c'est de lui qu'il le tient, c'est de sa main qu'il l'a reçu ; c'est à lui qu'il en fait hommage : il voit son Dieu dans tout ce qui l'environne ; il le sent dans chaque pensée de félicité... Ce sentiment anime ses paisibles jouissances ; il ennoblit ses plus légers plaisirs ; ils s'épurent, ils se sanctifient, ils deviennent des voluptés de l'ame, des joies célestes pour celui qui en jouit devant Dieu.

Que c'est là ce qui fait leur bonheur dans la prospérité.

Qu'un tel bonheur est ferme ! Il est

Qu'ainsi l'adversité ne détruit point ce bonheur.

plus ferme que les fondemens de cet univers... Qui pourroit l'enlever au fidele ? Ou le banniroit - on loin de celui qui remplit les cieux & la terre ?.. Quelle creature le separeroit de la dilection de son Dieu ? .. C'est au mondain à succomber dans l'adversité ! Il perd tout ; son bonheur tombe en ruines ; - le souffle brûlant de l'affliction desseche & consume tous ses plaisirs ; sa vie languissante n'est plus qu'une image affreuse de la mort. Mais le bonheur d'une ame pieuse n'est-il pas au-dessus des revers ? n'est-il pas immortel ? Par-tout le fidele peut aimer Dieu ; par-tout il peut sentir que Dieu l'aime... Qu'a-t-il donc à perdre ? Que l'orage de l'adversité se forme, s'éleve, éclate sur sa tête ! .. *Dieu est le rocher de son cœur...* Quel appui ! quel ferme appui, mes chers freres ! & s'il est des secousses assez violentes pour ébranler une telle félicité, en

feroit - il d'assez épouvantables pour la renverser?... Que tout se trouble, que tout s'agite autour de lui; que la nature même semble bouleversée!... grand Dieu! ta présence tutélaire est un asyle inviolable, où le malheur n'oseroit nous poursuivre: *quoi qu'il en soit*, notre ame se retire & se repose en toi... " *L'Eternel est ici!*... Je me sens environné, pénétré de lui!... " & je serois assez lâche pour succomber, lorsqu'il m'aime & qu'il a *soin de moi!*... D'un seul regard de *délivrance* il feroit fuir la nuit qui couvre mon ame... Et de qui me viennent mes maux?... Pere des hommes! c'est toi qui les envoies; c'est ton amour qui les distribue à tes enfans:... mon cœur les acceptera toujours avec reconnoissance... " sont - ce des maux?... ils viennent de toi! " Ainsi le fidele jouit de ses maux, parce qu'il sent Dieu présent

*Dieu avec le juste.*

à son affliction. *Dieu seroit avec lui dans l'horreur ténébreuse des sombres cachots ; Dieu l'accompagneroit aux extrémités de la terre ; c'est ce Dieu, qui a créé la lumière & les ténèbres, la paix & l'adversité, la vie & la mort :*

Que c'est un bonheur très-réel ;

Dieu est par-tout... hommes, qui murmurez de votre sort ! Le bonheur est donc par-tout pour celui qui aime Dieu & qui est aimé de lui... Et quel bonheur ! un vaste bonheur, qui remplit l'ame, qui fait aimer une vie sans lui si laborieuse & si pénible, qui fait trouver mille douceurs dans tous les états, parce qu'on peut encore y servir Dieu, y plaire à Dieu... O bonheur du juste ! je n'ai qu'un cœur pour te sentir : je n'ai point de paroles pour te décrire... Tu es le ciel sur la

Et très-accessible à l'homme.

terre!... Affligés ! pourquoi diriez-vous ? " Ce bonheur est trop sublime : je n'y puis atteindre... " Quoi ! n'êtes-vous pas hommes ? n'êtes-vous

pas chrétiens ? n'êtes-vous pas faits pour jouir de Dieu ? ... Elevez du moins votre ame jusqu'à ce desir ; il ne sera point vain ! Ici desirer, c'est avoir obtenu.

Je n'ai pas oublié quelle est la foiblesse de la nature ; mais je fais aussi quelle est la force de la piété... Elle triomphe de tout ! Si la tristesse regne le soir chez nous, elle y rétablit le calme dès le matin ; de sombres nuages s'accumulent quelquefois sur la tête du juste & répandent sur ses voies une obscurité passagere ; mais bientôt il voit briller de nouveau cette douce lumière qui est semée pour lui... Il renaît au fond de son cœur la joie de son salut... O transports du chrétien, lorsque sa grande ame, se degageant de l'adversité qui la presse, s'élance vers l'Auteur de toute consolation, se perd en lui & oublie tous ses

Nonobstant  
sa foiblesse.

malheurs ! il sent la vie, il se ranime, il reprend une nouvelle existence. . . .

Dieu est encore son Dieu ! il sent que dans sa douleur Dieu le voit, l'entend, l'aime & veille sur lui avec une tendre sollicitude. . . .

Qu'il est doux, au milieu des peines de la vie, de se *décharger* dans le sein d'un ami du poids qui accable notre cœur ! qu'on se sent délicieusement foulage par cet épanchement de l'ame ! Cette heureuse tristesse a quelque chose de plus touchant encore que la joie même de la vertu. . . O vous, qui avez un Dieu ! *déchargez-vous sur lui*, avec une douce confiance, de toutes vos afflictions ; sachant qu'il a soin de vous, qu'il daigne être l'ami de l'homme pieux. . . Ah ! lorsque ce sentiment s'élève au-dessus de nos pensées en tumulte, comme l'ame se calme ! quelle heureuse paix ! Ces consolations célestes, qui se mêlent à la tristesse du juste,

la rendent mille fois plus digne d'envie que toute l'abjecte félicité du mondain. . . . Si quelquefois au milieu du désordre de la douleur, dans sa *précipitation*, il perd le souvenir de son Dieu ; s'il se confidère comme abandonné de tout, comme isolé dans ce monde . . . ce sentiment, le plus affreux qui puisse entrer dans une ame humaine, se dissipe bientôt : une voix intérieure s'éleve & retentit au fond de son cœur. « Malheureux ! tant qu'il » reste au plus infortuné des mortels » un seul ami pour le consoler, il sup- » porte avec patience toutes ses dou- » leurs. . . . Et toi, tu pourrois succom- » ber ! . . . toi dont l'Eternel est la con- » solation & l'ami ! . . . Tu crois donc » être *seul*, & le *Pere est avec toi* ! . . . » Non ! quand je verrois mille & mille douleurs se presser autour de moi, mon cœur ne craindrait point ! . . . Je me coucherai & m'endormirai en paix ; car

l'Eternel veille pour moi. Mes yeux se rouvriront avec joie à la lumière du jour; car le sentiment de l'amour de Dieu se réveille avec moi. . . . O Eternel ! tu es ma vie, & la félicité de mon cœur ! ta présence est l'âme du bonheur ; elle embellit l'univers !

Dans ces momens de dégoût, où les consolations humaines sont insupportables ; lorsque le cœur s'aigrit, & que l'homme est tourmenté par ses pensées & ses indomtables desirs ; lorsqu'une pénible & sombre langueur, répandue dans le corps & dans l'esprit, couvre notre vie de ténèbres & attriste à nos yeux la face de la nature ; dans ces jours d'ennui, où le cours de l'existence semble s'arrêter, quand une tristesse réfléchie & profonde semble pour jamais établie en nous. n'est-ce pas Dieu qui rend la vigueur à l'âme abattue ? n'est-ce pas Dieu qui ranime l'espérance affoi-

blie & qui ressuscite le sentiment du bonheur?... Le cœur guéri de tous les maux, renaît à la joie & à la vertu; il reprend le goût d'une vie qu'il peut consacrer à servir le Dieu qu'il aime... Quel nouvel ordre d'objets relevés, quelle foule de plaisirs célestes, que l'affliction *ne peut faner* ni corrompre, que rien ne peut enlever à l'homme pieux, se découvrent en cet instant à mon cœur transporté! Ouvrez vos yeux, chrétiens! ouvrez vos yeux obscurcis par la douleur; voyez que de bonheur il vous reste encore!... Remplissez vos devoirs... les devoirs que votre Dieu vous impose. Heureux fidèles! ils vous accompagnent en tous lieux... Dans quelle situation n'est-il plus de devoirs à remplir?... Une telle situation me paroitroit mille fois plus affreuse que la mort & que l'agonie qui précède la mort... *Mon Dieu! j'ai pris plaisir*

à faire ta volonté ; le bonheur de t'obéir, de te plaire, d'être aimé de toi, c'est l'unique vœu de ce cœur que tu m'as donné : tant qu'il saura te voir, te sentir, se recueillir en toi... c'est assez ! je conserverai les délices de l'âme, je verrai les biens de l'Eternel dans la terre des vivans... Quel indigne cœur pourroit se fermer à cette divine consolation?... Douce & consolante piété!... ô si jamais nous pouvions t'oublier!... de quelle immense félicité nous nous priverions!... Quoi!... aucune voix ne parleroit plus au fond de nos cœurs! nous ne sentirions plus que notre Dieu voit nos efforts! notre conscience ne nous diroit plus qu'il daigne les approuver!... Où s'épancheroit notre âme?... qui consoleroit notre vie?... où serions-nous, grand Dieu! où serions-nous, & que nous resteroit-il?...

Hommes qui m'écoutez ! voulez-vous être sûrs d'aquérir & de conserver le bonheur, dont la poursuite vous fatigue, vous épuise & vous trompe ?... osez être pieux *au milieu de cette génération* frivole & mondaine... Que d'autres fassent profession de reconnoître un Dieu, & vivent loin de lui, sans lui, comme s'il n'étoit pas ! qu'ils négligent de penser à lui ! que le culte que nous lui rendons n'ait point d'attraits pour eux ! qu'ils semblent l'éloigner de leurs discours & de leur cœur ! pour vous, foyez heureux ! que *votre ame ait soif de lui* ! qu'elle trouve la paix & le ravissement dans son temple ! que son Dieu soit l'objet de ses pensées ! qu'elle aime à s'en entretenir ! que son bonheur, son grand, son unique bonheur, soit de *marcher devant lui* dans l'intégrité d'une vie paisible & religieuse !... Dieu témoin de nos pensées !... Dieu qui

nous vois du haut de ton ciel!... écoute favorablement la prière ardente de mon cœur!... Si tu es toujours dans ce cœur, si je vis toujours pour toi, je ne crains plus aucun malheur, je ne redoute aucun revers, je puis tout supporter; j'aime la vie!... *Que mon ame vive, afin qu'elle te loue!* Quand même l'accablement & l'affreux silence de la mort entreroient dans mon cœur, le souvenir de mon Dieu me rendroit encore le repos & le bonheur... Mais écarte de moi un seul malheur; un malheur mille fois plus effrayant que toutes les misères de la vie... l'affreux malheur de t'oublier! Que j'aie toujours la consolation d'aimer mes devoirs, la force d'élever mon ame à toi, l'heureuse assurance de ton amour!... Oui, j'ose en croire mon cœur transporté!... *je serai toujours avec toi; tu me serviras de guide; tu me conduiras par ton conseil, & tu*

me recevras un jour dans ta gloire....

Fuyez, noires pensées, sombre tristesse, accablement affreux ! Je veux m'égayer en l'Eternel ; je remets mon esprit entre ses mains.... car il est le Dieu de mon attente & de ma délivrance... Aimez l'Eternel, vous tous ses bien-aimés ! car il garde ceux qui le craignent.... O que ses biens sont grands, qu'il a réservés pour eux !...

Comment ai-je osé entreprendre de les décrire ?... Grand Dieu !... pardonne au désordre de mes sentimens, pardonne à l'ardeur de mon ame ravie d'avoir osé parler du bonheur & des consolations qu'elle n'a pu trouver qu'en toi seul !

FIN